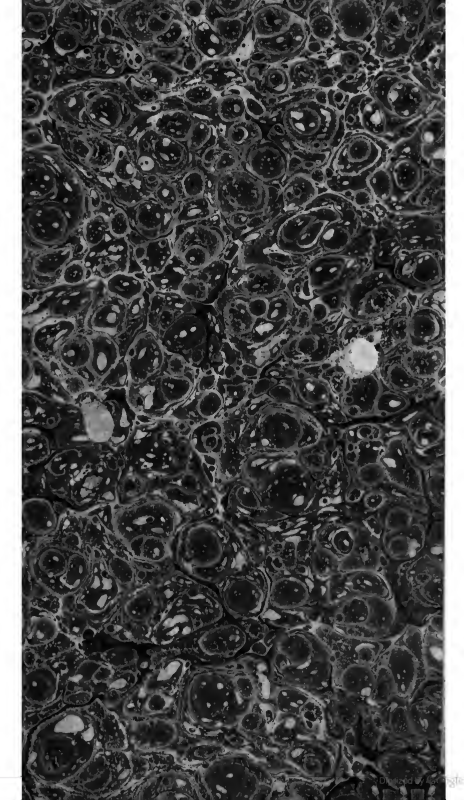







Digitized by Google

RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME VINGT-SIXIÈME.

Tragédies. 3.

VERSAILLES, DE L'IMPRIMERIE DE J.-A. LEBEL.

RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XXVI.



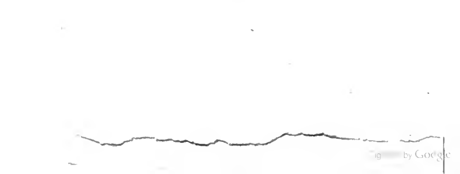
A PARIS,

CHEZ MÉNARD ET RAYMOND, Libraires-Editeurs,
rue des Grands Augustins, N.° 25;

ET A VERSAILLES,

CHEZ LEBEL, Imprimeur-Libraire, place d'Armes.

1813.



DIDON,

TRAGÉDIE,

PAR LEFRANC DE POMPIGNAN,

Représentée, pour la première fois, le 21 juin 1734.

NOTICE

SUR

LEFRANC DE POMPIGNAN.

Jean-Jacques Lefranc, marquis de Pompignan, naquit à Montauban le 10 août 1709. Son père, premier président de la cour des aides, désirant qu'il obtînt une place dans la magistrature, l'envoya faire ses humanités et son droit à Paris. Doué des plus heureuses dispositions, il se distingua de bonne heure par l'étendue de ses connoissances, et ce ne fut qu'après en avoir enrichi son esprit, qu'il donna un libre essor à ses idées. Il n'avoit que vingt-cinq ans lorsqu'il publia *Didon*. Cette tragédie fut représentée pour la première fois le 21 juin 1734, sous le titre d'*Enée et Didon*, et réussit complètement. Le talent qu'on y remarquoit promettoit à la scène française un poète du premier ordre; de misérables intrigues firent décevoir cette espérance. Encouragé par le succès qu'avoit obtenu son début, Lefranc composa une autre tragédie intitulée *Zoraïde*. Elle fut reçue d'une voix unanime et avec enthousiasme par les comédiens; mais quel-

que temps après ils voulurent obliger l'auteur à en faire une seconde lecture, ayant l'intention de lui indiquer des changemens. Ce procédé indigna le poète, qui retira son manuscrit et renonça dès ce moment à travailler pour le théâtre français.

Lefranc, après avoir exercé la charge d'avocat général à la cour des aides de Montauban, y occupoit celle de premier président. Il avoit rempli ses fonctions avec tout le zèle et l'intégrité que l'on pouvoit attendre d'un magistrat également honnête homme et éclairé; mais il aspiroit au bonheur de vivre dans l'indépendance, pour se livrer entièrement à son goût pour les lettres. Un mariage avantageux lui en présenta les moyens: il abandonna son état et vint s'établir à Paris. Libre de tous soins, il s'appliqua à des traductions et à des recherches littéraires. Ses talens poétiques lui ouvrirent les portes de l'académie française, où il fut reçu pour y remplacer Maupertuis.

A cette époque, les philosophes modernes répandoient leurs opinions sur la religion et la politique. Lefranc, qui voyoit dans leur système, la destruction de l'ordre social, chercha à le combattre. Son discours de réception à l'académie, dirigé contre les principes que l'on vouloit établir, produisit sur tous les esprits une vive sensation. Il falloit dans ces temps une sorte de courage pour professer publiquement les idées reçues et consacrées par tant de siècles, et sur les-



quelles reposoient les principales bases du gouvernement. Le parti des novateurs dominoit à la cour et à la ville : quiconque refusoit d'entrer dans leur secte , étoit , suivant son importance, livré au ridicule ou aux persécutions. Lefranc s'exposa à tout, en dévoilant les dangers de la nouvelle doctrine, au sein même d'une assemblée presqu'entièrement composée de philosophes ou de leurs partisans. Les ennemis auxquels ses talens et son courage inspiroient de justes craintes, ne cessèrent de le poursuivre que lorsque, fatigué des tracasseries en tous genres qu'ils lui faisoient éprouver, il se fut retiré dans ses terres, où il passa le reste de sa vie. Il s'occupa dans sa retraite de l'étude de la langue hébraïque , et y fit de tels progrès , qu'il se proposoit d'en composer une grammaire et un dictionnaire. Il avoit également une connoissance approfondie du grec, du latin, de l'espagnol, de l'italien et de l'anglais, et embrassoit presque toutes les sciences.

Cet auteur distingué mourut à Pompignan, près Toulouse, le 1.er novembre 1784.

PERSONNAGES.

DIDON, reine de Carthage.
ÉNÉE, chef des Troyens.
IARBE, roi de Numidie.
MADHERBAL, ministre et général des Carthaginois.
ACHATE, capitaine troyen.
ÉLISE, } femmes de la suite de Didon.
BARCÉ, }
ZAMA, officier d'Iarbe.
GARDES.

La scène est à Carthage, dans le palais de la reine.

DIDON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

Reviens de ta surprise; oui, c'est moi qui t'embrasse,
Et qui cherche en ces lieux la fin de ma disgrâce.
Qu'il est doux pour un roi de revoir un ami!

MADHERBAL.

Je vous ai reconnu, Seigneur, et j'ai frémi.
Iarbe sur ces bords! Iarbe dans Carthage!
Vous, ce roi si vanté d'un peuple encor sauvage,
Qui menace nos murs de la flamme et du fer!
Vous, héros de l'Afrique et fils de Jupiter!
Quel important besoin, ou quel malheur extrême
Vous fait quitter ici l'éclat du diadême,
Et pourquoi.....

IARBE, *l'interrompant.*

Trop souvent mes ministres confus
Ont de ta jeune reine essuyé les refus.
J'ai su dissimuler la fureur qui m'anime ;
Et, contraignant encor mon dépit légitime,
Je viens sous le faux nom de mes ambassadeurs,
De cette cour nouvelle étudier les mœurs,
De ses premiers dédains lui demander justice,
Menacer, joindre enfin la force à l'artifice.....
Que sais-je ? n'écouter qu'un transport amoureux,
Me découvrir moi-même et déclarer mes feux.

MADHERBAL.

Vos feux!.... Qu'ai-je entendu? Quoi! vous aimez la reine?
Dans sa cour, à ses pieds l'amour seul vous amène ?
Vous, Seigneur ?

IARBE.

Je t'étonne, et j'en rougis. Apprends
De mon malheureux sort les progrès différens.
Jadis, par mon aïeul exclus de la couronne,
Avant que le destin me rappelât au trône,
Tu sais que, déguisant ma naissance et mon nom,
J'allai fixer mes pas à la cour de Sidon?
A toi seul en ces lieux je me fis reconnoître,
Je te vis détester les crimes de ton maître :
Je crus que je pouvois me livrer à ta foi.
L'épouvante régnoit dans le palais du roi;
On y pleuroit encor le trépas de Sichée.
A son époux Didon pour jamais arrachée
Couloit dans les ennuis ses jours infortunés.
Je la vis; ses beaux yeux, aux larmes condamnés,

Me soumirent sans peine au pouvoir de leurs charmes :
J'osai former l'espoir de calmer ses alarmes.
Contre Pygmalion je voulois la servir.
A ta reine en secret j'allois me découvrir :
Rien ne m'arrêtoit plus, lorsque sa prompte fuite
Rompit tous les projets de mon ame séduite.
Quelle fut ma tristesse ou plutôt ma fureur!
Tu voulus vainement pénétrer dans mon cœur.
Indigné des forfaits d'un tyran sanguinaire,
J'abandonnai sa cour affreuse et solitaire,
Et portai mes regrets, mes transports violens
Jusqu'aux sources du Nil et sous des cieux brûlans.
Après quatre ans entiers, l'auteur de mes misères
Me rendit par sa mort le sceptre de mes pères.
Je passai de l'exil sur le trône des rois.
Je crus que ma raison reprendroit tous ses droits,
Que de mes mouvemens la gloire enfin maîtresse
Sauroit bien triompher d'un reste de foiblesse,
Et que les soins cuisans d'un malheureux amour
Respecteroient le trône et fuiroient de ma cour.
Bientôt un bruit confus, alarmant tous nos princes,
Répand avec terreur au fond de leurs provinces,
Que d'un peuple étranger, arrivé dans nos ports,
Les murs de jour en jour s'élèvent sur ces bords.
J'apprends que, de son frère évitant la furie,
Didon veut s'emparer des côtes de Lybie.....
Qu'un amour mal éteint se rallume aisément!
Le mien reprend sa force et croît à tout moment.
Dans ce nouveau transport, je me flatte, j'espère
Qu'au milieu de l'Afrique une reine étrangère

Ne rejettera point le secours et la main
D'un roi, le plus puissant de l'empire africain.
Par mes ambassadeurs j'offre cette alliance.....
Projets mal concertés! inutile espérance!
Ses refus, colorés de frivoles raisons,
Deux fois m'ont accablé des plus sanglans affronts:
Je veux, tel est l'amour qui m'aveugle et m'entraîne,
Tenter moi-même encor cette superbe reine.
Tout prêts à se montrer, mes soldats, mes vaisseaux
Couvriront autour d'elle et la terre et les eaux.
L'amour conduit mes pas; la haine peut les suivre.
Dans ce doute mortel je ne saurois plus vivre:
Des refus de Didon j'ai trop long-temps gémi:
Aujourd'hui son amant, demain son ennemi.

MADHERBAL.

Voilà donc d'un grand roi toute la politique!
Ses fureurs vont régler le destin de l'Afrique!
Il menace, il gémit: des pleurs mouillent ses yeux!
(*A part.*)
Iarbe meurt d'amour... et ma reine... Grands dieux!
Que dans le cœur des rois vous mettez de foiblesse!..
(*A Iarbe.*)
Ah! ne succombez pas sous le trait qui vous blesse.
Un autre flatteroit l'erreur où je vous voi:
Seigneur, fuyez la reine.

IARBE.

Achève; explique-toi.
Rien n'est à ménager quand les maux sont extrêmes;
Achève, Madherbal. Dis-moi tout, si tu m'aimes.

MADHERBAL.

Que ne suis-je en ces lieux ce qu'autrefois j'y fus!
Vous ne formeriez point des désirs superflus.
Depuis plus de trois ans sorti de ma patrie,
J'ai quitté, pour Didon, l'heureuse Phénicie.
Instruit que, sans relâche, en butte au noir courroux
Du tyran qui versa le sang de son époux,
Elle venoit aux bords où le destin l'exile,
Contre un frère cruel mendier un asile,
Je courus, je craignis pour ses jours menacés.
La reine, dans ses murs à peine encor tracés,
Reçut avec transport un serviteur fidèle,
Et de sa confiance elle honora mon zèle.
Mais qu'il faut peu compter sur la faveur des rois!
Un instant détermine ou renverse leur choix.
Depuis que les Troyens, échappés du naufrage,
Ont cherché leur asile aux remparts de Carthage,
Didon, qui les rassemble au milieu de sa cour,
D'emplois et de bienfaits les comble chaque jour.
Eux seuls ont chez la reine un accueil favorable.
Ce n'est pas que j'envie un crédit peu durable;
Je vois en frémissant ce reste de vaincus
Prolonger nos périls, par leur présence accrus.
Pour tout dire, on prétend qu'une éternelle chaîne
Doit unir, en secret, Enée avec la reine.

IARBE.

Que dis-tu? Quoi! la reine... Ah! c'est trop m'outrager.
Je venois la fléchir; il faut donc me venger.
Les Tyriens eux-mêmes, indignés contre Enée,
Souffriront à regret ce honteux hyménée.

Toi-même, verras-tu d'un œil indifférent
Couronner dans ces murs le chef d'un peuple errant ?
Ta chute des Troyens seroit bientôt l'ouvrage,
Madherbal : c'est à toi de seconder ma rage.

MADHERBAL.

Moi, Seigneur, moi rebelle!.. Ah! j'en frémis d'horreur!..
Mais il faut excuser l'amour et sa fureur.
Fallût-il sur moi seul attirer la tempête,
Et dussé-je payer mes discours de ma tête,
Je parlerai, Seigneur; et peut-être ma voix
Aura-t-elle au conseil encore quelque poids.
La reine à vos désirs ne peut trop tôt souscrire;
Je le vois, je le pense, et j'oserai le dire.
Mais si de Madherbal le zèle parle en vain,
Si l'étranger l'emporte, et s'il l'épouse enfin,
N'attendez rien, malgré votre douleur mortelle,
D'un sujet, d'un ministre à ses devoirs fidèle.
Jamais flatteur, toujours prêt à leur obéir,
Je sais parler aux rois, mais non pas les trahir...
On ouvre... Rappelez toute votre prudence,
Et forcez votre amour à garder le silence.

SCÈNE II.

DIDON, IARBE, MADHERBAL, ÉLISE, BARCÉ, *suite de Didon dans le fond.*

IARBE, *à Didon.*

REINE, j'apporte ici les vœux d'un souverain.
Iarbe, par ma voix, vous offre encor sa main;

Et si, sans affecter une audace trop vaine,
Un sujet peut vanter les attraits d'une reine,
Du roi qui me choisit heureux ambassadeur,
Je puis, en vous voyant, vous promettre son cœur.
Pour un hymen si beau, tout parle, tout vous presse.
De nos vastes États souveraine maîtresse,
En impuissans efforts, en murmures jaloux,
Laissez de votre frère éclater le courroux.
Qu'il redoute, lui-même, une sœur outragée,
Qui n'a qu'à dire un mot, et qui sera vengée.
Au nom d'Iarbe seul vos ennemis tremblans
Respecteront vos murs encore chancelans.
Lui seul peut désormais assurer votre empire.
Terminez, grande reine, un hymen qu'il désire,
Et que toute l'Afrique, instruite de son choix,
Adore vos attraits et chérisse vos lois.

DIDON.

Lorsque, du sort barbare innocente victime,
J'ai fui loin de l'Asie un frère qui m'opprime,
Je ne m'attendois pas qu'un fils du roi des dieux
Voulût m'associer à son rang glorieux.
Je dis plus ; j'avouerai que cette préférence
Exigeoit de mon cœur plus de reconnoissance :
Mais, tel est aujourd'hui l'effet de mon malheur,
Didon ne peut répondre à cet excès d'honneur.
Qu'importe à votre roi l'hymen d'une étrangère ?
Faut-il que mes refus excitent sa colère ?
Sauver mes jours proscrits, rendre heureux mes sujets,
Avec les rois voisins entretenir la paix,
C'est tout ce que j'espère, ou que j'ose prétendre.
Un jour mes successeurs pourront plus entreprendre;

C'en est assez pour moi : mais je ne règne pas
Pour donner lâchement un maître à mes Etats.

IARBE.

Vos Etats?... Mais, enfin, puisqu'il faut vous le dire,
Madame, dans quels lieux fondez-vous un empire?
Ce roi qui vous recherche, et que vous dédaignez,
Vous demande aujourd'hui de quel droit vous régnez.
Ce rivage et ce port, compris dans la Lybie,
Ont obéi long-temps aux rois de Gétulie.
Les Tyriens et vous n'ont pu les occuper,
Sans les tenir d'Iarbe, ou sans les usurper.

DIDON.

Ce discours téméraire a de quoi me surprendre :
Vous abusez du rang qui me force à l'entendre.
Ministre audacieux, sachez que votre roi,
Sans doute, est mon égal mais ne peut rien sur moi.
Par d'étranges hauteurs ce monarque s'explique!
Prétend-il disposer des trônes de l'Afrique?
Eh! quel droit plus qu'un autre a-t-il de commander?
Les empires sont dus à qui sait les fonder.
Cependant, quelle haine, ou quelle méfiance
Armeroit contre moi votre injuste vengeance?
De quoi vous plaignez-vous, et quel crime ont commis
D'infortunés soldats à mes ordres soumis?
Ont-ils troublé la paix de vos climats stériles?
Ont-ils brûlé vos champs et menacé vos villes?
Que dis-je? ce rivage où les vents et les eaux,
D'accord avec les dieux, ont poussé mes vaisseaux;
Ces bords inhabités, ces campagnes désertes
Que sans nous la moisson n'auroit jamais couvertes;

Des sables, des torrens et des monts escarpés,
Voilà donc ces pays, ces Etats usurpés ?...
Mais devrois-je, à vos yeux, rabaissant ma couronne,
Justifier le rang que le destin me donne ?
Les rois, comme les dieux, sont au-dessus des lois.
Je règne; il n'est plus temps d'examiner mes droits.

IARBE.

Cette fierté m'apprend ce qu'il faut que je pense.
Ainsi d'un roi vainqueur vous bravez la puissance?
Déjà prête à partir la foudre est dans ses mains,
Madame. Toutefois, forcé par vos dédains,
Forcé par son honneur de punir une injure
Qui de tous ses sujets excite le murmure,
S'il pense à se venger, je connois bien son cœur,
Croyez que ses regrets égalent sa fureur.
Mais vous l'avez voulu; votre injuste réponse
Ne permet plus...

DIDON, *l'interrompant.*

J'entends, et vois ce qu'on m'annonce.
Je sais combien les rois doivent être irrités
D'une paix, d'un hymen trop souvent rejetés;
Un refus est pour eux le signal de la guerre.
Autour de mes remparts ensanglantez la terre :
Iarbe, je le vois, est tout prêt d'éclater;
Je l'attends, sans me plaindre et sans le redouter.

IARBE.

Ah! je ne sais que trop les raisons... Mais, Madame,
Je devrois respecter les secrets de votre ame.
J'en ai trop dit peut-être ; excusez un sujet
Qu'entraîne pour son prince un amour indiscret.

Je vous laisse. A vos yeux mon zèle a dû paroître,
Et j'apprendrai bientôt vos refus à mon maître.
(*Il sort.*)

SCÈNE III.

DIDON, MADHERBAL, ÉLISE, BARCÉ, SUITE.

DIDON, *à part.*

Il faudra donc payer le tribut de mon rang,
Et pour régner en paix verser des flots de sang?...
Affreux destin des rois!... Mais la gloire l'ordonne...
(*A Madherbal.*)
Vous, ministre guerrier, l'appui de ma couronne,
C'est à vous de pourvoir au salut de l'Etat.

MADHERBAL.

Madame, je réponds du peuple et du soldat.
S'ils craignent, c'est pour vous et non pas pour eux-mêmes.
Soumis, avec respect, à vos ordres suprêmes...

DIDON, *l'interrompant.*

Qu'ils m'aiment seulement; c'est là tout mon espoir.
Malheur aux souverains obéis par devoir!
Qu'importe que l'on meure en servant leur querelle
Si, dans le fond des cœurs, la haine éteint le zèle?...
Autour de nous la guerre allume son flambeau;
Mes refus sur Carthage attirent ce fléau:
Que diront mes sujets?

MADHERBAL.

Ils combattront, Madame...
Mais, puisque vous voulez pénétrer dans leur ame,

Lire leurs sentimens et connoître leurs vœux,
J'obéis à ma reine et vais parler pour eux.
Ils pensoient que le nœud d'une auguste alliance
Pouvoit seul affermir votre foible puissance,
Vous assurer un trône élevé par vos mains.
Voyez dans quels climats vous fixent les destins.
Contre les noirs projets de votre injuste frère
Pensez-vous que les flots vous servent de barrière?
Les pavillons de Tyr sont les rois de la mer.
Ici les Africains, peuple indomtable et fier;
Plus loin d'affreux écueils, des rochers et des sables,
D'un pays inconnu limites effroyables,
De stériles déserts, de vastes régions
Que l'œil ardent du jour brûle de ses rayons,
Sont d'éternels remparts, dans l'état où nous sommes,
Entre tous vos sujets et le reste des hommes.
Pour mettre en sûreté votre sceptre et vos jours,
Aux autels de l'hymen implorez du secours.
Votre gloire en dépend, ençor plus que la nôtre.
Au bonheur d'un époux daignez devoir le vôtre:
Daignez au rang suprême associer un roi.

DIDON.

J'estime vos conseils, autant que je le doi.
Je les ai prévenus... Mais quel choix puis-je faire?

MADHERBAL.

Un héros seul, sans doute, est digne de vous plaire.
Les plus grands rois du monde en seroient honorés.
D'ennemis furieux nous sommes entourés.
L'étendart de la guerre et le son des trompettes
Vous avértit assez des périls où vous êtes.

Du moins, que votre époux ait plus que des aïeux :
Qu'il soit, si vous voulez, issu du sang des dieux ;
Mais qu'il ait des soldats, des villes, des provinces.
Votre hymen est brigué par tant d'illustres princes.
Par leurs ambassadeurs tous vous offrent leurs vœux :
C'est régner sur les rois que de choisir entr'eux ;
Mais choisissez, Madame, et qu'un digne hyménée
De vos jours opprimés change la destinée.
Se peut-il qu'un héros, qu'un jeune souverain,
Qu'un fils de Jupiter vous sollicite en vain ?
Iarbe...

DIDON, *l'interrompant.*

C'est assez ; et je rends grâce au zèle
D'un ami, d'un ministre et d'un guerrier fidèle.
Je dois répondre aux vœux du peuple et de la cour,
Et vous saurez mon choix avant la fin du jour.
(*Madherbal sort.*)

SCÈNE IV.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ.

DIDON, *à part.*

HÉLAS ! il est écrit avec des traits de flamme
Ce choix tant combattu, ce choix qu'a fait mon ame !
Mon malheureux secret n'est que trop dévoilé ;
Mes yeux et mes soupirs l'ont assez révélé...
(*A Elise et à Barcé.*)
O vous à qui mon cœur s'ouvre avec confiance !
Vous dont les soins communs ont formé mon enfance,
Compagnes qui faisiez la douceur de mes jours,
Devant vous à mes pleurs je donne un libre cours.

ÉLISE.

Eh! pourquoi consumer vos beaux jours dans les larmes?
Ce triste désespoir est-il fait pour vos charmes?
Sujette dans l'Asie et reine en ces climats,
Les hommages des rois accompagnent vos pas.
Le choix que vous ferez affermira sans doute
Cet empire naissant que l'Afrique redoute.
Vous pouvez être heureuse, et vous versez des pleurs!

BARCÉ.

Qui l'eût cru que l'amour causeroit vos malheurs,
Vous que, depuis la mort de votre époux Sichée,
Tant de superbes rois ont en vain recherchée?
Echappé du courroux de Neptune et de Mars,
Un étranger paroît; il charme vos regards.
Vous l'aimez aussitôt que le sort vous l'envoie.

DIDON.

Oui, je l'aime; et mon ame est pour jamais la proie
De la divinité dont il reçut le jour.
Je reconnois sa mère à mon funeste amour.
Car ne présumez pas qu'en secret satisfaite,
Votre reine elle-même ait hâté sa défaite:
J'ai combattu long-temps, et, dans ces premiers jours,
La mort même et l'enfer venoient à mon secours.
Tremblante de frayeur, de remords déchirée,
Aux mânes d'un époux je me croyois livrée;
Mais ces tristes objets sont enfin disparus.
Enée est dans mon cœur; les remords n'y sont plus...
Hélas! avec quel art il a su me surprendre!
Chaque instant qu'attachée au plaisir de l'entendre
J'écoutois le récit de ces fameux revers
Qui du nom des Troyens remplissent l'univers,

Malgré le nouveau trouble élevé dans mon ame,
Je prenois pour pitié les transports de ma flamme.
Quelle étoit mon erreur, et qu'il est dangereux
De trop plaindre un héros aimable et malheureux!...
(*A part.*)
Amour, que sur nos cœurs ton pouvoir est extrême!...
(*A Élise.*)
Même après le danger on craint pour ce qu'on aime...
Je crois voir les combats que j'entends raconter;
Je frémis pour Enée et je cours l'arrêter.
Tantôt sous ces remparts que la Grèce environne,
Je le vois affronter les fureurs de Bellone;
Je le suis, et des Grecs défiant le courroux,
Je prétends sur moi seule attirer tous leurs coups.
Mais bientôt sur ses pas je vole épouvantée
Dans les murs saccagés de Troie ensanglantée.
Tout n'est à mes regards qu'un vaste embrasement;
A travers mille feux je cherche mon amant.
Je tremble que du ciel la faveur ralentie
N'abandonne le soin d'une si belle vie;
Mes vœux des immortels implorent le secours...
Toutefois, au moment de voir trancher ses jours
Dans ce dernier combat où l'entraîne la gloire,
Je crains également sa mort ou sa victoire.
Je crains que des Troyens relevant tout l'espoir,
Il ne m'ôte à jamais le bonheur de le voir...
(*A part.*)
Ilion, à ton sort mes yeux donnent des larmes;
Mais pardonne à l'amour qui cause mes alarmes:
De ta chute aujourd'hui je rends grâces aux dieux,
Puisque c'est à ce prix qu'Enée est en ces lieux!

ÉLISE.

Le bonheur de ma reine est tout ce qui me flatte;
Mais, puisqu'il faut enfin que votre amour éclate,
Songez à prévenir le barbare courroux
D'un frère qui vous hait et d'un rival jaloux...
Puissent des Phrygiens la force et le courage
Soutenir dignement le destin de Carthage!
Puisse leur alliance...

DIDON, *l'interrompant.*

Oui, je vais déclarer
Un hymen que mon cœur ne veut plus différer...
Quoi! du rang où je suis déplorable victime,
Faut-il sacrifier un amour légitime?
Et, nourrissant toujours d'ambitieux projets,
Immoler mon repos à de vains intérêts?
N'ajoutons rien aux soins de la grandeur suprême:
Trop de tourmens divers suivent le diadême;
Et le destin des rois est assez rigoureux
Sans que l'amour les rende encor plus malheureux!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉNÉE, ACHATE.

ÉNÉE.

TANDIS que de sa cour la reine environnée
Aux chefs des Tyriens apprend notre hyménée,
Cher Achate, je puis t'ouvrir en liberté
Les secrets sentimens de mon cœur agité.
En vain à mes désirs tout semble ici répondre,
L'inflexible destin se plaît à me confondre.
Je ne sais quel remords me trouble nuit et jour :
Les jeux et les plaisirs règnent dans cette cour,
Cependant son éclat m'importune et me gêne;
Je jouis à regret des bienfaits de la reine :
Par mille soins divers je me sens déchirer.
Que m'annonce ce trouble et qu'en dois-je augurer?
Quoi! de ces lieux encor faudra-t-il que je parte?
Se peut-il que le ciel, que Junon m'en écarte,
Que je sois sans asile, et que les seuls Troyens
Perdent dans l'univers le droit de citoyens?

ACHATE.

Je ne reconnois point Enée à ce langage.
Ah! rougissez plutôt des bienfaits de Carthage.
Non, ce n'est point l'amour, c'est la guerre, Seigneur,

Qui seule d'un héros doit payer la valeur.
Hâtez-vous de poursuivre une illustre conquête...
Eh quoi! vous balancez? Quel charme vous arrête?
Qu'est devenu ce cœur si grand, si généreux
Que n'étonna jamais le sort le plus affreux?

ÉNÉE.

Depuis que dans le sang des peuples de Pergame
Ménélas a puni les crimes de sa femme,
Et qu'aux bords ravagés par les Grecs triomphans
Les cendres d'Ilion sont le jouet des vents,
J'ai conduit, j'ai traîné de rivage en rivage
Le reste des Troyens échappés du carnage.
Nous avons cru cent fois arriver dans ces lieux
Que nous avoient promis les ministres des dieux;
Mais tu sais comme alors d'invincibles obstacles
Démentoient à nos yeux le prêtre et les oracles.
Ici l'onde en fureur nous éloignoit du bord;
Là, par un vent plus doux, conduit jusques au port,
J'ai vu des nations ensemble conjurées,
Les armes à la main, nous fermer leurs contrées.
Plus loin, quand mes soldats accablés de travaux
Commençoient à goûter les douceurs du repos,
Qu'ils vivoient sans alarme et traçoient avec joie
Les temples et les murs d'une seconde Troie,
Je vis les dieux, armés de foudres et d'éclairs,
Aux Troyens effrayés parler du haut des airs,
Et la contagion, pire que le tonnerre,
Couvrir d'un souffle impur la face de la terre.
Il fallut s'éloigner de ces bords infectés.
Ainsi, dans l'univers proscrits, persécutés,

Victimes des rigueurs d'une injuste déesse,
Enée et les Troyens trouvent partout la Grèce.
Touché de nos malheurs, un seul peuple aujourd'hui
Nous reçoit dans ses murs, nous offre son appui.
Crois-tu que mes soldats, qui jouissent à peine
De l'asile et des biens qu'ils doivent à la reine,
S'il faut abandonner ces fortunés climats
Et braver sur les flots les horreurs du trépas,
Reconnoissent ma voix et quittent sans murmure
Le repos précieux que Didon leur assure,
Pour aller sur mes pas en de sauvages lieux
Importuner encor les oracles des dieux?

ACHATE.

Obéir à son roi n'est pas un sacrifice.
Seigneur, à vos soldats rendez plus de justice.
Le malheur, votre exemple en ont fait des héros:
Présentez-leur la gloire, ils fuiront le repos.
Mais vous-même, s'il faut vous parler sans contrainte,
Le refus des Troyens n'est pas la seule crainte
Qui retient en ces lieux vos désirs et vos pas:
Un soin plus séduisant.....

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Je ne m'en défends pas;
Je brûle pour Didon. Sa vertu magnanime
N'a que trop mérité mes feux et mon estime!
Je ne sais si mon cœur se flatte en son amour,
Mais peut-être le ciel m'appeloit à sa cour.
Son malheur est le mien, ma fortune est la sienne;
Elle fuit sa patrie, et j'ai quitté la mienne.
Le fier Pygmalion poursuit les Tyriens;
Les Grecs de toutes parts accablent les Troyens.
L'un

L'un à l'autre connus par d'affreuses misères,
Le destin nous rassemble aux terres étrangères;
Et peut-on envier à deux cœurs malheureux
Le funeste rapport qui les unit tous deux ?
Que dis-je ? sans Didon, sans ses soins favorables,
D'Ilion fugitif les restes méprisables,
Inconnus dans ces lieux, sans vaisseaux, sans secours,
Sur un rivage aride auroient fini leurs jours.
As-tu donc oublié comme, après le naufrage,
Nous crûmes sur ces bords tomber dans l'esclavage?
Les Tyriens en foule accompagnoient nos pas,
Et déjà contre nous ils murmuroient tout bas.
Sur un trône brillant leur jeune souveraine
Rendit d'abord le calme à mon ame incertaine.
Ses regards, ses discours, garans de sa bonté,
Cet air majestueux, cette douce fierté,
Ces charmes dont l'éclat, digne ornement du trône,
Sur le front d'une reine embellit la couronne,
Les hommages flatteurs d'une superbe cour,
Tout m'inspiroit déjà le respect et l'amour.
Avec quelle douceur, écoutant ma prière,
Dans le noble appareil d'une pompe guerrière,
Cette reine, sensible au récit de mes maux,
Promit de terminer le cours de mes travaux.
Les effets chaque jour ont suivi sa promesse.
Achate, je dois tout aux soins de sa tendresse.
Eh! puis-je refuser mon cœur à ses attraits,
Quand ma reconnoissance est due à ses bienfaits?

ACHATE.

Tel est d'un cœur épris l'aveuglement extrême!
Il se fait un plaisir de s'abuser lui-même;

Et le vôtre, Seigneur, qui cherche à s'éblouir,
Court après le danger quand il devroit le fuir.
Déjà, tout occupé de sa grandeur future,
D'un trop honteux repos votre peuple murmure :
Il croit que chaque instant retarde ses destins,
Si la gloire une fois...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Eh! c'est ce que je crains.
Je ne trahirai point cette gloire inhumaine;
Mais mon cœur sait aussi ce qu'il doit à la reine...
Je la vois... Laisse-nous. Trop heureux en ce jour
Si je puis accorder et l'honneur et l'amour!

(*Achate sort.*)

SCÈNE II.

DIDON, ÉNÉE, ÉLISE.

DIDON, *à Enée.*

Seigneur, il étoit temps que ma bouche elle-même
Aux peuples de Carthage apprît que je vous aime,
Et qu'un nœud solennel, gage de notre foi,
Devoit aux yeux de tous vous engager à moi.
A cet heureux hymen je vois que tout conspire,
Le salut des Troyens, l'éclat de mon empire.
Ce n'est pas l'amour seul dont le tendre lien
Doit unir à jamais votre sort et le mien :
Un intérêt commun aujourd'hui nous engage.
Je termine vos maux : vous défendrez Carthage;
Et malgré tant de rois contre nous irrités,
Vous saurez affermir le trône où vous montez.

Cher prince, qu'il est doux pour mon cœur, pour le vôtre
Que notre sort dépende et de l'un et de l'autre,
Et qu'un lien charmant, l'objet de tous nos vœux,
Finisse nos malheurs en couronnant nos feux!

ÉNÉE.

Ah! c'est de tous les biens le plus cher à mon ame!
Quel comble à vos bienfaits! quel bonheur pour ma flamme!
(*A part.*)
Quoi! je serois à vous?.... Espoir trop enchanteur,
Ne seras-tu pour moi qu'une flatteuse erreur?...
(*A Didon.*)
Mais ma crainte peut-être en secret vous offense:
Pardonnez; le malheur nourrit la défiance...
Ah! si je disposois des jours que je vous doi,
Et si tous les Troyens pensoient comme leur roi...

DIDON, *l'interrompant.*

Que dites-vous, Seigneur? quelle alarme nouvelle...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

S'il faut périr pour vous, je réponds de leur zèle;
Mais je vous aime trop pour rien dissimuler.
Ma Princesse...
(*Il hésite.*)

DIDON.

Achevez. Vous me faites trembler.

ÉNÉE.

Vous voyez sur ces bords le déplorable reste
D'un peuple si long-temps à ses vainqueurs funeste.
Cependant, accablé du malheur qui le suit,
Malgré l'abaissement où le ciel l'a réduit,
Malgré tant d'ennemis obstinés à sa perte,
Et la mort tant de fois à ses regards offerte,

Ce reste fugitif, ce peuple infortuné
A soumettre les rois croit être destiné.
Les Troyens sur mes pas veulent se rendre maîtres
Des climats où jadis ont régné leurs ancêtres.
L'Ausonie est ce lieu si cher à leurs désirs.
Leurs chefs osent déjà condamner mes soupirs.
Je tremble que du ciel les sacrés interprètes
Ne joignent leur suffrage à ces rumeurs secrètes,
Et qu'un zèle indiscret, échauffant les esprits,
Ne porte jusqu'à moi la révolte et les cris.
Tel est du préjugé le pouvoir ordinaire;
Il soumet aisément le crédule vulgaire;
Courageux sans honneur, scrupuleux sans vertu,
Souvent, dans les transports dont il est combattu,
Le soldat entraîné sur la foi d'un oracle,
Du respect pour les rois foule à ses pieds l'obstacle,
Cède, sans la connoître, à la religion,
Et se fait un devoir de la rebellion....
Ah! si le même jour où mon ame contente
Se promet un bonheur qui passoit mon attente,
Si, dans le moment même où vous me l'annoncez,
(*Voyant Didon changer de visage.*)
Une gloire barbare... Hélas! vous frémissez!

DIDON.

Qu'ai-je entendu, cruel? Quel funeste langage!...
Le trouble de mon cœur m'en apprend davantage.
Quoi! cet hymen si doux, si cher à nos souhaits,
Seroit donc traversé par vos propres sujets?
Je voulois les combler et de biens et de gloire;
Ils veulent donc ma mort?

ÉNÉE.

Non, je ne puis le croire.
Enchantés du repos que vous leur assurez,
Ils vous verront, Madame, et vous triompherez.
Mon cœur qui s'attendrit souffre à regret l'idée
Du trouble dont votre ame est déjà possédée...
Je vous quitte : il est temps d'instruire les Troyens
Du nœud qui les unit aux soldats tyriens.
Mais dût le ciel lui-même, inspirant ses ministres,
Ne m'annoncer ici que des ordres sinistres,
Ni les dieux offensés ni le destin jaloux
Ne m'ôteront l'amour dont je brûle pour vous.
(*Il sort.*)

SCÈNE III.

DIDON, ÉLISE.

DIDON.

Elise, que deviens-je et quel trouble m'agite ?
Quel soupçon se présente à mon ame interdite ?
De quel malheur fatal vient-il me menacer ?
Enée ! O ciel !... Non, non, je ne puis le penser.
Il m'aime ; il ne veut point trahir une princesse
Qui par mille bienfaits lui prouve sa tendresse.
Mais, lorsque notre hymen doit faire son bonheur,
Quel noir pressentiment fait naître sa terreur ?...
(*A part.*)
Est-ce toi, peuple ingrat ?... est-ce vous, cher Enée,
Qui trompez sans pitié mon ame infortunée ?
Qui dois-je soupçonner ? quels maux dois-je prévoir ?
Conspirez-vous ensemble à trahir mon espoir ?

Tendre ou perfide amant!... Fatale incertitude!

ÉLISE.

Soupçonner un héros de tant d'ingratitude,
Quand vos bienfaits sur lui versés avec éclat...

DIDON, *l'interrompant.*

En amour un héros n'est souvent qu'un ingrat.
Hélas! après l'espoir dont je m'étois flattée,
Dans quel gouffre d'horreurs suis-je précipitée!
Je m'attends désormais aux plus sensibles coups;
J'ignore mes malheurs et dois les craindre tous.

ÉLISE.

Ah! du choix des Troyens vos faveurs vous répondent,
Et contre leurs destins les vôtres vous secondent.
Assez et trop long-temps leur empire détruit,
Un pays ignoré qui sans cesse les fuit,
Ont causé leurs regrets, nourri leur espérance;
Croyez que le repos, les plaisirs, l'abondance
Effaceront bientôt de ces cœurs prévenus
Une ville brûlée et des bords inconnus.

DIDON.

Non; il faut qu'avec lui mon ame s'éclaircisse...
J'y vole... Un seul instant redouble mon supplice...

SCÈNE IV.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ.

DIDON, *à part.*

Mais, que nous veut Barcé?

BARCÉ.

Prêt à quitter ces lieux,
L'ambassadeur demande à paroître à vos yeux,

Madame, il suit mes pas, et vient pour vous instruire
D'un secret important au bien de cet empire.

DIDON, *à part.*

Quoi! dans le moment même où mon cœur désolé
Cherche à vaincre l'ennui dont il est accablé,
Quand je sens augmenter la douleur qui me presse,
Faut-il qu'à me regards un étranger paroisse?
Il lira dans mes yeux mon triste désespoir;
Et peut-être mes pleurs... N'importe, il faut le voir...
Que vous êtes cruels, soins attachés au trône,
Et que vous vendez cher le pouvoir qu'il nous donne!...
(*A Elise.*)
Par la contrainte affreuse où je suis malgré moi,
Elise, tu connois quel est le sort d'un roi.
Ce faste dont l'éclat l'environne sans cesse
N'est qu'un dehors pompeux qui cache sa foiblesse.
Sous la pourpre et le dais nous bravons l'univers...
Je vais parler en reine, et mon cœur est aux fers...
(*A Barcé.*) (*A Elise.*)
Appelez ce Numide... Et vous, qu'on se retire.
(*Barcé sort d'un côté, et Elise d'un autre.*)

SCÈNE V.

DIDON.

Que vient-il m'annoncer?... Que pourrai-je lui dire?

SCÈNE VI.

DIDON, IARBE.

IARBE.

Iarbe aux Phrygiens est donc sacrifié,
Madame? Votre hymen est enfin publié.
C'est peu que d'un refus l'ineffaçable outrage
D'un monarque puissant irrite le courage;
Un guerrier, qui jamais ne l'auroit espéré,
A l'amour d'un grand roi se verra préféré!
Du moins, si votre cœur, sans désirs et sans crainte,
Pour toujours de l'hymen avoit fui la contrainte!...
Mais de ce double affront l'éclat injurieux
N'armera pas en vain un prince furieux...
Achevez, sans rougir, ce fatal hyménée;
Bravez toute l'Afrique et couronnez Enée;
Il sera votre époux, il défendra vos droits,
Et bientôt, défiant le courroux de nos rois,
Suivi de ses Troyens...

DIDON, *l'interrompant.*

Je m'abuse peut-être.
Vous pouvez, cependant, rejoindre votre maître;
C'est à lui de choisir ou la guerre ou la paix :
J'aime, j'épouse Enée, et mes soldats sont prêts.

IARBE.

Oui, Madame, il choisit; et vous verrez sans doute,
Eclater des fureurs que pour vous je redoute...
Vous épousez Enée! et votre bouche, ô ciel!
Me fait avec plaisir un aveu si cruel...

(*A part.*)

Ne tardons plus, suivons le courroux qui m'entraîne.

DIDON.

Oubliez-vous qu'ici vous parlez à la reine?

IARBE.

A ma témérité reconnoissez un roi.

DIDON

Quoi! se peut-il qu'Iarbe?...

IARBE, *l'interrompant.*

Oui, cruelle! c'est moi.
Dès mes plus jeunes ans, par le destin contraire,
Conduit dans les climats où règne votre frère,
Je vous vis, vos malheurs firent taire mes feux...
Un autre parleroit des tourmens rigoureux
Qui remplirent depuis une vie odieuse,
Qui ne sauroit sans vous être jamais heureuse.
Je ne viens point ici, de moi-même enivré,
Vous faire de ma flamme un aveu préparé;
Peu fait à l'art d'aimer, j'ignore ce langage
Que pour surprendre un cœur l'amour met en usage.
Je laisse à mes rivaux les soupirs, les langueurs,
Du luxe asiatique hommages séducteurs,
Vains et lâches transports dont la vertu murmure,
Qu'enfante la mollesse et que suit le parjure.
Je vous offre ma main, mon trône, mes soldats.
Dites un mot, Madame, et je vole aux combats.
Je domterai, s'il faut, l'Afrique et votre frère;
Mais malheur au rival dont l'ardeur téméraire
Osera disputer à mon amour jaloux
Le bonheur de vous plaire et de vaincre pour vous!

DIDON.

Seigneur, de votre amour justement étonnée,

A de nouveaux revers je me vois condamnée;
Car enfin, quel que soit le transport de vos feux,
Mon cœur n'est plus à moi pour écouter vos vœux...
Mais, quoi! je connois trop cette vertu sévère
Dont votre auguste front porte le caractère :
Un héros tel que vous, fameux par ses exploits,
Dont l'Afrique redoute et respecte les lois,
Maître de tant d'Etats doit l'être de son ame.
Voudroit-il, n'écoutant que sa jalouse flamme,
D'un amant ordinaire imiter les fureurs?
Non, ce n'est pas aux rois d'être tyrans des cœurs.
Montrez-vous fils du dieu que l'Olympe révère.
J'admire vos exploits; votre amitié m'est chère;
C'est à vous de savoir si je puis l'obtenir,
Ou si de mes refus vous voulez me punir.
Si, dans les mouvemens du feu qui vous anime,
Vous voulez seconder le destin qui m'opprime,
Hâtez-vous, signalez votre jaloux transport :
Accablez une reine en butte aux coups du sort,
Qui, prête à voir sur elle éclater le tonnerre,
Peut succomber enfin sous une injuste guerre,
Mais que le sort cruel n'abaissera jamais
A contraindre son cœur pour acheter la paix.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

IARBE.

Dieux! quel trouble est le mien! Le feu qui me dévore,
Malgré ses fiers dédains peut-il durer encore?

SCÈNE VIII.

IARBE, ZAMA.

IARBE.

Ou courez-vous, Zama ?

ZAMA.

Seigneur, songez à vous.
On soupçonne qu'Iarbe est caché parmi nous.
Un bruit sourd et confus...

IARBE, *l'interrompant.*

Il n'est plus temps de feindre :
Iarbe est découvert ; mais tu n'as rien à craindre.

ZAMA.

Eh quoi ! lorsqu'on s'attend à voir, de toutes parts,
Vos soldats furieux assiéger ces remparts,
Croyez-vous qu'un rival, l'objet de votre haine...

IARBE, *à part.*

Malheureux ! où m'emporte une tendresse vaine?
La rage et le dépit me font verser des pleurs.
N'ai-je pu déguiser mes jalouses fureurs ?...
Et toi qui dois rougir du feu qui me surmonte,
Toi qui devrois venger ma douleur et ma honte,
Maître de l'univers, les dédains, les mépris,
Si je suis né de toi, sont-ils faits pour ton fils ?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

NON, tu combats en vain l'amour qui me possède :
Une prompte vengeance en est le seul remède.
J'estime tes conseils, j'admire ta vertu ;
Sous le joug, malgré moi, je me sens abattu.
Je vois ce que mon rang me prescrit et m'ordonne :
Un excès de foiblesse est indigne du trône.
Je sais qu'un souverain, un guerrier, tel que moi,
N'est point fait pour céder à la commune loi ;
Qu'il faut, loin de gémir dans un lâche esclavage,
Que sur ses passions il règne avec courage ;
Et qu'un grand cœur, enfin, devroit toujours songer
A vaincre son amour plutôt qu'à le venger.
Sans doute, et de mes feux je dois rougir peut-être ;
Mais la raison nous parle, et l'amour est le maître...
Que sais-je ! la fureur ne peut-elle à son tour,
Dans un cœur outragé succéder à l'amour ?
Ou si je veux en vain surmonter sa puissance,
Du moins l'heureux succès d'une juste vengeance
Adoucira les soins qui troublent mon repos ;
Et c'est toujours un bien que de venger ses maux.

MADHERBAL.

Je vous plains d'autant plus, que votre cœur lui-même,
Seigneur, paroît gémir de sa foiblesse extrême.
Ah ! si votre ame en vain tâche de se guérir,
Si vos propres malheurs ne servent qu'à l'aigrir,
Brisez avec fierté de rigoureuses chaînes;
Mais n'intéressez point votre gloire à vos peines...
Les refus de la reine offensent votre honneur !
Ils arment vos sujets ! Non, je ne puis, Seigneur,
Dans de pareils transports vous flatter ni vous croire.
Qu'a de commun enfin l'amour avec la gloire ?
Et le refus d'un cœur est-il donc un affront
Qui doive d'un héros faire rougir le front ?
Songez...

IARBE, *l'interrompant.*

J'aime la reine; un autre me l'enlève.
Ah! s'il faut malgré moi que leur hymen s'achève,
Je ne souffrirai pas qu'heureux impunément
Ils insultent ensemble à mon égarement...
(*A part.*)
A quoi me réduis-tu, trop cruelle princesse ?
Tu sais comme mon cœur, tout plein de sa tendresse,
Venoit avec transport offrir à tes appas
Un secours nécessaire à tes foibles Etats ?
J'ai voulu contre tous défendre ton empire,
Et tu veux me forcer, ingrate ! à le détruire.

MADHERBAL.

Eh bien ! suivez, Seigneur, ce courroux éclatant,
Et d'un combat affreux précipitez l'instant.
Baignez-vous dans le sang, frappez votre victime
En amant furieux plus qu'en roi magnanime.

C'est aux dieux maintenant d'être notre soutien.
Je vois sans en frémir son danger et le mien.
Avec la même ardeur, avec le même zèle
Que j'ai parlé pour vous, je périrai pour elle ;
Et l'univers peut-être, instruit de ses douleurs,
Condamnera vos feux et plaindra ses malheurs.

IARBE.

Eh! que m'importe à moi ce frivole murmure,
Pourvu que ma vengeance efface mon injure!
Non, non, d'une maîtresse adorer les rigueurs,
Ménager son caprice et respecter ses pleurs,
C'est le frivole excès d'une pitié timide,
Et qui n'entra jamais dans le cœur d'un Numide.
J'exciterai, dis-tu, l'horreur de l'univers?
Eh! crois-tu que le Dieu qui tonne dans les airs
Souffre sans éclater qu'une femme étrangère
Au sang de Jupiter indignement préfère
Un transfuge échappé des bords du Simoïs,
Qui n'a su ni mourir, ni sauver son pays,
Et qui n'apporte ici, du fond de la Phrygie,
Que les crimes de Troie et les mœurs de l'Asie?
J'en atteste le dieu dont j'ai reçu le jour,
Ces superbes remparts, témoin de mon amour,
Ces lieux où, dévoré d'une flamme trop vaine,
J'ai moi-même essuyé les refus de ta reine,
Ne me reverront plus que la flamme à la main
Jusque dans ce palais me frayer un chemin.
J'assemblerai, s'il faut, toute l'Ethiopie :
Dans ses déserts brûlans j'armerai la Nubie ;
Des peuples inconnus suivront mes étendards :
Un déluge de feu couvrira vos remparts;

Et si ce n'est assez pour les réduire en poudre,
Mes cris iront aux cieux, et j'ai pour moi la foudre.
(*Il sort.*)

SCÈNE II.

MADHERBAL.

Juste ciel, qui m'entends, écarte ces horreurs!...
(*Apercevant entrer Elise.*)
Elise vient... Sait-elle encor tous nos malheurs ?

SCÈNE III.

ÉLISE, MADHERBAL.

MADHERBAL.

Enfin voici le jour marqué par nos alarmes,
Madame; c'en est fait, Iarbe court aux armes.
Témoin de la fureur qui dévore ses sens,
Je viens de recevoir ses adieux menaçans;
Le bruit dans nos remparts va bientôt s'en répandre.

ÉLISE.

A de pareils transports la reine a dû s'attendre.
Je courois, sur vos pas, la chercher en ces lieux...
(*Voyant paroître Didon.*)
Je la vois... La douleur est peinte dans ses yeux.

SCÈNE IV.

DIDON, MADHERBAL, ÉLISE.

DIDON, *à Elise.*

Ah! venez rassurer une amante troublée.
Des guerriers phrygiens l'élite est assemblée,
Leurs prêtres ont déjà fait dresser des autels;
Ils entraînent Enée aux pieds des immortels...
Elise, autour de lui je ne vois que des traîtres.

ÉLISE.

Eh quoi! soupçonnez-vous la vertu de leurs prêtres?
Qui sait si par leurs soins les volontés du sort
Avec tous vos projets ne seront pas d'accord?
Que craignez-vous?

DIDON.

Je crains ce que leur bouche annonce.
Jamais la vérité ne dicta leur réponse.
Je ne sais, mais mon cœur est pénétré d'effroi...
Et ce moment peut-être est funeste pour moi.

MADHERBAL.

Permettez, au milieu de vos tristes alarmes,
Qu'un zélé serviteur interrompe vos larmes.
Vous devez votre esprit, Madame, à d'autres soins:
L'amour a ses momens, l'Etat a ses besoins.
D'un africain jaloux vous concevez la rage;
C'est à nous de songer à prévenir l'orage.
Je n'examine plus si l'hymen d'un grand roi,
Si cent peuples soumis à votre auguste loi,

Vos sujets glorieux étendant leur puissance
Jusqu'aux bords où le Nil semble prendre naissance,
Si l'avantage enfin de donner à vos fils
Jupiter pour aïeul et les dieux pour amis,
D'un éclat si flatteur devoient remplir votre ame,
Ou du moins quelque temps balancer votre flamme.
Avant que votre cœur, pour la dernière fois,
Aux yeux mêmes d'Iarbe eût déclaré son choix,
J'ai cru devoir vous dire en ministre fidèle
Tout ce que m'inspiroient votre gloire et mon zèle;
Et ce n'est qu'à ce prix qu'un sujet plein d'honneur
Doit jamais de son maître accepter la faveur.
Mais si sa volonté ne peut être changée,
N'importe en quels projets son ame est engagée,
Résister trop long-temps ce seroit le trahir :
C'est aux dieux de juger, aux sujets d'obéir.
Ainsi ne pensons plus qu'à la prompte défense
Qui peut de l'ennemi confondre l'espérance.
Bientôt sur ces remparts tous nos chefs rassemblés
Calmeront par mes soins nos citoyens troublés.
En vain contre Didon l'Afrique est conjurée;
Du peuple et du soldat ma reine est adorée :
Tout peuple est redoutable et tout soldat heureux
Quand il aime ses rois en combattant pour eux.

ÉLISE, *à Didon.*

Oui, je ne doute point qu'au gré de votre envie
Les Tyriens pour vous ne prodiguent leur vie...
Mais, quoi! vous oubliez qu'un téméraire amour
Ose vous menacer jusque dans votre cour!
Je ne le cache point : instruit de cette injure,
Autour de ce palais votre peuple murmure.

Il demande vengeance, et se plaint hautement
Qu'Iarbe dans ces murs vous brave impunément,
Et, si l'on en croyoit les discours de Carthage,
Par votre ordre en ces lieux retenu pour otage...

DIDON, *l'interrompant.*

Le retenir ici! Qu'ose-t-on proposer ?
De son funeste amour est-ce à moi d'abuser ?
Je sais que des flatteurs les coupables maximes
Du nom de politique honorent de tels crimes;
Je sais que, trop séduits par de vaines raisons,
Mille fois mes pareils, dans leurs lâches soupçons,
Ont violé le droit des palais et des temples:
La cour de plus d'un prince en offre des exemples;
Mais un traître jamais ne doit être imité.
Moi, qu'oubliant les lois de l'hospitalité,
D'un roi dans mon palais j'outrage la personne!
Est-ce aux rois d'avilir l'éclat de la couronne,
Nous qui devons donner au reste des humains
L'exemple du respect qu'on doit aux souverains ?...
(*A Madherbal.*)
Oui, malgré les malheurs où son courroux nous jette,
Allez; et que ma garde assure sa retraite;
Que ce prince, à l'abri de toute trahison,
Accable, s'il le peut, mais respecte Didon.
J'aime mieux, au péril d'une guerre barbare,
Que l'univers, témoin du sort qu'on me prépare,
Condamne un vain excès de générosité,
Que s'il me reprochoit la moindre lâcheté.
(*Madherbal sort.*)

SCÈNE V.

DIDON, ÉLISE.

DIDON.

AH ! c'est trop retenir ma douleur et mes larmes.
Mon amant peut lui seul dissiper mes alarmes...
(*A part.*)
Qu'il tarde à revenir !... Et vous, peuples ingrats,
Loin de mes yeux encor retiendrez-vous ses pas ?

ÉLISE, *voyant paroître Énée.*

Il vient.

DIDON, *à part.*

A son aspect que ma crainte redouble !
Tout est perdu pour moi; je le sens à mon trouble.

SCÈNE VI.

DIDON, ÉNÉE, ÉLISE.

ÉNÉE, *à part, au fond du théâtre, en apercevant Didon, et en voulant s'éloigner.*

DIEUX ! je ne croyois pas la rencontrer ici.

DIDON, *à part.*

Approchons... Mon destin va donc être éclairci !..
(*A Énée, en le retenant.*)
Vous me fuyez, Seigneur ?

ÉNÉE.

Malheureuse Princesse,
Je ne méritois pas toute votre tendresse.

DIDON.

Non, je vous aimerai jusqu'au dernier soupir.
Mais que dois-je penser? Je vous entends gémir...
Vous détournez de moi votre vue égarée...
Ah! de trop de soupçons mon ame est dévorée...
Seigneur!...

ÉNÉE.

Au désespoir je suis abandonné:
Vous voyez des mortels le plus infortuné.
Mon cœur frémit encor de ce qu'il vient d'apprendre.
Dans le camp des Troyens le ciel s'est fait entendre,
Il s'explique, Madame, et me réduit au choix
D'être ingrat envers vous ou d'enfreindre ses lois.
Une voix formidable, aux mortels inconnue,
A murmuré long-temps dans le sein de la nue.
Le jour en a pâli, la terre en a tremblé;
L'autel s'est entr'ouvert, et le prêtre a parlé.
« Etouffe, m'a-t-il dit, une tendresse vaine.
» Il ne t'est pas permis de disposer de toi.
» Fuis des murs de Carthage; abandonne la reine.
» Le destin pour une autre a réservé ta foi. »
Tout le peuple aussitôt pousse des cris de joie.
Jugez du désespoir où mon ame se noie!
J'ai voulu vainement combattre leurs projets.
On m'oppose du ciel les absolus décrets,
Les champs ausoniens promis à notre audace,
Et l'univers soumis aux héros de ma race,
Dans un repos obscur Énée enseveli,
Ses exploits oubliés, son honneur avili,
Des Troyens fugitifs la fortune incertaine,
De vos propres sujets le mépris et la haine,

Que vous dirai-je enfin? accablé de douleur,
Déchiré par l'amour, entraîné par l'honneur...
(*Il hésite à poursuivre.*)

DIDON.

Qu'avez-vous résolu?

ÉNÉE.

Plaignez plutôt mon ame.
Tout parloit contre vous, tout condamnoit ma flamme,
Ma gloire, mes sujets, nos prêtres et mon fils...

DIDON, *l'interrompant.*

N'achevez pas, cruel! Vous avez tout promis!..
Où suis-je? n'est-ce point un songe qui m'abuse?
Est-ce vous que j'entends? Interdite, confuse,
Je sens ma foible voix dans ma bouche expirer.
Est-il bien vrai? ce jour va donc nous séparer?
Qui me consolera dans mes douleurs profondes?
Mon cœur, mon triste cœur vous suivra sur les ondes;
Et d'une vaine gloire occupé tout entier,
Au fond de l'univers vous irez m'oublier!...
M'oublier!... Ah! cruel! de quelle affreuse idée
Mon ame en vous perdant se verra possédée!
J'ai tout sacrifié, j'ai tout trahi pour vous.
Je romps la foi jurée à mon premier époux.
Des rois les plus puissans je dédaigne l'hommage;
J'expose pour vous seul le salut de Carthage.
Je le fais avec joie, et le ciel m'est témoin
Que mon amour voudroit aller encor plus loin...
Hélas! de notre hymen la pompe est ordonnée.
Je volois dans vos bras, cher et barbare Enée!..
Mais, que dis-je? ton sort ne dépend plus de toi.
Je t'ai livré mon cœur; tu m'as donné ta foi.

Les sermens font l'hymen, et je suis ton épouse.
Oui, je la suis, Enée!

ÉNÉE, *à part.*

O fortune jalouse!
Pouvois-tu m'accabler par de plus rudes coups?..
(*A Didon.*)
Ah! je suis mille fois plus à plaindre que vous!
Vous régnez en ces lieux; ce trône est votre ouvrage:
Le ciel n'a point proscrit les remparts de Carthage.
Il les voit s'élever, et ne vous force pas
D'aller de mers en mers chercher d'autres Etats.
Le soin de gouverner un peuple qui vous aime,
L'éclat et les attraits de la grandeur suprême
Effaceront bientôt une triste amitié
Que nourrissoit pour moi votre seule pitié;
Et moi, jusqu'au tombeau j'aimerai ma princesse:
Mon cœur vers ces climats revolera sans cesse,
Climats trop fortunés où l'on vit sous vos lois!
Hélas! si de mon sort j'avois ici le choix,
Bornant à vous aimer le bonheur de ma vie,
Je tiendrois de vos mains un sceptre, une patrie.
Les dieux m'ont envié le seul de leurs bienfaits
Qui pouvoit réparer tous les maux qu'ils m'ont faits...
Adieu! vivez heureuse et régnez dans l'Afrique.

DIDON.

Ainsi vous remplirez ce décret tyrannique,
Cet oracle fatal, si souvent démenti?
Mon espoir, mes projets, tout est anéanti?
Ni l'état déplorable où l'amour m'a réduite,
Ni la mort qui m'attend n'arrêtent votre fuite,

Vous rompez, sans gémir, les liens les plus doux...
Mais pour votre départ quel temps choisissez-vous?
Nul vaisseau n'ose encor reparoître sur l'onde;
Voyez ce ciel obscur et cette mer qui gronde!...
Ah! Prince, quand ces murs défendus par Hector,
Quand ce même Ilion subsisteroit encor,
Dans les tombeaux de l'onde iriez-vous chercher Troie?
Attendez que des mers le ciel ouvre la voie;
Et puisqu'il faut, enfin, vous perdre pour toujours,
Que je vous perde, au moins, sans craindre pour vos jours!

ÉNÉE.

A vos désirs, aux miens le ciel est inflexible.
Hélas! si vous m'aimez, montrez-vous moins sensible.
Obéissez en reine aux volontés du sort.
Rien ne peut des Troyens modérer le transport,
Effrayés par l'oracle et pleins d'un nouveau zèle,
Ils volent, dès ce jour, ou le ciel les appelle.
Moi-même vainement je voudrois arrêter
Des sujets contre moi prompts à se révolter.
(*Voyant l'altération que son discours porte dans les traits de Didon.*)
Je les verrois bientôt... Mais, quel sombre nuage,
Madame, en ce moment trouble votre visage?
Vous ne m'écoutez plus, vous détournez les yeux!

DIDON.

Non, tu n'es point le sang des héros, ni des dieux.
Au milieu des rochers tu reçus la naissance;
Un monstre des forêts éleva ton enfance,
Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux
De séduire une femme et de trahir ses feux.

Dis-moi, qui t'appeloit aux bords de la Lybie?
T'ai-je arraché moi-même au sein de ta patrie?
Te fais-je abandonner un empire assuré,
Toi qui, dans l'univers, proscrit, désespéré,
Environné partout d'ennemis et d'obstacles,
Serois encor sans moi le jouet des oracles?
Les immortels, jaloux du soin de ta grandeur,
Menacent tes refus de leur courroux vengeur?...
Ah! ces présages vains n'ont rien qui m'épouvante:
Il faut d'autres raisons pour convaincre une amante.
Tranquilles dans les cieux, contens de nos autels,
Les dieux s'occupent-ils des amours des mortels?
Notre cœur est un bien que leur bonté nous laisse;
Ou si jusques à nous leur majesté s'abaisse,
Ce n'est que pour punir des traîtres comme toi,
Qui d'une foible amante ont abusé la foi.
Crains d'attester encor leur puissance suprême:
Leur foudre ne doit plus gronder que sur toi-même...
Mais tu ne connois point leur austère équité,
Tes dieux sont le parjure et l'infidélité.

ÉNÉE.

Hélas! que vos transports ajoutent à ma peine!
Moi-même je succombe, et mon ame incertaine
Ne sauroit soutenir l'état où je vous vois...
Didon!...

DIDON, *l'interrompant.*

Adieu, cruel! pour la dernière fois.
Va, cours, vole au milieu des vents et des orages;
Préfère à mon palais les lieux les plus sauvages;
Cherche, au prix de tes jours, ces dangereux climats
Où tu ne dois régner qu'après mille combats.
Hélas!

Hélas! mon cœur charmé t'offroit dans ces asiles
Un trône aussi brillant et des biens plus tranquilles.
Cependant, tes refus ne peuvent me guérir;
Mes pleurs et mes regrets, qui n'ont pu t'attendrir,
Loin d'éteindre mes feux, les redoublent encore...
Je devrois te haïr, ingrat! et je t'adore.
Oui, tu peux sans amour t'éloigner de ces bords;
Mais ne crois pas, du moins, me quitter sans remords.
Ton cœur fût-il encor mille fois plus barbare,
Tu donneras des pleurs au jour qui nous sépare;
Et, du haut de ces murs témoins de mon trépas,
Les feux de mon bûcher vont éclairer tes pas.

(*Elle veut s'éloigner.*)

ÉNÉE, *voulant la retenir.*

Ah! Madame, arrêtez...

DIDON, *l'interrompant.*

Ah! laisse-moi, perfide!

ÉNÉE.

Où courez-vous? souffrez que la raison vous guide.

DIDON.

Va, je n'attends de toi ni pitié, ni secours.
Tu veux m'abandonner, que t'importent mes jours?

ÉNÉE.

Eh bien! malgré les dieux, vous serez obéie...

(*Didon sort avec Elise.*)

SCÈNE VII.

ÉNÉE.

Elle fuit... Arrêtez... Prenons soin de sa vie.

(*Il fait quelques pas pour suivre Didon.*)

SCÈNE VIII.

ÉNÉE, ACHATE.

ACHATE, *arrêtant Enée.*

Seigneur, les Phrygiens n'attendent que leur roi.
Partons; le ciel l'ordonne.

ÉNÉE.

Achate, laisse-moi.
Le ciel n'ordonne pas que je sois un barbare.
(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

ACHATE.

Que vois-je?... quel transport de son ame s'empare?...
Courons; sachons les soins dont il est combattu...
Dieux! faut-il que l'amour surmonte la vertu!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MADHERBAL, ACHATE.

MADHERBAL.

Où courez-vous, Achate?

ACHATE.

Où mon devoir m'entraîne;
Vous enlever mon prince et sauver votre reine.

MADHERBAL.

Quel est donc ce discours? Expliquez-vous.

ACHATE.

Craignez
Un peuple, des soldats, justement indignés.
La voix d'un dieu vengeur a tonné sur leurs têtes.
D'un hymen qu'il condamne interrompez les fêtes.
Le ciel arrache Enée aux transports de Didon,
Et les débris de Troie aux enfans de Sidon.
Obéissez aux dieux et rendez-nous Enée.

MADHERBAL.

Ah! puisse-t-il bientôt remplir sa destinée?
Puisse-t-il, consolé de ses premiers malheurs,
Du ciel qui le protège épuiser les faveurs,
Enchaîner à jamais la fortune volage,
Et régner glorieux ailleurs que dans Carthage!

ACHATE.

Est-ce vous que j'entends, Madherbal?

MADHERBAL.

Oui, c'est moi,
Qui gémis sur la reine et qui plains votre roi.
Le sort ne les fit point pour être heureux ensemble.
Je déplore avec vous le nœud qui les assemble.
Nœud funeste et cruel, que l'amour en courroux
A formé pour les perdre et nous détruire tous!
Enée est un héros que l'univers admire;
Mais d'une jeune reine il renverse l'empire.
La gloire, la pitié, tout presse son départ.
S'il diffère d'un jour, il partira trop tard.

ACHATE.

Je ne puis vous cacher ma joie et ma surprise.
Ministre vertueux, pardonnez la franchise
D'un soldat qui jugeoit de vous par vos pareils.
Favori de la reine, ame de ses conseils,
Et par elle, sans doute, instruit de sa tendresse,
J'ai cru que vous serviez ou flattiez sa foiblesse.
L'absolu ministère est remis dans vos mains;
J'ai vu tous les apprêts d'un hymen que je crains,
Et pouvois-je?....

MADHERBAL, *l'interrompant.*

Eh! voilà le destin des ministres!
Victimes de discours, de jugemens sinistres;
Coupables, si l'on croit le peuple et le soldat,
Des foiblesses du prince et des maux de l'Etat.....
Emplois trop enviés que la foudre environne!....
Heureux qui voit de loin l'éclat de la couronne!

Heureux qui pour son roi plein de zèle et d'amour
Le sert dans les combats et jamais à la cour!
Nous sommes menacés d'une attaque prochaine:
Je venois de mes soins rendre compte à la reine.
Je n'ai pu pénétrer au fond de son palais.
Cependant, nos soldats, nos citoyens sont prêts.
Daignent les justes dieux soutenir sa querelle!
Contre tant d'ennemis que pourroit notre zèle?...
La porte s'ouvre... On vient... C'est votre roi qui sort...
J'ai rempli mon devoir et n'attends que la mort.
(*Il s'éloigne.*)

SCÈNE II.

ÉNÉE, ACHATE, ÉLISE.

ÉNÉE, *à Elise.*

ELISE, que la reine étouffe ses alarmes :
Enée à ses beaux yeux a coûté trop de larmes.
Je cours aux Phrygiens déclarer mes projets,
D'un départ trop fatal détruire les apprêts;
Et bientôt, ramené par l'amour le plus tendre,
J'irai, plein de transports, la revoir et l'entendre,
D'un hymen désiré presser les doux liens,
Et porter à ses pieds l'hommage des Troyens.
(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

ÉNÉE, ACHATE.

ACHATE, *à part.*

(*A Enée.*)

Dieux! le permettrez-vous?... Seigneur, votre présence
Me rend, tout à la fois, la vie et l'espérance.
Vos vaisseaux séparés couvrent déjà les mers :
Les cris des matelots font retentir les airs;
Un jour plus pur nous luit, et le vent nous seconde.
Hâtons-nous. Vos soldats, prêts à voler sur l'onde,
De leur chef, en secret, accusent la lenteur.

ÉNÉE.

J'ai vu la reine, Achate, et l'amour est vainqueur!

ACHATE.

Que dites-vous, l'amour?... Ah! je ne puis vous croire.
Non, l'amour n'est point fait pour étouffer la gloire.
Elle parle, elle ordonne : il lui faut obéir.
Ce n'est pas vous, Seigneur, qui devez la trahir.

ÉNÉE.

Je n'ai que trop prévu ta plainte et tes reproches;
Ton maître en ce moment redoutoit tes approches...
Mais que veux-tu? l'amour fait taire mes remords,
Et dans mon cœur trop foible il brave tes efforts.
Cependant, tu le sais, et le ciel qui m'écoute
M'a vu sur ses décrets ne plus former de doute,
Renoncer à Didon, lui venir déclarer.
Qu'enfin ce triste jour nous alloit séparer,
A ses premiers transports demeurer inflexible,
Et paroître barbare autant qu'elle est sensible.

Je contenois mes feux prêts à se soulever.
Le dessein étoit pris... Je n'ai pu l'achever,
Et je ne puis encor, tout plein de ce que j'aime,
Rappeler ce projet sans m'accuser moi-même...
Je courois vers Didon, quand tes empressemens
Commençoient d'attester la foi de mes sermens.
Que m'importoit alors une vaine promesse ?
Je tremblois pour les jours de ma chère princesse.
Quel spectacle, grands dieux! quelle horreur! quel effroi!
Tout regrettoit la reine et n'accusoit que moi.
Je ne puis sans frémir en retracer l'image.
Son ame de ses sens avoit perdu l'usage;
Son front pâle et défait, ses yeux à peine ouverts,
Des ombres de la mort sembloient être couverts.
Cependant sa douleur et ses vives alarmes
Donnoient de nouveaux traits à l'éclat de ses charmes,
Et jusque dans ses yeux, mourans, noyés de pleurs,
Je lisois son amour, mon crime et ses malheurs! ..
Mais bientôt, ses transports succédant au silence,
Je n'ai pu de mes feux vaincre la violence :
Je n'en saurois rougir; et tout autre que moi
D'un si cher ascendant auroit subi la loi.
Lorsqu'une amante en pleurs descend à la prière,
C'est alors qu'elle exerce une puissance entière;
Et l'amour qui gémit est plus impérieux
Que la gloire, le sort, le devoir et les dieux.

ACHATE.

Qu'entends-je?.... Est-il bien vrai?.... Quelle foiblesse extrême!
Quoi! l'amour?.... Non, Seigneur, vous n'êtes plus vous-même.
Que diront les Troyens? que dira l'univers?
On attend vos exploits, et vous portez des fers?

ÉNÉE.

Eh quoi! prétendrois-tu que mon ame timide
N'eût dans ses actions qu'un vain peuple pour guide?
Crois-moi, tant de héros, si souvent condamnés,
D'un œil bien différent seroient examinés
Si chacun des mortels connoissoit par lui-même
Le pénible embarras qui suit le diadême;
Ce combat éternel de nos propres désirs,
Et le joug de la gloire et l'amour des plaisirs;
Ces goûts, ces sentimens unis pour nous séduire;
Dont il faut triompher, et qu'on ne peut détruire:
Dans l'esprit du vulgaire un moment dangereux
Suffit pour décider d'un prince malheureux.
Témoins de nos revers, sans partager nos peines,
Tranquille spectateur des alarmes soudaines
Que le sort envieux mêle avec nos exploits,
Le dernier des humains prétend juger les rois;
Et tu veux que, soumis à de pareils caprices,
Je doive au préjugé mes vertus ou mes vices?

ACHATE.

Eh bien! laissez le peuple, injuste et plein d'erreurs,
Remplir tout l'univers d'insolentes rumeurs.
Serez-vous moins soigneux de votre renommée?
Et votre ame aujourd'hui, de ses feux consumée,
Veut-elle, sans retour, languir dans ses liens?

ÉNÉE.

Eh! n'ai-je pas fini les malheurs des Troyens?
De la main de Didon je tiens une couronne,
Je possède son cœur; je partage son trône;
Quelle gloire pour moi peut avoir plus d'appas?

ACHATE.

La gloire n'est jamais où la vertu n'est pas.
Fidèle adorateur des dieux de nos ancêtres,
Osez-vous résister à la voix de nos maîtres?
Oubliez-vous, Seigneur, leurs ordres absolus,
Et des mânes d'Hector ne vous souvient-il plus?
C'est par vous que j'ai su qu'en cette nuit terrible
Qui vit de nos remparts l'embrasement horrible,
Vous trouvâtes son ombre au pied de nos autels:
« Fuyez, vous cria-t-il, enfant des immortels.
» Recueillez les débris de ma triste patrie,
» Et ses dieux protecteurs, qu'Ilion vous confie.
» Vesta, le feu sacré, sont remis dans vos mains,
» Comme un gage éternel du respect des humains.
» Qu'ils suivent sur les mers la fortune d'Enée;
» Cherchez l'heureuse terre aux Troyens destinée.
» Partez, d'un nouveau trône auguste fondateur. »
Ainsi parloit Hector; ainsi parloit l'honneur...
L'honneur, Hector, le ciel, rien n'ébranle votre ame!...
Aimez donc; devenez l'esclave d'une femme...
Mais il vous reste un fils. Ce fils n'est plus à vous;
Il appartient aux dieux, de sa grandeur jaloux.
Par ma bouche aujourd'hui vos peuples le demandent;
Promis à l'univers, les nations l'attendent.
Vous le savez, Seigneur, vous qui dans les combats
De ce fils, jeune encor, deviez guider les pas:
Ses neveux fonderont une cité guerrière,
Qui changera le sort de la nature entière,
Qui lancera la foudre, ou donnera des lois,
Et dont les citoyens commanderont aux rois.

Déjà dans ses décrets le maître du tonnerre
Livre à ce peuple roi l'empire de la terre.
Laissez à votre fils commencer un destin
Dont les siècles futurs ne verront point la fin,
Et n'avilissez plus dans une paix profonde
Le sang qui doit former les conquérans du monde.

ÉNÉE.

Arrête... c'en est trop... mes esprits étonnés
Sous un joug inconnu semblent être enchaînés...
Quel feu pur et divin! quel éclat de lumière
Embrase en ce moment mon ame toute entière?...
Oui, je commence à rompre un charme dangereux
A cette noble image, à ces traits généreux,
A ces mâles discours, dont la force me touche,
Je reconnois les dieux, qui parlent par ta bouche...
Eh bien! obéissons... Il ne faut plus songer
A ces nœuds si charmans qui m'alloient engager...
(*A part.*)
Viens; je te suis... Et vous, à qui je sacrifie
L'objet de mon amour, le bonheur de ma vie,
Sages divinités, dont les soins éternels
Président chaque jour au destin des mortels,
Recevez un adieu, que mon ame tremblante
Craint d'offrir d'elle-même aux transports d'une amante.
Ne l'abandonnez pas; daignez la consoler.
C'est à vous seuls, grands dieux! que j'ai pu l'immoler...
(*A Achate.*)
Allons.

ACHATE, *à part, apercevant Didon.*

Ah! c'est la reine... O funeste présage!

ÉNÉE, *à part.*

O dieux!... et vous voulez que je quitte Carthage!...
(*On entend le bruit d'une foule prochaine.*)
Mais, quels cris, quel tumulte!...

SCÈNE IV.

DIDON, ÉNÉE, ACHATE.

DIDON, *à ses gardes qui sont en dehors.*

Ouvrez-leur mon palais...
A ces peuples ingrats épargnons des forfaits.

ÉNÉE.

Quoi! dans ces lieux sacrés vous êtes outragée?

DIDON.

Seigneur, de mon palais la porte est assiégée.

ÉNÉE.

Par qui?

DIDON.

Par les Troyens.

ÉNÉE, *à part.*

Ah! prince malheureux!...
(*A Achate.*)
Achate, c'en est trop; vous me répondrez d'eux:
Courez, et vengez-moi de leur lâche insolence.
(*Achate sort.*)

SCÈNE V.

DIDON, ÉNÉE.

DIDON.

Non, non, je leur pardonne; oublions leur offense :
Ils suivoient un faux zèle, et, loin de vous trahir,
A vos ordres peut-être ils croyoient obéir...
Hélas ! c'est la pitié qui seule vous arrête.
Vous couriez les rejoindre et la flotte étoit prête...
(*A part.*)
O douleur ! ô foiblesse ! ô triste souvenir...
De mon saisissement je ne puis revenir...
(*A Enée.*)
Ma force et ma raison m'avoient abandonnée,
Des portes de la mort vous m'avez ramenée...
Elise m'a parlé, Seigneur... Si je l'en crois,
Mon ame sur la vôtre a repris tous ses droits...
Cher Prince! contre vous mon cœur est sans défense;
Dans les illusions d'une vaine espérance
Vous pouvez, d'un seul mot, sans cesse m'égarer :
Mon sort est de vous croire et de vous adorer.

ÉNÉE.

Vous ne régnez que trop sur mon ame éperdue!
J'obéissois aux dieux... Mais je vous ai revue ;
Mon amour à vos pleurs les a sacrifiés,
Et je suis, malgré moi, sacrilége à vos pieds...
Mais quel sera le fruit d'un excès de foiblesse ?
Les dieux triompheront, s'ils combattent sans cesse.
Maîtres de nos destins et de nos cœurs...

DIDON, *l'interrompant.*

J'entends,
Et ma funeste erreur a duré trop long-temps.
Je le vois, l'espérance est trop prompte à renaître...
Mes yeux s'ouvrent, Seigneur, et je dois vous connoître.
D'un amour malheureux j'ai pu sentir les coups;
Mais pouvois-je exiger qu'un guerrier tel que vous,
Qu'un héros tant de fois utile à la Phrygie,
Qui doit vaincre et régner, au péril de sa vie,
Dans la cour d'une reine abaissât son grand cœur
Aux serviles devoirs d'une amoureuse ardeur?...
Didon, en vous aimant, sait se rendre justice.
Je ne méritois pas un si grand sacrifice.
Vos desseins par mes pleurs ne sont plus balancés:
Vos feux et vos sermens par la gloire effacés...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Quoi! toujours ma tendresse est-elle soupçonnée?

DIDON.

Vous voulez me quitter... Vous le voulez, Enée:
Je le sens, je le vois, et je ne prétends plus
Tenter auprès de vous des efforts superflus...
Mais, avant que ce jour à jamais nous sépare,
Considérez, du moins, les maux qu'il me prépare.
Iarbe... hélas! Seigneur, combien je m'abusois!
Iarbe a su, par moi, que je vous épousois:
Il l'a cru. Les flambeaux, les chants de l'hyménée,
En ont instruit Carthage et l'Afrique indignée...
Etrangère en ces lieux, sans espoir de secours,
Je vois ce roi jaloux armé contre mes jours;
Et vous à qui mon cœur sacrifioit sans peine,
D'un amant redoutable et l'amour et la haine,

Vous que je préférois au fils de Jupiter,
Vous dont le souvenir me sera toujours cher,
Pour prix du tendre amour dont vous goûtiez les charmes,
Vous me laissez la guerre et la honte et les larmes...
Je ne devrai qu'à vous le trépas ou les fers...
Après cela, partez; mes ports vous sont ouverts.

SCÈNE VI.

DIDON, ÉNÉE, MADHERBAL.

MADHERBAL, *à Didon.*

Les Africains, Madame, avancent dans la plaine;
Ils ont même occupé la montagne prochaine :
Un nuage de sable, élevé jusqu'aux cieux,
Et le déclin du jour les cachent à nos yeux.
Mais, s'il en faut juger et par leurs gens de guerre,
Et par le bruit des chars qui roulent sur la terre,
Conduite par Iarbe, au sein de vos Etats,
Une armée innombrable accompagne ses pas.

ÉNÉE, *à part.*

(*A Didon.*)

Qu'entends-je?...Sur ces bords c'est moi qui les attire,
Reine, c'est donc à moi de sauver votre empire.
J'ai causé vos malheurs, et je dois les finir...
Iarbe vient à nous; je cours le prévenir.

DIDON.

Quoi! vous-même? Ah! Seigneur, que mon ame attendrie...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Eh! quel autre que moi doit exposer sa vie?

Je pardonne à des rois sur le trône affermis,
La pompe qui les cache aux traits des ennemis;
Mais moi que votre amour a sauvé du naufrage,
Moi qui trouble aujourd'hui le bonheur de Carthage,
Je défendrai vos jours, vos droits, vos Tyriens,
Dût périr avec moi jusqu'au nom des Troyens!...
(*A Madherbal.*) (*A Didon.*)
Suivez-moi, Madherbal... Adieu, chère princesse!
Qu'à nos malheurs communs l'univers s'intéresse;
Et courons l'un et l'autre assurer votre Etat,
Vous aux pieds des autels, et moi dans le combat.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(L'acte commence vers la fin de la nuit.)

SCÈNE I.

DIDON.

Venez à mon secours, dieux! ô dieux que j'implore...
Fantôme menaçant, quoi! tu me suis encore?....
Quel effroi! quelle horreur! quel supplice nouveau...
Rentrez, mânes sanglans, dans la paix du tombeau!...
Que vous importe, hélas! qu'une foible mortelle
Dans ce triste univers ne vous soit plus fidèle?
Gardez-vous chez les morts tous vos droits sur mon cœur?
Un époux qui n'est plus est-il un dieu vengeur?...
(*Appelant.*)
Elise, entends mes cris et que ma voix t'éveille!
Elise!.... ô ciel!....

SCÈNE II.

ELISE, DIDON.

ÉLISE, *à part, sans reconnoître d'abord Didon.*
Quel bruit a frappé mon oreille?
Quelle clameur plaintive?

DIDON.

Approchez... soutiens-moi...
Je me meurs...
(*Elle se jette dans les bras d'Elise, qui la reçoit et la reconnoît.*)

ÉLISE.

Quoi! Madame, est-ce vous que je voi?
Les feux du jour encor ne percent point les ombres;
Les flambeaux presqu'éteints sous ces portiques sombres
Rendent plus effrayans le silence et la nuit.
Quel bizarre transport seule ici vous conduit?....
(*Voyant Didon près de tomber en foiblesse.*)
Vous tremblez dans mes bras! tout votre sang se glace!
De votre auguste front l'éclat brillant s'efface;
Et vos regards, partout égarés dans ces lieux,
Semblent fuir un objet invisible à mes yeux.

DIDON, *à part, avec égarement.*

Laisse-moi respirer, infortuné Sichée!
Ombre de mon époux, tu n'es que trop vengée!

ÉLISE.

Rassurez vos esprits. Ce malheureux époux
Dans la nuit des enfers ne pense point à vous.

DIDON, *à part.*

Reine des dieux, Junon, témoin de ma foiblesse,
Tu te plais à nourrir ma fatale tendresse,
Mais tu n'étouffes pas les remords de mon cœur...
Hélas! je meurs d'amour, de honte et de douleur.

ÉLISE, *à part.*

Dieux! écartez les maux que son ame redoute......

(*A Didon.*)
Eh! quel nouveau malheur vous désespère?

DIDON.

Ecoute,
Et vois quel est enfin le fruit de mes amours.....
La nuit du haut des airs précipitoit son cours;
Dans ce vaste palais tout dormoit, hors la reine...
Je veillois sous le poids de ma funeste chaîne.
La honte sur le front et la mort dans le cœur,
De l'état où je suis j'envisageois l'horreur:
Dans mon appartement une voix lamentable
Interrompt tout à coup la douleur qui m'accable.
Le bruit plaintif approche et me glace d'effroi.
La porte s'ouvre: un spectre a paru devant moi.
Des flots de sang couloient de ses larges blessures;
Ses sanglots redoublés formoient de longs murmures.
« Malheureuse! a-t-il dit, que devient ta vertu?
» Didon, je t'adorois; pourquoi me trahis-tu? »
A ces terribles mots j'ai reconnu Sichée.
Son ombre tout en pleurs sur mon lit s'est penchée.
Je me lève: un feu pâle a brillé dans la nuit;
J'entends un cri lugubre, et le spectre s'enfuit.
Je le suis à grands pas sous ces obscures voûtes
Où mènent du palais les plus secrètes routes.
J'arrive en frémissant dans ces lieux révérés
Qu'à cet époux trahi mon zèle a consacrés,
Où j'ai promis cent fois qu'une flamme éternelle...
Hélas! à mes sermens j'étois alors fidèle...
D'un culte interrompu j'assemble les débris,
Des festons dispersés, des feuillages flétris;

L'autel en est couvert, et cent torches funèbres
Ramènent la clarté dans le sein des ténèbres.
Le marbre à mes regards offre d'abord les traits
D'un époux autrefois l'objet de mes regrets.
Je sens couler mes pleurs... J'approche et je m'écrie:
« O toi qui fus long-temps la moitié de ma vie,
» Epoux infortuné, je n'ai pu dans ces lieux
» Recueillir de ma main tes restes précieux.
» Sur la tombe où repose une cendre si chère,
» Que le ciel soit plus pur, la terre plus légère.
» Appaisé par mes pleurs, content de mes remords,
» Attends-moi sans courroux dans l'empire des morts.
» Permets que je t'implore et que ces mains profanes
» Répandent cette eau pure et l'offrent à tes mânes. »
A ces mots sur l'autel j'épanche la liqueur...
Mais, ô nouveau prodige! ô spectacle d'horreur!
L'eau coule et disparoit; des flots de sang jaillissent;
J'entends autour de moi des ombres qui gémissent:
D'infernales clameurs ont retenti trois fois,
Et de mon triste époux j'ai reconnu la voix,
Qui répétoit mon nom jusqu'au fond des abîmes
Où l'effroyable mort enchaîne ses victimes.

ÉLISE.

Juste ciel!

DIDON.

Des flambeaux j'ai vu pâlir les feux...
Juge de ma terreur dans ces momens affreux...
J'invoque de Junon le secours tutélaire,
Et sors avec effroi de ce noir sanctuaire...
Mais ce spectacle horrible accompagne mes pas,
Et je traîne après moi l'enfer et le trépas.

ÉLISE.

Le ciel sur vos amours jette un regard sévère;
Et les cris de Sichée ont armé sa colère :
Je frémis du récit que je viens d'écouter;
Sur vous l'orage gronde : il le faut écarter...
Du temple d'Hespérus consultons la prêtresse.
Les dieux daignent souvent inspirer sa vieillesse.
De la mer atlantique elle a quitté les bords :
Carthage la possède; employez ses efforts.
Sa redoutable voix peut aux royaumes sombres
Interroger la mort et conjurer les ombres.
Son art peut du destin prévenir la rigueur.

DIDON.

Chère Elise, mon sort est au fond de mon cœur;
Je ne sais quel pouvoir en secret le maîtrise,
Mais ce cœur désolé, que l'amour tyrannise,
Toujours de ses devoirs est prêt à triompher,
Et ne s'ouvre aux remords que pour les étouffer..
Est-il temps de fléchir la colère céleste?
Ces ombres, ce fantôme et son adieu funeste,
Du combat, loin des murs, livré dans ce moment,
Sans doute m'annonçoient le triste événement.
Pour attaquer Iarbe et tout le peuple maure,
Enée a prévenu le retour de l'aurore.
De nos chefs et des siens ce héros entouré,
Pour un combat nocturne avoit tout préparé.
Suivi de Madherbal il revint m'en instruire...

(*Le jour paroît.*)

J'attends... mais le soleil déjà commence à luire.
Tout est tranquille encor.

ÉLISE.

Le calme de ces lieux
Semble nous annoncer un succès glorieux.
Les clameurs du soldat ne se font point entendre.
L'ennemi fuit.

SCÈNE III.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ.

DIDON, *à Barcé.*

Barcé, que viens-tu nous apprendre?

BARCÉ.

Dans ces lieux effrayés la paix est de retour,
Madame. A la clarté des premiers feux du jour,
J'ai vu de toutes parts sur nos sanglantes rives
Des Africains rompus les troupes fugitives.
Carthage est délivrée; et ces peuples si fiers
Du bruit de votre nom vont remplir leurs déserts.

DIDON, *à part.*

O triomphe! ô succès! victoire inespérée!
Exaucez jusqu'au bout une reine éplorée.
Dieux puissans qui sauvez mon trône et mes sujets,
Faites grâce à mon cœur et rendez-lui la paix...
(*A Barcé.*)
Enée à mes regards va-t-il bientôt paroître?

BARCÉ, *hésitant à répondre.*

Madame...

DIDON.

Eh bien, Barcé?

BARCÉ.

Je m'alarme peut-être,

Mais ce héros encor n'a pas frappé mes yeux;
Et même on n'entend point ces cris victorieux
Que, libre et respirant une barbare joie,
Le soldat effréné jusques au ciel envoie.
J'ai vu les Tyriens, confusément épars,
S'avancer en silence aux pieds de nos remparts.

DIDON.

Dieux! que me dites-vous?.. On ne voit point Enée?
(*A part.*)
Cependant il triomphe.... Aveugle destinée,
L'as-tu livré vainqueur aux traits de son rival?...
Quel trouble me saisit!.. Mais je vois Madherbal.

SCÈNE IV.

DIDON, MADHERBAL, ÉLISE, BARCÉ.

DIDON, *à Madherbal.*

QUE venez-vous enfin m'annoncer?

MADHERBAL.

La victoire.
Ce jour vous rend le trône et vous couvre de gloire.
Pendant que l'ennemi, plongé dans le sommeil,
Renvoyoit son attaque au lever du soleil,
Le héros des Troyens rassemble nos cohortes,
Leur parle en peu de mots, et fait ouvrir les portes.
Les feux des Africains nous servent de flambeaux;
On invoque les dieux et l'on suit ses drapeaux.
Nous marchons. Le soldat, que la vengeance entraîne,
Se dévoue à la mort, et jure par sa reine.
Nous arrivons aux lieux où de sombres clartés
Guidoient vers l'ennemi nos pas précipités.

Aussitôt le signal vole de bouche en bouche;
On observe en frappant un silence farouche.
Le sable est abreuvé du sang des Africains.
La nuit et le sommeil les livrent dans nos mains.
La mort couvre leur camp de ses voiles funèbres;
Et le ciel, obscurci par d'épaisses ténèbres,
Ne retentit encor, dans ces momens d'horreur,
Ni des cris des mourans ni des cris du vainqueur.
Cependant on s'éveille: on crie; on prend les armes:
Iarbe court lui-même au bruit de tant d'alarmes.
Il arrive; il ne voit que des gardes errans,
Des soldats massacrés, l'un sur l'autre expirans;
Et partout ses regards trouvent l'affreuse image
D'une défaite entière et d'un vaste carnage.
A ce triste spectacle il frémit de courroux,
Et vole vers Enée à travers mille coups.
Les combattans surpris, reculant en arrière,
Autour de ces rivaux forment une barrière.
Ils fondent l'un sur l'autre; ils brûlent de fureur,
Et disputent long-temps d'adresse et de valeur.
Mais le dieu des combats règle leur destinée;
Iarbe enfin chancelle et tombe aux pieds d'Enée.
Il expire. Aussitôt les Africains troublés
S'échappent par la fuite à nos traits redoublés;
Et, tandis qu'éclairé des rayons de l'aurore,
Le soldat les renverse et les poursuit encore,
Le vainqueur, sur ses pas rassemblant les Troyens,
Appelle autour de lui les chefs des Tyriens:
« Magnanimes sujets d'une illustre princesse,
» Qu'Enée et les Troyens regretteront sans cesse,

» Sous les lois de Didon puissiez-vous à jamais
» Goûter dans ces climats une profonde paix!
» J'espérois vainement de partager son trône:
» L'inflexible destin autrement en ordonne.
» Trop heureux, quand le ciel m'arrache à ses appas,
» Qu'il m'ait permis du moins de sauver ses Etats,
» Et que mon bras vainqueur, assurant sa puissance,
» Lui laisse des garans de ma reconnoissance!...
» Adieu. Plein d'un amour malheureux et constant,
» Je l'adore, et je cours où la gloire m'attend. »

DIDON, *à part.*

Dieux cruels!

MADHERBAL.

A ces mots il gagne le rivage,
Et soudain son vaisseau s'éloigne de Carthage.

DIDON, *à part.*

Quel coup de foudre, ô ciel!.. Devois-je le prévoir?
Il m'abandonne, il part... O honte! ô désespoir!
O comble de malheurs où le destin me plonge!
Quoi! je n'en puis douter? ce n'est point un vain songe?...
Quoi! de si tendres nœuds sont pour jamais rompus?..
Il part... Quoi! c'en est fait, je ne le verrai plus?..
A ses derniers sermens tandis que je me livre,
L'ingrat fuit sans me voir, sans m'ordonner de vivre...
Il veut donc que je meure?.. Eh! qu'ai-je fait, hélas!
Pour qu'un indigne amant me condamne au trépas?
A-t-on vu mes vaisseaux assiéger le Scamandre?
Ou de son père Anchise ai-je outragé la cendre?
Je l'ai comblé de biens, lui, ses sujets, son fils;
Tous régnoient sur un cœur qu'Énée avoit soumis...

(A

(*A Elise.*)

Elise, en est-ce fait? n'est-il plus d'espérance?..
Ah! s'il voyoit mes pleurs... s'il sait que son absence...

ÉLISE, *l'interrompant.*

Hélas! que dites-vous? Les ondes et les vents
Déjà loin de l'Afrique...

DIDON, *l'interrompant à son tour.*

Eh bien! je vous entends.

(*A part.*)

Il n'y faut plus penser... Ah! barbare! ah! perfide!..
Et voilà ce héros dont le ciel est le guide,
Ce guerrier magnanime et ce mortel pieux,
Qui sauva de la flamme et son père et ses dieux!..
Le parjure abusoit de ma foiblesse extrême;
Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime.
Du sang dont il naquit j'ai dû me défier,
Et de Laomédon connoître l'héritier...
Cruel! tu t'applaudis de ce triomphe insigne...
De tes lâches aïeux, va, tu n'es que trop digne.
Mais tu me fuis en vain, mon ombre te suivra.
Tremble, ingrat! je mourrai, mais ma haine vivra.
Tu vas fonder le trône où le destin t'appelle;
Et moi je te déclare une guerre immortelle.
Mon peuple héritera de ma haine pour toi:
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que ces peuples, rivaux sur la terre et sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde;
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers;
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers;
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore;
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore;

Qu'ils violent entr'eux et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les plus respectés;
Qu'excités par mes cris les enfans de Carthage
Jurent dès le berceau de venger mon outrage;
Et puissent, en mourant, mes derniers successeurs,
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs.

ÉLISE.

Quels vœux! quelle fureur et quels transports de haine!..
Cachez des mouvemens peu dignes d'une reine.
Au sein de la victoire oubliez vos revers.

DIDON.

Ma honte et mon amour remplissent l'univers...
J'en rougis... Il est temps que ma douleur finisse:
Il est temps que je fasse un entier sacrifice,
Que je brise à jamais de funestes liens...
Le ciel en ce moment m'en ouvre les moyens...
(*A part.*)
Témoins des vœux cruels qu'arrachent à mon ame
La fuite d'un parjure et l'excès de ma flamme,
Contre lui, justes dieux! ne les exaucez pas...
(*Elle se frappe d'un poignard et se tue.*)
Mourons... A cet ingrat pardonnez mon trépas.

ÉLISE, *à part.*

Ah! ciel!

BARCÉ, *à part.*

Quel désespoir!

MADHERBAL, *à part.*

O fatale tendresse!

DIDON, *à tous les trois.*

Vous voyez ce que peut une aveugle foiblesse:

Mes malheurs ne pouvoient finir que par ma mort...
(A part.)
Que n'ai-je pu, grands dieux! maîtresse de mon sort,
Garder jusqu'au tombeau cette paix innocente
Qui fait les vrais plaisirs d'une ame indifférente!
J'en ai goûté long-temps les tranquilles douceurs...
Mais je sens du trépas les dernières langueurs...
Et toi dont j'ai troublé la haute destinée,
Toi qui ne m'entends plus, adieu, mon cher Enée!
Ne crains point ma colère... elle expire avec moi,
Et mes derniers soupirs sont encore pour toi.
(Elle meurt.)

FIN DE DIDON.

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE,

PAR LANOUE,

Représentée, pour la première fois, le 23 février 1739.

NOTICE

SUR LANOUE.

Jean-Sauvé Lanoue naquit à Meaux en 1701. Il y commença ses études sous la protection du cardinal de Bissy, et vint les achever à Paris, au collége d'Harcourt. Un goût décidé pour le théâtre le détermina, dès l'âge de vingt ans, à embrasser la profession de comédien. Il débuta à Lyon dans les premiers rôles, où il obtint un grand succès, puis il se rendit à Strasbourg. Ce fut dans cette ville qu'il fit représenter son premier ouvrage : *les deux Bals*, petite pièce pleine d'esprit et de gaîté. Peu de temps après il vint à Paris, et donna aux Italiens une comédie épisodique en un acte, en vers, intitulée *le Retour de Mars*. Ces comédiens voulurent engager l'auteur dans leur troupe, mais il refusa leur offre, ayant obtenu le privilége de la direction du théâtre de Rouen. Il exerçoit encore cet emploi, lorsqu'il publia, en 1739, sa tragédie de *Mahomet second*. Elle eut vingt-trois représentations de suite.

Le roi de Prusse voulant établir un théâtre français à Berlin, cette entreprise fut proposée de sa part à Lanoue, qui l'accepta. Mais loin d'en

retirer les grands avantages sur lesquels il avoit lieu de compter, il y perdit, par suite des circonstances politiques, une partie de sa fortune. La guerre empêcha l'exécution de ce projet, et Lanoue fut obligé de congédier et de payer, à ses frais, la troupe qu'il avoit déjà formée. Il vint à Paris, et débuta, en 1742, au théâtre français, par le rôle du comte d'Essex dans la tragédie de Thomas Corneille. L'intelligence et le naturel avec lesquels il s'en acquitta, lui attirèrent les applaudissemens du public, et il fut reçu dès le lendemain.

Lanoue donna en 1756 *la Coquette corrigée*, comédie en cinq actes, en vers. Il y joua lui-même le principal rôle, et fit, le jour de la première représentation, pour réclamer l'indulgence du public, une courte harangue qui fut applaudie; mais la pièce n'en eut pas un meilleur succès. Cependant elle fut donnée dix fois, et mademoiselle Gaussin, qui remplissoit le rôle de la Coquette, étant tombée malade, l'auteur profita de cette circonstance pour corriger son ouvrage. Les changemens qu'il y fit parurent heureux : sa comédie eut, à sa reprise, une réussite complète, et elle est restée à la scène. Elle est souvent représentée.

L'année suivante, le soin de sa santé et le désir de se livrer entièrement aux travaux littéraires, déterminèrent Lanoue à quitter le théâtre. Il y avoit rempli avec distinction les principaux rôles tragiques et comiques, et s'étoit acquis l'estime du public, autant sous le rapport de sa probité, de

ses mœurs, que sous celui de ses talens. Il termina après sa retraite une comédie en un acte, en vers, intitulée *l'Obstiné*, qui ne fut point représentée; il entreprit aussi trois tragédies; mais la mort ne lui laissa point le temps de les achever; elle l'enleva aux lettres le 15 novembre 1761, âgé de soixante ans.

PERSONNAGES.

MAHOMET SECOND, empereur des Turcs.
IRÈNE.
THÉODORE, prince grec, père d'Irène.
LE GRAND VISIR.
LE MUFTI.
L'AGA DES JANISSAIRES.
TADIL, confident de Mahomet.
ACHMET, confident du grand visir.
NASSI, grec, confident de Théodore.
ZAMIS, grecque, confidente d'Irène.
PACHAS.
OFFICIERS DU PALAIS.
GARDES.
GRECS.

La scène est à Byzance.

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE VISIR, ACHMET.

LE VISIR.

Enfin, selon mes vœux, guidé par sa captive,
Ami, c'est en ce jour que Mahomet arrive.
D'un triomphe pompeux l'appareil imposant
Hors de ces murs encor le retient dans son camp.
Ministre sans éclat d'une odieuse fête,
Il veut qu'ici par moi son triomphe s'apprête...
Ah! loin d'y préparer un trône à son orgueil,
Cher Achmet, que ne puis-je y creuser son cercueil!
Que ne puis-je flétrir ses lauriers et sa gloire!
Mais il faut à pas lents marcher vers la victoire.
Du voile de la feinte entourons nos projets:
La prudence peut seule assurer leur succès.

ACHMET.

De quel succès encor se flatte votre haine?
Mahomet sait gagner les peuples qu'il enchaîne.
Les bienfaits dans ces lieux annoncent son retour :
Il y sema l'horreur, il recueille l'amour.
Il saccagea Byzance en vainqueur implacable;
Il revient y régner en monarque équitable.
Il a parlé, les Grecs ont vu tomber leurs fers :
De ses grâces sur eux les trésors sont ouverts.
Vous l'avez vu cruel, vous voyez sa clémence :
Imitez-le, Visir, bannissez la vengeance.

LE VISIR.

Ainsi donc un tyran, dans ses brûlans accès,
Osera se livrer aux plus cruels excès,
Entre les mains du crime il mettra son tonnerre,
De larmes, de douleurs il couvrira la terre,
Et d'un regard plus doux s'il veut les honorer,
Les vils mortels seront contraints à l'adorer?
Rien ne peut de mon cœur refermer la blessure :
Le cruel m'a forcé d'outrager la nature!...
Ah! souvenir affreux dont encor je frémis!
Ses ordres m'ont contraint à massacrer mon fils...
Il voulut son trépas, injuste ou légitime;
Mais mon bras ne dût point immoler la victime.
Je frappai... C'en est fait; ami, laissons les pleurs,
Soulagement obscur des vulgaires douleurs.
Mahomet, je le sais, n'est point toujours barbare:
De vices, de vertus assemblage bizarre,
Entraîné par l'essor où son cœur s'est livré,
Il porte l'un ou l'autre au suprême degré,

Monstre de cruauté, prodige de clémence,
Héros dans ses bienfaits, tyran dans sa vengeance,
A ses transports fougueux rien ne peut s'opposer,
Et dans le seul excès il sait se reposer.
Je ne me flatte point; je le connois ce maître
Que ma haine menace, et qu'elle craint peut-être.
Tranquille maintenant, l'amour qui le séduit
Suspend son caractère et ne l'a point détruit.
Mais plus pour la vertu son cœur a de constance,
Et bientôt plus le crime obtiendra de puissance.
De moment en moment il peut se réveiller,
Et tandis qu'il sommeille il le faut accabler.
Dès long-temps mes complots préparent sa ruine.
J'ai banni de son camp l'austère discipline,
Des chefs et des soldats j'ai corrompu les cœurs,
Sur les plus factieux j'ai versé les faveurs;
A la fidélité réservant la disgrâce,
Mon adroite indulgence a caressé l'audace.
Aux bruits semés par moi de ses lâches amours
Le murmure a passé dans leurs libres discours;
Et, saisissant enfin l'espoir que j'ai vu luire,
Du murmure au mépris je les ai su conduire.
C'est ainsi que, semant la feinte et les détours,
J'attaque sa puissance et j'assiége ses jours;
J'allume le tonnerre, et j'empêche qu'il gronde.
Sans savoir mes projets le mufti les seconde.
Je ne crains que l'aga. Janissaire indomté,
Rien ne peut altérer sa fière intégrité:
Imprudent, mais zélé, son audace hautaine
Obtient, brave l'estime et subjugue la haine.
Son devoir est sa loi: son maître est tout pour lui;
Et je m'efforce en vain d'ébranler cet appui.

Espérons toutefois : c'est mon frère, et, peut-être,
Saisissant les moyens que le temps fera naître,
Son zèle par mes soins se verra refroidi,
Ou je le tournerai contre mon ennemi.
Est-il quelque rempart construit par la puissance
Que ne détruise enfin l'audace et la prudence ?
Toi qui, depuis long-temps, des malheureux chrétiens
Par mes ordres secrets adoucis les liens,
De mes conseils prudens as-tu su faire usage ?
Tes soins ont-ils des Grecs relevé le courage ?
Et vers la liberté, que je viens leur offrir,
Osent-ils, en secret, pousser quelque soupir ?

ACHMET.

Couchés dans la poussière, abandonnés aux larmes,
J'ai long-temps, mais en vain, combattu leurs alarmes.
Le succès leur paroît trop voisin du danger :
Leurs yeux tremblans encor n'osent l'envisager.
Il en est, cependant, de qui la noble audace
A bravé devant moi la mort et la menace.
Je leur fais espérer votre solide appui.
Il leur manquoit un chef, et le ciel aujourd'hui
Flatte l'heureux succès où votre cœur aspire.
Le plus vaillant des Grecs, Théodore respire.

LE VISIR.

Théodore ?

ACHMET.

Oui, Seigneur, du sang de Constantin,
C'est lui qui du vainqueur troubla l'heureux destin,
Qui dans ces mêmes murs retarda sa victoire,
Et de son propre sang lui fit payer sa gloire.

Ce héros dans les fers gémissoit inconnu:
Aujourd'hui seulement à la clarté rendu,
De vos desseins secrets j'ai promis de l'instruire;
Et bientôt devant vous on le doit introduire.

LE VISIR.

Théodore, dis-tu, va paroître à mes yeux?
Ami, je le connois. Je l'ai vu dans ces lieux,
Quand l'heureux Amurat m'envoya dans Byzance
Du Grec et du Persan rompre l'intelligence;
Mais un autre intérêt le rend cher à mon cœur,
Et lui seul du sultan va troubler le bonheur:
Oui, pour en concevoir l'espérance certaine,
Apprends que cet esclave est le père d'Irène.

ACHMET.

Quoi! de cette captive?

LE VISIR.

Ami, n'en doute pas.
Il la vit, jeune encore, arracher de ses bras.
L'esclavage la mit dans les mains de mon frère:
Je le pressai long-temps de la rendre à son père;
Au sérail du sultan il destina ses jours,
Et ses yeux du sultan ont fixé les amours.
Maintenant, cher Achmet, je veux que Théodore
L'arrache par mes soins à l'amant qui l'adore.
Je veux, si je ne puis détruire son pouvoir,
Dans son cœur déchiré porter le désespoir.

ACHMET.

Eh! ne craignez-vous point que le père lui-même
N'aspire par sa fille à la faveur suprême?
Il est chez les chrétiens des cœurs ambitieux.
L'éclat et la grandeur peut éblouir ses yeux.

Le plaisir, et l'orgueil de se voir près du trône...

LE VISIR.

Calme le vain soupçon où ton cœur s'abandonne.
As-tu donc oublié cette invincible horreur
Qu'un chrétien contre nous suce avec son erreur?
L'hymen est le seul nœud que connoît leur tendresse:
Tout autre engagement n'est que crime ou foiblesse.
Je connois Théodore, et tout autre lien
Ne sauroit éblouir un cœur tel que le sien.
Que ne peut le sultan par un hymen sinistre
De ses propres malheurs se rendre le ministre!
Je ne sais, mais peut-être il ne vient en ces lieux
Que pour en allumer les flambeaux odieux.
Ah! s'il étoit ainsi, ma haine triomphante
Lui raviroit le sceptre, éloigneroit l'amante.
Bientôt, en zèle ardent mon courroux déguisé,
Frapperoit sans obstacle un sultan méprisé.
S'il l'épouse, te dis-je, il se perdra lui-même;
S'il n'ose l'épouser, il perdra ce qu'il aime;
Ou si jusqu'à l'offense il enhardit ses feux,
J'armerai le dépit d'un père malheureux,
Et moi-même guidant le bras de Théodore,
Je saurai le plonger dans un sang que j'abhorre.
Sachons à nous servir si son cœur se résout.
S'il se perd, ce n'est rien; s'il immole, c'est tout.

ACHMET.

On vient... C'est lui, Seigneur.

LE VISIR.

Cher ami, va m'attendre;
Et que personne ici ne puisse nous surprendre...
Il entre; laisse-nous.

(*Achmet sort.*)

SCÈNE II.

THÉODORE, LE VISIR.

LE VISIR.

Ciel ! quelle injuste loi
Fait gémir dans l'opprobre un héros tel que toi ?
Généreux Théodore, ah ! malgré ta disgrâce,
Partage les transports d'un ami qui t'embrasse.

THÉODORE.

O toi qui, seul des tiens sensible à la pitié,
Sais dans un malheureux respecter l'amitié,
Si mon cœur au plaisir pouvoit s'ouvrir encore,
Je le devrois aux soins dont un ami m'honore.
Il n'est plus temps : rends-moi ma prison et mes fers,
Vos succès et nos maux me les ont rendus chers...
(*A part.*)
Murs trop mal défendus par mes fragiles armes,
Murs baignés de mon sang, soyez-le de mes larmes...
De quel faste étranger me vois-je environné?
L'autel étoit ici... Là, mon roi prosterné...
Malheureux Constantin !... Malheureuse Byzance !
Le ciel, en son courroux, a brisé ta puissance;
Ton effroyable chute écrasa trente rois,
Et l'univers tremblant en a senti le poids.

LE VISIR.

Si le fier Mahomet eût suivi sa conquête,
Sa main sur trente rois étendoit la tempête,

Il est vrai; mais l'amour a sauvé l'univers :
Au vainqueur de la terre il a donné des fers.
Apprends que dans ces murs s'est éteint l'incendie
Dont les feux menaçoient et l'Europe et l'Asie;
Et de ces murs encore on pourroit repousser
L'usurpateur... mais non, il n'y faut plus penser.
Les Grecs, si fiers jadis, aujourd'hui vils esclaves,
Ont appris, sans murmure, à porter leurs entraves:
La liberté les cherche, ils n'osent la saisir;
Et Théodore enfin ne sait plus que gémir.

THÉODORE.

Que dis-tu? notre sort peut-il changer de face?
Ah! si je le croyois...

LE VISIR.

Rappelle ton audace.
Avant la fin du jour tu seras éclairci
D'un secret important que je te cache ici.
Il t'en souvient, tandis qu'on assiégeoit Byzance
Par de secrets avis j'éclairai ta prudence :
Mes efforts, ni les tiens n'ont pu la conserver;
Mais des mains du tyran on la peut enlever.
Sais-tu jusqu'à quel point il mérite ta haine,
Ce cruel qu'en ces lieux un nouveau crime amène?
Sais-tu que pour plonger le poignard dans son sein
La vengeance et l'honneur ont réservé ta main?
Sans doute on t'aura dit qu'une captive aimable
Arrive sur les pas de ce prince coupable...
Frémis; mais venge-toi. Ce fier usurpateur
Devient, pour t'offenser, un lâche séducteur.
Cette beauté qu'il trompe, et qui peut-être l'aime,
Cet objet malheureux... c'est ta fille elle-même.

THÉODORE.

Ma fille!... Ah! juste ciel! ma fille entre les bras!...
Non; elle est innocente, ou ne respire pas.

LE VISIR.

Cesse de te flatter. C'est elle, c'est Irène,
Que, loin de tout danger, ta prévoyance vaine,
Long-temps avant la guerre, envoyoit à Lesbos,
Et que la servitude atteignit sur les flots.

THÉODORE.

Ah! rompons, s'il se peut, sa chaîne criminelle.
Visir, de ton pouvoir daigne appuyer mon zèle.
Que je l'arrache!...

LE VISIR.

Espère un facile succès.
Mahomet la confie aux murs de ce palais;
Sans gardes, presque libre, à soi-même rendue,
Un prétexte pourra te procurer sa vue.
Soit pour flatter ta fille, enfin, ou la fléchir,
Des rigueurs du sérail on vient de l'affranchir.

THÉODORE.

Visir, sur son destin je ne suis point tranquille...

LE VISIR.

On vient.

SCÈNE III.

THÉODORE, LE VISIR, ACHMET.

LE VISIR, *à Achmet.*

Rends, cher Achmet, sa retraite facile.

(*A Théodore.*)
Tu connois ce palais; évite tous les yeux,
Et bientôt nous pourrons nous voir en d'autres lieux.
(*Théodore et Achmet sortent.*)

SCÈNE IV.

MAHOMET, LE VISIR, LE MUFTI, TADIL, PACHAS, OFFICIERS DU PALAIS, GARDES.

MAHOMET.

Dans ces murs qu'a soumis ma valeur intrépide,
Que du trône ottoman la majesté réside :
Ne changeons point leur sort. Ils commandoient jadis;
Qu'ils commandent encore aux peuples asservis.
Que l'Europe et l'Afrique, au rang de nos provinces,
Esclaves comme vous y contemplent leurs princes.
Puissent mes descendans, de cet heureux séjour,
A l'univers entier donner des lois un jour!
Les chemins sont ouverts; c'est assez pour ma gloire:
Il est temps de cueillir les fruits de la victoire.
Ce n'est pas sans effort que mon cœur combattu
Fait céder la grandeur aux lois de la vertu.
Dans ce cœur inconstant l'orgueil et la vengeance,
Je ne le sens que trop, ont laissé leur semence.
Je n'ose vous promettre un bonheur éternel;
Avant d'être clément, vous m'avez vu cruel.
Tremblez... Mais écartons un funeste présage,
D'une solide paix que ce jour soit le gage.
Peuples, long-temps courbés sous le poids des malheurs
Respirez, votre maître est sensible à vos pleurs;

Votre maître est fléchi : l'humanité sacrée,
La mère des vertus, dans son ame est entrée.
En vain l'ambition veut étouffer sa voix;
Elle crie à mon cœur que mon peuple a ses droits :
C'est elle qui m'apprend qu'un pouvoir sans mesure
Devient pour l'univers une commune injure;
C'est elle qui m'apprend que des nœuds mutuels
Unissent le monarque au reste des mortels,
Et qu'un roi qui conserve est égal en puissance
A l'être bienfaisant qui donne la naissance.
J'ai vaincu, j'ai conquis; je gouverne à présent.
(*Au mufti et au visir.*)
Vous que ma voix tira de la nuit du néant,
Esclaves de mon trône, ombre de ma puissance,
Allez à l'univers annoncer ma clémence:
A ses rois consternés annoncez qu'aujourd'hui
Mahomet peut les vaincre, et devient leur appui;
Qu'il ne permettra plus au souffle de la guerre
De renverser leur trône et d'infecter la terre;
Que sa gloire est contente, et qu'il n'aspire plus
Qu'à rendre heureux son peuple et les vaincre en vertus.
Ce n'est pas tout; mon cœur, lassé du bruit des armes,
Va goûter les douceurs d'un hymen plein de charmes;
D'une esclave chrétienne il couronne la foi.
Ce n'est point m'abaisser, c'est l'élever à moi.
Je méprise ces rois dont la tendresse avide
Ne sait former des nœuds qu'où l'intérêt préside,
Commerce trop suivi dont j'abhorre la loi :
Vertu, naissance, amour, c'est assez pour un roi.

LE VISIR.

Seigneur, de tes soldats je crains la résistance :

Leurs nombreux bataillons trop proches de Byzance...

MAHOMET.

Ecoute mes projets; cours les exécuter.
Je ne m'abaisse pas jusqu'à vous consulter.
Mes ordres sont dictés; et si quelque rebelle
Elève dans mon camp une voix criminelle,
D'un murmure indiscret que la mort soit le prix.

LE MUFTI.

Une chrétienne, ciel! sur le trône!

MAHOMET.

Obéis.

(*Il sort avec Tadil, les pachas, les officiers du palais et les gardes.*)

SCÈNE V.

LE VISIR, LE MUFTI.

LE MUFTI.

J'AI prévu les desseins que ce jour nous révèle :
Je les ai dès long-temps confiés à ton zèle,
Visir; et dès ce temps tu juras devant moi
De ne jamais souffrir l'opprobre de ton roi.
Il fait plus aujourd'hui, ce prince téméraire,
Il ose des chrétiens se déclarer le père :
Tu le vois, tu l'entends; et ses injustes lois,
Ainsi que ton audace, ont étouffé ta voix.

LE VISIR.

Mufti, je l'avouerai, j'ai trop cru cette audace;
Eloigné du danger je bravois sa menace.
Mille moyens s'offroient; j'osois les embrasser :
L'approche du péril les fait tous éclipser.

Il en est un pourtant, triste, voisin du crime;
Mais qu'un mufti l'approuve, il devient légitime.
Oui, contre les décrets d'un absolu pouvoir
Tes décrets peuvent seuls armer notre devoir.
Que la religion par toi se fasse entendre.
Au prix de notre sang nous irons la défendre.
Sur tes pas, entraînés par une sainte ardeur,
De ses droits en péril nous soutiendrons l'honneur;
Et, jusque dans les bras du monarque profane,
Nous frapperons l'erreur que le mufti condamne.
Mais sans toi nos efforts, sacriléges et vains,
Nous exposent sans fruit à des tourmens certains...
Tu balances, Mufti!... C'en est fait, et je cède.
Le danger de l'Etat exige un prompt remède;
La religion sainte élève en vain sa voix,
Son timide interprète abandonne ses droits.
Un visir, après lui le premier de l'empire,
Fait briller, mais en vain, le zèle qui l'inspire.
En vain le janissaire offre un puissant secours:
Au milieu d'une armée il tremble pour ses jours;
Il ignore, ou plutôt il cède sa puissance;
D'un monarque infidèle il craint la concurrence:
Il dévore un affront, et cesse d'être instruit
Qu'un prince qu'il condamne est un prince détruit.
Eh bien! va donc subir le joug d'une chrétienne;
A son culte, à sa loi cours immoler la tienne.
D'un hymen odieux ministre criminel,
On t'attend, va serrer ce lien solennel.
Aux musulmans trahis ma voix fera connoître
Qu'un roi qui s'avilit est indigne de l'être,

Et qu'un mufti craintif, à la faveur vendu,
Dégrade un rang que doit occuper la vertu.

LE MUFTI.

Visir, de tes transports calme la violence.
Je m'abandonne à toi; je cède à ta prudence.
Avertissons les chefs du danger de l'Etat:
Avant d'autoriser un nécessaire éclat,
Agissons; et tâchons par force ou par adresse,
D'arracher de son cœur une lâche tendresse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

IRÈNE, ZAMIS.

ZAMIS.

Enfin, loin du sérail Irène désormais
Va seule et sans rivale habiter ce palais.
Prête à verser sur vous les biens qu'elle moissonne,
L'aimable liberté déjà vous environne.
Oubliez dans ces murs mille objets odieux
Qui rendoient le sérail effrayant à vos yeux.
Oubliez à jamais une retraite impure,
De notre sexe ici le tourment et l'injure,
Tombeau de la vertu, méprisable séjour,
Où règne la mollesse, où n'entre point l'amour.
Eh! qui peut sans rougir voir dans ce lieu profane
A quels honteux égards la beauté se condamne?
Ces femmes dont le front ignore la pudeur,
Et dont l'ambition ne tend qu'au déshonneur?

IRÈNE.

Je ne le cèle point; ce changement me flatte.
Toutefois, est-il temps qu'un doux espoir éclate?

En quel lieu sommes-nous, et qui nous y conduit?
Quel trône est élevé sur ce trône détruit?...

(*A part.*)

Je te revois enfin, malheureuse Byzance,
Monument éternel de céleste vengeance!
En entrant dans tes murs j'ai senti tes douleurs,
Et mon premier tribut est un tribut de pleurs.
Je viens te secourir... Affermis ma foiblesse,
O ciel! fais triompher le zèle qui me presse.
Esther sut désarmer le fier Assuérus;
A mes foibles appas joins les mêmes vertus.

ZAMIS.

J'approuve avec transport ce dessein magnanime.
Détournez loin des Grecs le joug qui les opprime.
Qui le peut mieux que vous? D'un sultan orgueilleux
Le ciel à vos attraits a soumis tous les vœux.
Non, non, ils ne sont plus ces temps remplis de craintes,
Quand le fier Mahomet repoussoit les atteintes
D'un feu qui, malgré lui, pénétroit dans son cœur.
L'indomtable lion, frappé d'un trait vainqueur,
Avec moins de courroux mord le fer qui le blesse.
Quels coups ont annoncé sa superbe foiblesse!
Son amour, effrayé de ses propres effets,
Se plongeoit dans le sang, prodiguoit les bienfaits;
Du meurtre au repentir conduisoit sa victime:
Guidé par la vertu, conseillé par le crime,
Rappelant des transports à l'instant oubliés,
Prêt à vous immoler, il tomboit à vos pieds.

IRÈNE.

Zamis, qui sait mourir sait braver la menace.
Je ne sais quel espoir soutenoit mon audace:

Cet espoir que je n'ose encore interroger,
Versoit sur moi la force et l'oubli du danger.
Toutefois... le dirai-je? au sein de la victoire,
D'un œil triste et douteux j'envisage ma gloire.
Trop prompte à soulager les maux de nos chrétiens,
Mon cœur se seroit-il trompé sur les moyens?
Si la seule vertu m'a pu servir de guide,
D'où vient que dans ses bras le remords m'intimide?

ZAMIS.

Quelle frayeur saisit votre esprit éperdu?
Que peut vous reprocher la plus pure vertu?
Combien ai-je admiré votre innocente audace!
Mépriser les bienfaits, confondre la menace!....
A travers les dangers et l'horreur du trépas,
Quelle main jusqu'au trône a pu guider vos pas?
Car enfin, terrassé par un pouvoir suprême,
Ce n'est plus un tyran qui malgré lui vous aime;
C'est un héros soumis, tendre, respectueux,
Et rival des vertus d'un objet vertueux.

IRÈNE.

N'offre point à mes yeux la trop flatteuse image
D'un prince dont mon cœur doit détester l'hommage;
N'égare point, Zamis, un reste de raison,
Trop foible à repousser un dangereux poison.
Ses vertus, son amour, mon cœur, tout m'intimide;
Tremblante à chaque pas, sans conseil, et sans guide,
Dans un triste avenir je n'ose pénétrer,
Et jusqu'à mon bonheur tout me fait soupirer.
J'ai cru trouver la paix dans ce nouvel asile;
Je l'habite, et mon cœur y devient moins tranquille.

C'est ici que mon sort a commencé son cours :
C'est ici que mon père a vu trancher ses jours;
(*A part.*)
Et moi-même... Ah! Zamis!.. Ciel! qui me vois tremblante,
Je mourrai sans regret, si je meurs innocente...
(*A Zamis.*)
Mais que nous veut Tadil?

SCÈNE II.

IRÈNE, TADIL, ZAMIS.

TADIL.

Les chrétiens empressés,
Reconnoissans des biens que sur eux vous versez,
Viennent à vos genoux apporter leur hommage.
Adoucissez les maux de leur triste esclavage,
Mahomet l'a permis. Son ordre toutefois
Veut ici que d'un seul ils empruntent la voix.

IRÈNE.

Qu'il vienne.
(*Tadil sort.*)

SCÈNE III.

IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part.*

Juste ciel! une joie inconnue
S'empare, malgré moi, de mon ame éperdue.
Rois, maîtres des mortels, ah! quelle est votre erreur,
Quand, la foudre à la main, votre immense grandeur

D'éclats tumultueux épouvante la terre !
Prenez, prenez le sceptre, et quittez le tonnerre ;
Soulagez les douleurs d'un peuple gémissant,
Des bras de l'injustice arrachez l'innocent,
Du foible, du proscrit, relevez le courage :
Du pouvoir absolu c'est là le vrai partage...

SCÈNE IV.

IRÈNE, THÉODORE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part.*

Mais, hélas ! quel vieillard se présente à mes yeux ?
Il s'arrête, il gémit à l'aspect de ces lieux.

THÉODORE, *à part.*

C'est ma fille ; c'est elle... Ah ! père déplorable !..
O ciel ! ne me sois point à demi favorable ;
Epure les bienfaits que tu veux m'accorder.

IRÈNE, *à Théodore.*

Respectable chrétien, vous n'osez m'aborder :
Dans ce jour fortuné pourquoi verser des larmes ?
Rassurez-vous : je viens dissiper vos alarmes.
Chrétienne comme vous, vos malheurs sont les miens.

THÉODORE.

Madame, recevez l'hommage des chrétiens.
Par vous seule arrachés à des maux innombrables,
Nous bénissons les fruits de vos soins secourables.
Votre culte, long-temps insulté par l'erreur,
Par vous seule a repris son antique splendeur.
Que Dieu, pour tant de biens répandus sur Byzance,
Affermisse à jamais vos pas dans l'innocence !

Lorsque de tant de maux vous sauvez les chrétiens,
Un père infortuné peut-il gémir des siens?
Oserai-je à vos yeux exposant ma tristesse,
Outrager par mes pleurs la commune allégresse?
Madame, ayez pitié d'un père malheureux!
Echappé des horreurs d'un cachot ténébreux,
D'aujourd'hui seulement je revois la lumière:
Et je retrouve, hélas! une fille trop chère,
Une fille pour qui je donnerois mon sang,
Exposée ou livrée au crime le plus grand.
Un superbe ennemi la tient sous son empire...
Un musulman cruel... Je tremble... je soupire...
Il l'aime... il est puissant... Je ne puis achever.

IRÈNE, *à part.*

Quel trouble ce chrétien me fait-il éprouver?
Quel discours! quel rapport!... A peine je respire.
La pitié sur un cœur a-t-elle tant d'empire?
(*A Théodore.*)
Pour soulager vos maux, ardente à tout oser,
De mon foible pouvoir vous pouvez disposer.
Peut-être votre fille est encore innocente:
Déployez à ses yeux cette douleur touchante
Que vous communiquez à mon cœur abattu,
Ah! bientôt près de vous renaîtra sa vertu.
Si, comme à votre fille, un destin favorable,
Redonnoit à mes pleurs un père respectable,
Prompte à sacrifier amour, sceptre, grandeur,
Aux dépens de mes jours je ferois son bonheur...
Mais, loin de vous calmer, j'irrite vos alarmes.
Moi-même, en vous parlant, je sens couler mes larmes.

Vous arrêtez sur moi vos regards attendris :
Vous pleurez!... Ah! j'ai peine à retenir mes cris ;
Peu s'en faut qu'à vos pieds je ne tombe éperdue.
O, qui que vous soyez, votre douleur me tue !

THÉODORE.

Irène!...

IRÈNE.

Eh bien! Seigneur, pourquoi me nommez-vous ?

THÉODORE.

Chère Irène!...

IRÈNE.

Seigneur...

THÉODORE.

Ah! mouvement trop doux!
Je pleure... je t'appelle... et tu doutes encore?

IRÈNE.

Ah! mon père !... Ah ! grand Dieu!... C'est lui, c'est Théodore.
Vous soupirez !... Hélas ! Irène a-t-elle pu,
En blessant vos regards: attrister la vertu ?
Ah! mon père, chassez un doute qui m'offense.
Oui, j'ose à vos regards m'offrir en assurance.
Je mérite l'amour d'un père tel que vous.

THÉODORE.

Et je me livre donc aux transports les plus doux !
Ma fille, embrassez-moi... Vous dissipez la crainte
Dont, en vous retrouvant, j'ai ressenti l'atteinte.
Qu'un sultan orgueilleux subisse votre loi,
Vous êtes innocente, et c'est assez pour moi;
Mais achevez, calmez mes craintes inquiètes,
Ouvrez les yeux, Irène, et voyez où vous êtes.

Paré de mille attraits, à la pudeur mortels,
Dans ces lieux infectés le crime a des autels :
Par l'avilissement la faveur s'y dispense;
A côté du forfait marche la récompense:
Mille voiles brillans couvrent le déshonneur,
Et toujours la bassesse y mène à la grandeur.
Ma fille, grâce au ciel, l'erreur, ni la foiblesse
N'ont point dans cet abîme entraîné ta jeunesse;
Mais crains, fuis le danger; il te presse, il te suit,
L'orgueil l'attend, succombe, et la vertu le fuit.

IRÈNE.

Mon père, digne auteur de ma triste famille,
Mon père, dans vos bras recevez votre fille.
La vérité terrible a dessillé mes yeux.
Fuyons. Arrachez-moi de ces funestes lieux.
Parmi tant de dangers ma jeunesse imprudente
S'égaroit, et marchoit aveuglée et contente.
Vous m'éclairez; malgré le trouble de mon cœur,
Vous me verrez fidèle au devoir, à l'honneur,
(*A part.*)
A ma foi... Oui, mon Dieu! brise mon esclavage.
Tu parles; j'obéis. Achève ton ouvrage.

THÉODORE.

Oui, ma fille, sans doute, il brisera vos fers:
Oui, sur votre péril ses yeux se sont ouverts,
Et son bras jusqu'à vous aujourd'hui ne me guide
Que pour encourager votre vertu timide.
De ce vaste palais je connois les détours;
J'ai de puissans amis : mes soins et leurs secours
M'ouvriront les chemins d'une fuite facile.
Vous, flattez le sultan par une feinte utile :

Ménagez-le ; et bientôt, Irène en liberté,
Bravera son amour et son autorité.
Je vous laisse.

(Il veut sortir.)

IRÈNE, *l'arrêtant.*

Ah! grand Dieu! vous me laissez!... mon père!...
Et pourquoi différer un secours nécessaire ?
Vous savez de ces lieux les plus obscurs détours ;
Je les quitte : il y va de plus que de mes jours.
Dans l'abîme des flots, dans le sein de la terre,
Cachez-moi, sauvez-moi; tout ici m'est contraire.
(Elle se jette aux genoux de Théodore.)
Oui, plutôt que sans vous elle ose demeurer,
Irène à vos genoux aime mieux expirer.

SCÈNE V.

MAHOMET, IRÈNE, THÉODORE, TADIL, ZAMIS.

MAHOMET, *à part.*

QUE vois-je ? Irène en pleurs ! Irène suppliante !
Quel mouvement confus m'attendrit, m'épouvante ?
(A Théodore.)
Quel es-tu ? réponds-moi... Tu te tais vainement,
Perfide ! tu trahis ou le prince, ou l'amant.
Réponds-moi, n'attends pas que l'horreur du supplice
D'un secret odieux me découvre l'indice.

THÉODORE.

La mort ni les tourmens ne pourroient m'arracher
Un secret, tel qu'il soit, que je voudrois cacher ;

Mais je veux bien ici te révéler mes crimes.
Sultan, contre des feux honteux, illégitimes
J'excitois ses mépris, je rassurois son cœur :
Je voulois la ravir à ta funeste ardeur ;
De ces murs dangereux je voulois la soustraire.
Tu sais tout; venge-toi, Sultan, je suis son père.

MAHOMET.

Son père !

THÉODORE.

Oui, connois-moi. Je suis ce grec enfin
Qui dans ces mêmes murs balança ton destin,
Quand le courroux du ciel, secondant ton courage,
Permit aux musulmans d'y porter le ravage.
Trop heureux si ton bras eût terminé mes jours,
Puisque des tiens mon bras ne put trancher le cours!
Depuis ce jour fatal, esclave misérable,
J'ai langui dans les fers : le destin qui m'accable
Ne les brise aujourd'hui que pour me faire voir
Mon dernier bien, hélas ! ma fille en ton pouvoir;
Mais je puis me venger : sa vertu m'est connue,
Et si je lui défends de paroître à ta vue,
Ardente à m'obéir, le plus affreux trépas,
Ni le plus tendre amour ne l'ébranleront pas.

MAHOMET.

Chrétien, ta fermeté ne me fait point injure :
Tu me blessas; bien loin que ma gloire en murmure,
J'étois ton ennemi, tu défendois ton roi;
J'estime ton courage et respecte ta foi.
Tu pourrois te venger ; ta fille obéissante
Fuiroit de mon amour la poursuite éclatante.

Crois-tu que mes efforts prétendent la ravir?
Crois-tu que par la force on veuille l'asservir ?
Ah! mon cœur n'eut jamais, pour engager Irène,
Que mon amour pour nœuds, et mes bienfaits pour chaîne.
Ne connois-tu de moi que ma seule fureur?
Tu m'as vu dans la guerre, armé de la terreur,
Tonner sur tes remparts, et, vainqueur trop sévère,
Du sang de tes chrétiens faire fumer la terre;
Mais tu ne m'as point vu, plus doux, plus généreux,
Adoucir des chrétiens le destin rigoureux,
Et dans les cœurs de tous laver par ma clémence
Les titres odieux acquis dans ma vengeance.
Ne me reproche plus une juste rigueur,
Crime de la victoire et non pas du vainqueur.
Tu voulois enlever Irène à ma tendresse!
Imprudent! si le sort des chrétiens t'intéresse,
Garde-toi de nourrir le dangereux espoir
D'arracher de mes mains l'appui de leur pouvoir.
Si tu ne veux hâter leur ruine certaine,
Garde-toi d'éveiller un courroux qu'elle enchaîne.
Tu veux m'ôter Irène? ah! connois Mahomet,
Si c'est là ton dessein, j'en vais presser l'effet.
Je suis maître de vous : esclaves l'un et l'autre,
Je dispose à mon gré de son sort et du vôtre;
Vos personnes, vos biens, vos jours, tout m'est soumis.
Je vous rends tous les droits que le ciel m'a transmis:
Soyez libres tous deux. Maître de ta famille,
Tu peux ou m'enlever ou me donner ta fille;
Et j'atteste le ciel que, respectant ta loi,
Mon cœur n'y prétend plus, s'il ne l'obtient de toi.

THÉODORE, *à part.*

Je demeure immobile. O grandeur qui m'étonne!
(*A Mahomet.*)
Prince, digne en effet de plus d'une couronne,
Pourquoi me forces-tu moi-même à me trahir?
Esclave, je pouvois librement te haïr;
Libre, les tendres nœuds de la reconnoissance
M'enchaînent, malgré moi, sous ton obéissance.
L'intérêt de Bysance et des peuples chrétiens
Veut qu'ici je consente à ces fatals liens.
Une illustre princesse, à ton père asservie,
Par un semblable hymen a sauvé la Servie.
Triste exemple!... mais quoi! la sagesse est sans choix,
Quand la nécessité fait entendre sa voix.

MAHOMET, *à Irène.*

Le suffrage d'un père est peu pour ma tendresse;
Irène, c'est à vous que Mahomet s'adresse.
Votre sort est fixé; reste à remplir le mien.
Formez-vous sans murmure un auguste lien?
Sans crainte, sans égard, que votre voix prononce:
M'aimez-vous? Que le cœur dicte seul la réponse.
Vous êtes libre enfin.

IRÈNE.

Je l'ai toujours été.
Garant de ma pudeur et de ma liberté,
(*Elle tire un poignard.*)
Regarde ce poignard... De moi-même maîtresse,
J'ai vu d'un œil égal ta fureur, ta tendresse;
Et si sur moi le crime eût tenté son effort,
Ma vertu se sauvoit dans les bras de la mort.

(*A Théodore.*) (*A Mahomet.*) (*A tous deux.*)
Mon père... et toi, sultan... connoissez dans Irène
Ce que peut le devoir sur une ame chrétienne.
(*A Mahomet.*)
De ce fer, à tes yeux, j'eusse percé mon cœur,
Et ta tendresse à peine égale mon ardeur.
Les rois pour effrayer ont la toute-puissance;
Mais pour gagner les cœurs ils n'ont que la clémence.
Mon amour est le prix de tes hautes vertus,
Et je t'estime assez pour ne te craindre plus.
Cette preuve suffit...
(*Elle jette le poignard.*)

MAHOMET, *à part.*

Je frémis et j'admire.
La voilà cette gloire où mon orgueil aspire.
A ces nobles discours, à tout ce que je voi,
J'ai trouvé, grâce au ciel, un cœur digne de moi...
(*A Irène.*)
Ah! pour me l'attacher plus fortement encore,
Ce cœur qu'avec amour je chéris et j'honore,
Ce cœur dans qui le mien va lire son devoir,
Irène, partagez mon trône et mon pouvoir.
(*A Théodore.*)
Chrétien, soyons amis; c'est moi qui t'en conjure.
Je respecte et j'ignore une union si pure :
Instruis-moi, soutiens-moi; tu liras dans mon cœur :
Tes soins en banniront le crime et la fureur...
(*A part.*)
Plaisirs nouveaux pour moi, mouvemens pleins de charmes,
Vous me faites sentir que la joie a ses larmes.
Le pouvoir, les grandeurs n'ont pu remplir mes vœux :
Un instant de vertu vient de me rendre heureux...

(*A Théodore.*)

Agissons, il est temps. Va rassurer tes frères;
Qu'ils respirent enfin sous des lois moins sévères.
Des fureurs du mufti j'ai su les affranchir :
Sous toi, sous ton pouvoir je veux les voir fléchir.
Ordonne, agis, guéris leurs blessures cruelles :
Soumis à toi, sans doute, ils me seront fidèles?
Tes prêtres ne pourront refuser mes bienfaits;
Et je brave des miens les murmures secrets.
Oui, dussé-je à mes pieds voir tomber ma couronne,
Je cours exécuter ce que l'honneur m'ordonne.

(*A part.*)

O plaisir pour un roi rare et voluptueux !
Je règne sur deux cœurs libres et vertueux.

(*Il sort avec Tadil.*)

SCÈNE VI.

IRÈNE, THÉODORE, ZAMIS.

THÉODORE.

Ma fille, que l'espoir n'aveugle point votre ame :
Plus d'un obstacle encor peut traverser sa flamme.
Demeurez dans ces lieux. Attendez que du ciel
S'accomplisse sur vous le décret éternel.
Préparez-vous à tout. Quoi que Dieu vous ordonne,
Recevez du même œil la mort ou la couronne.
Il est doux de régner pour protéger sa loi;
Il est beau de mourir pour conserver sa foi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

IRÈNE, ZAMIS.

ZAMIS.

Oserois-je blâmer la douleur imprévue
Que vous tâchez en vain de cacher à ma vue?
Vous soupirez? eh quoi! si pour quelques momens
Un père se dérobe à vos embrassemens,
Devez-vous donc pleurer l'instant qui vous sépare?
Songez à tous les biens que l'hymen vous prépare.
Mêler vos tendres pleurs à des momens si doux,
C'est honorer le père, en affligeant l'époux.

IRÈNE.

Moi, l'affliger, Zamis! ah! ma vive tendresse
Lui soumet pleinement ma joie et ma tristesse.
Mon cœur est agité : pour lui rendre la paix,
Parlons de ce héros, parlons de ses bienfaits.
Enfin, autour de moi je lève un œil tranquille.
Ce palais de nos Grecs est devenu l'asile.
L'impiété, long-temps attachée à mes pas,
S'éloigne, et désormais ne m'approchera pas.
Prémices de ma joie, ainsi que de la tienne,
Déjà tout est chrétien auprès d'une chrétienne.

Ciel ! qu'il va redoubler mon zèle et mon ardeur,
Cet heureux changement qui remplit tout mon cœur !...

(A part.)

Ton Dieu s'appaise enfin, malheureuse Byzance;
Que pouvoit contre lui ta fragile puissance?
Sur tes remparts fumans l'esclavage et la mort
Ont triomphé sans peine et régné sans effort;
Pour porter dans ton sein des coups trop légitimes,
Tes ennemis n'étoient armés que de tes crimes :
Il frappa ton orgueil; il couronne ta foi.
La pitié secourable ouvre ses yeux sur toi.
Loin de tes chers enfans écartant les alarmes,
Mes soins sauront tarir la source de tes larmes.
Ah! si d'un doux hymen mon cœur se sent flatté,
C'est qu'il devient le sceau de ta félicité...

SCÈNE II.

IRÈNE, NASSI, ZAMIS.

IRÈNE, *à Nassi.*

Nassi, que voulez-vous?

NASSI.

Votre père, Madame,
Le trouble sur le front, et la douleur dans l'ame,
M'a confié pour vous ce billet important :
Il doit près du visir se rendre en cet instant.

(Il sort.)

SCÈNE III.

IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part, après avoir lu.*

Qu'ai-je lu! Que devient mon bonheur et ma joie?
Je m'y livrois entière, et le ciel la foudroie.
Si l'espoir dans un cœur s'introduit lentement,
Qu'avec rapidité la douleur s'y répand!

ZAMIS.

Le sultan vient.

SCÈNE IV.

MAHOMET, IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à Mahomet.*

Seigneur, vous me voyez tremblante.
Connoissez un forfait dont l'horreur m'épouvante.

MAHOMET, *lisant.*

« En vain à votre hymen nos prêtres ont souscrit,
» Des musulmans jaloux la colère s'aigrit.
» Sans lui communiquer l'avis de votre père,
» Ménagez le sultan, obtenez qu'il diffère.
» On nous menace: on dit qu'un rebelle sujet
» Prétexte votre hymen pour perdre Mahomet. »

IRÈNE.

Seigneur, vous vous taisez: une fureur tranquille
Arrête sur ces mots votre vue immobile.
Frémissant du péril où j'allois vous plonger...

MAHOMET.

Je frémis de l'affront, et non pas du danger.
C'est Mahomet, c'est moi qu'un esclave menace!...
Vous gémissez, Irène! épargnez-moi de grâce;
Vous m'outragez: trembler, ou pour vous ou pour moi,
N'est-ce pas m'accuser de foiblesse ou d'effroi?
Ah! loin d'aigrir mon cœur par ce nouvel outrage,
Songez que le calmer fut toujours votre ouvrage:
Méprisez, comme moi, des esclaves jaloux,
Et n'armez point contre eux l'amour et le courroux.

IRÈNE.

Moi, Seigneur, moi, contre eux armer votre colère!
Epouse de leur roi, ne suis-je pas leur mère?
Que ne peut mon hymen, ce lien si flatteur,
De l'univers entier assurer le bonheur!
Je ne crains point pour vous leur téméraire audace,
Je ne crains point pour moi leur frivole menace;
Je ne crains que pour eux ces foudroyans éclats
Que votre cœur enfante, et ne maîtrise pas.
Moi contre eux élever mes plaintes dangereuses!
Périssent à jamais ces beautés malheureuses
Qui, loin de tempérer les rigueurs du pouvoir,
Des peuples supplians osent trahir l'espoir;
Qui, pouvant au pardon déterminer un maître,
Aiment mieux par ses coups le faire reconnoître!
Non, Seigneur, non, jamais ne daignez m'écouter,
Si jamais à punir j'ose vous exciter.

MAHOMET.

Irène, de mon cœur soyez toujours maîtresse;
Mais ne le portez point jusques à la foiblesse:

Souffrez que, quoi qu'ici vous m'osiez demander,
J'apprenne à pardonner, et non pas à céder.
Je confirme à jamais les dons que sur Byzance,
Que sur tous vos chrétiens a versés ma clémence;
Et quant à notre hymen, c'est aux yeux du soldat,
C'est dans mon camp qu'il faut en transporter l'éclat.
Oui, je veux pour témoins d'une union si belle
Mes peuples, mon armée et les yeux du rebelle.
Tant qu'aux regards d'un maître il craindra de s'offrir,
Je le puis ignorer, mais non pas le souffrir;
S'il paroît, à la mort rien ne peut le soustraire.
Qu'il fléchisse, il vivra. Ce n'est point la colère,
C'est la seule équité qui dicte cet arrêt,
Et l'amour lui veut bien céder son intérêt;
Mais après le serment qui nous joint l'un à l'autre,
Pour le rompre il n'est plus que ma mort ou la vôtre.

IRÈNE.

C'en est fait; mon amour perd sa timidité:
Je brave les clameurs du soldat irrité;
De ses emportemens j'ai pénétré la cause;
Et le remède est sûr, puisqu'Irène en dispose.
Pour appaiser enfin vos peuples offensés,
Je puis mourir pour vous, Seigneur; et c'est assez...
Mais mon père est absent. Je ne suis point tranquille.
Ce palais dans mes bras lui présente un asile.
Il tarde trop long-temps; je cours le rappeler.
Près de vous, près de lui qui pourra me troubler?
En cessant de trembler pour deux têtes si chères,
Ma joie et mes plaisirs deviendront plus sincères.
Du plus cruel destin je braverai les coups,
Si je puis conserver mon père et mon époux.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

Le frère du visir, l'aga des janissaires,
Vient à vos pieds...

MAHOMET.

(A part.)
Qu'il entre... Ah! tremblez, téméraires.
(Tadil sort.)

SCÈNE VI.

MAHOMET, L'AGA.

L'AGA, *prosterné aux pieds de Mahomet.*

Ton esclave, à genoux, pénétré de douleur,
Osera-t-il parler?

MAHOMET.

Parle.

L'AGA, *se relevant.*

Frémis d'horreur.
Tes soldats révoltés menacent ta puissance:
Je suis leur chef; je viens m'offrir à ta vengeance.
Frappe, mais n'étends point ta colère sur eux:
Ils veulent t'arracher à des liens honteux;
Pleins de respect pour toi, ton amour les irrite.
Satisfais le courroux que ma franchise excite;

Punis-moi : je ne puis survivre à ton honneur.

MAHOMET.

Malheureux ! que prétend ton zèle et ta fureur ?
Ne me connois-tu plus ? Tu formas ma jeunesse ;
Tu m'es bien cher, mais si tu combats ma tendresse
Ton trépas est certain.

L'AGA.

Je mourrai ; mais du moins,
Seigneur, avant ma mort daigne accepter mes soins.
Qu'un souple courtisan te trompe et te caresse ;
Ton ami meurt content s'il bannit ta foiblesse.
J'ose t'interroger. Que fais-tu dans ces murs ?
N'est-il pas dans ta vie assez de jours obscurs ?
Jouet d'un vil amour dont le feu te surmonte,
Par un plus vil hymen tu veux combler ta honte.
Te dirai-je comment tes ordres rejetés ?...
Ah ! que n'as-tu pu voir tes soldats irrités
S'amasser, s'écrier, se plaindre avec colère !
« Eh ! quoi donc, répétoit le brave janissaire,
» Quoi ! nous l'avons perdu ce sultan redouté,
» Dont l'exemple échauffoit notre intrépidité ?
» Quoi ! sans pleurer sa mort, faut-il pleurer sa gloire ?
» Lui qui du monde entier méditoit la victoire,
» Qui, dans Rome captive arborant le croissant,
» Devoit voir à ses pieds l'univers fléchissant,
» Ce même Mahomet, plein d'une obscure flamme,
» Languit depuis deux ans aux genoux d'une femme ;
» Et pour elle rompant les lois de ses aïeux,
» Quoiqu'esclave et chrétienne, il l'épouse à nos yeux. »
Ah ! Seigneur, tu connois ce que peut l'insolence
D'une armée une fois livrée à la licence,

Arme, non point contre eux, mais contre ton amour,
Arme les sentimens d'un généreux retour.
Vole à ton camp : ton œil redoutable et sévère
Confondra d'un regard l'orgueilleux janissaire;
Ou plutôt, rappelant tes projets oubliés,
Souhaite une couronne : elle tombe à tes pieds.

MAHOMET, *à part.*

Oui, je la confondrai cette armée insolente,
Qui réveille en mon cœur une valeur sanglante;
Oui, je le leur rendrai ce sévère empereur:
Ils me veulent cruel? qu'ils craignent ma fureur.
L'amour ne me rend point insensible à l'injure,
Mon bras va dans leur sang étouffer le murmure...
(*A l'aga.*)
Et toi, sors, malheureux!

L'AGA.

Tu m'as promis la mort;
Je vais la mériter par un dernier effort.
Dans les bras de l'amour je méconnois mon maître:
Puissé-je à sa vengeance enfin le reconnoître!
Que fais-tu dans ces murs? Pourquoi laisser flétrir
Ces palmes, ces lauriers, que tu voulois cueillir?
Byzance est sous tes lois : entre dans la carrière,
Ouvre les bras, l'Europe y vole toute entière;
Son empire est à toi. Les imprudens chrétiens
S'empressent à briguer l'honneur de tes liens.
Sur le triste occident daigne jeter la vue;
Vois régner sur ses rois la discorde absolue,
Vois ces foibles tyrans détruire avec fureur
Les remparts qui pourroient arrêter ta valeur.

Chrétiens contre chrétiens, quel démon les anime?
Ardens à s'entraîner dans un commun abîme,
Le vaincu, le vainqueur, l'un par l'autre pressé,
Sous leurs coups mutuels, y tombe renversé :
Aveuglés par la haine, aucun d'eux n'examine
Qu'en perdant son rival il hâte sa ruine,
Que chaque combattant qu'il ose terrasser
Sont autant d'ennemis qu'il te faudroit percer,
Et que, de quelque part que penche la victoire,
Tout est perte pour eux, tout conspire à ta gloire.
Du poids de ta puissance étouffe leurs discords;
Enchaîne au même joug les foibles et les forts.
Tout autre bruit se tait lorsque la foudre gronde;
Tonne sur ces cruels et rends la paix au monde.
Ce sont là les projets nobles et glorieux
Qui flattoient, mais en vain, nos cœurs ambitieux;
Ce sont là les projets qu'une funeste flamme
Interrompt, ou plutôt efface de ton ame.
Ainsi donc l'amour seul arma tes combattans!
Là se terminent donc tant d'exploits éclatans!
Ainsi donc à travers le fer, le sang, la flamme,
Tes vœux impatiens n'ont cherché qu'une femme!
(Il se jette aux genoux de Mahomet.)
Tu rougis!.. Ah! rends-moi mon auguste empereur!
Que la gloire t'éveille; elle parle à ton cœur:
Elle parle à ton cœur, cette gloire immortelle;
Tu résistes en vain; ton cœur est fait pour elle.
Oui, malgré ton amour, malgré ses vains transports,
Elle y jette, à mes yeux, la honte et les remords.
Vainement à ses cris ton ame se refuse:
Tu l'entends, Mahomet, et ton trouble t'accuse.

Sous tes coups maintenant puissé-je être immolé,
J'ai le prix de ma mort ; la gloire t'a parlé.

MAHOMET, *à part.*

Je l'avouerai, malgré la fureur qui m'anime,
En déchirant mon cœur, il force mon estime.

(*A l'aga.*)

Je te laisse le jour : cesse de condamner
Un amour dont la voix m'enseigne à pardonner.
Apprends, par cet effort, qu'il est une autre gloire
Que celle que la guerre attache à la victoire.
Apprends que si l'amour n'étoit une vertu,
Mahomet par l'amour n'eût point été vaincu.
Toutefois, je le sens, ma bonté déjà lasse
S'épuise en pardonnant à ta coupable audace.
Retourne dans mon camp ; fais trembler mes soldats :
Qu'ils craignent de pousser plus loin leurs attentats.
Rien ne peut différer mon hymen qui s'apprête ;
A leurs yeux, dès ce jour, j'en célèbre la fête.
Tout rebelle insolent tombera sous mes coups,
Ou les traîtres sur moi signalant leur courroux,
Préviendront par ma mort l'arrêt que je prononce.
Ils me verront. Adieu ; porte-leur ma réponse.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

L'AGA.

Il menace ; il me fuit. Le trouble de son cœur
Semble ici m'annoncer que mon zèle est vainqueur.
Achevons, s'il se peut, et soyons-lui fidèle...
Je n'en saurois douter, quelque puissant rebelle
D'un

D'un venin de discorde infecte le soldat.
Quel qu'il soit, détruisons le traître et l'attentat;
Rendons l'armée au prince, et le prince à l'empire.
(Il va pour sortir, et en est empêché par le visir qui survient.)

SCÈNE VIII.

LE VISIR, L'AGA.

LE VISIR.

Arrête! Où t'a conduit le zèle qui t'inspire?
Tu quittes le sultan, qu'as-tu fait?

L'AGA.

Mon devoir.

LE VISIR.

Pourquoi donc seul ici te cacher pour le voir?
Sais-tu bien qu'indignés de ta lâche conduite,
Nos chefs à ton salut n'ont laissé que la fuite?
Sais-tu bien qu'accusé des plus noirs attentats,
L'armée, entre mes mains, a juré ton trépas?
On dit, vil délateur, qu'aux maux les plus sinistres
Tes conseils ont livré de fidèles ministres:
On dit que, de ses feux timide approbateur,
Tu nourris du sultan la criminelle ardeur.
Si tes jours te sont chers, garde-toi de produire
Cet ordre humiliant dont tu n'oses m'instruire.
Aux yeux de nos soldats crains de te présenter
Sans savoir nos projets, sans les exécuter.

L'AGA.

J'ignore vos projets, j'ignore quels ministres
Mes discours ont livrés aux maux les plus sinistres,

J'ignore que l'armée en tes mains m'ait proscrit;
Mais je n'ignore plus le traître qui l'aigrit.

LE VISIR.

Et quel est-il?

L'AGA.

C'est toi.

LE VISIR.

Pourquoi m'appeler traître?
Je soutiens mieux que toi la gloire de mon maître.
Aux conseils de l'amour l'empêcher d'obéir,
Le rendre à sa grandeur, est-ce là le trahir?

L'AGA.

Quel es-tu pour vouloir dans le cœur de ton maître
Forcer les passions à naître, à disparoître?
Quel es-tu pour oser de sa gloire, à ton gré,
Déterminer l'objet et marquer le degré?

LE VISIR.

Quel je suis? Apprends donc, puisqu'il faut t'en instruire,
Qu'un visir est l'appui, le salut d'un empire,
L'oracle de l'Etat, l'instrument de la loi,
L'œil, la voix, le génie et le bras de son roi.
Cette part du pouvoir où l'on nous associe
N'est plus au souverain dès qu'il nous la confie;
Et souvent au besoin ce seroit le trahir
Que même contre lui ne nous en pas servir.
Elle est entre nos mains, afin que la prudence,
A l'abri du respect, subjugue la puissance;
Et nous devons enfin forcer les souverains
A vouloir leur bonheur et celui des humains.

L'AGA.

Je ne suis qu'un soldat, et de mon ignorance
Un visir voudra bien me pardonner l'offense.
J'avois cru qu'un ministre appelé par son roi
Lui devoit plus qu'un autre et son zèle et sa foi;
Que plus il approchoit du sacré diadême,
Plus sa soumission en devoit être extrême,
Et qu'un trait réfléchi du suprême pouvoir
En effrayant son cœur y fixoit le devoir.
J'ai cru que tout sujet dont l'insolente audace
A côté de son prince osoit marquer sa place
N'étoit plus qu'un rebelle, un perfide, un ingrat,
La honte de son maître et l'effroi d'un Etat.
J'ai cru que sans respect regarder la couronne,
C'étoit anéantir l'éclat qui l'environne,
Et qu'à quelque degré qu'on en puisse approcher,
C'étoit la profaner que d'oser y toucher.
Ah! ne te couvre plus d'un zèle qui m'irrite;
J'entrevois les projets que ta fureur médite.
Trop sûr qu'à tes complots j'opposerois mon bras,
Tu m'as rendu suspect aux yeux de nos soldats.
Tu crains que Mahomet, par mon soin magnanime,
Ne renonce à l'hymen dont tu lui fais un crime.
Des armes qu'il te donne, avant de le percer,
Par les mains du soldat tu veux me renverser.
Esclave révolté, songe à te mieux connoître:
Loin d'attenter sur lui, tremble aux pieds de ton maître.
Souviens-toi qu'un sultan, par le ciel couronné,
Peut être condamnable et non pas condamné.
Si sur toi, sur les tiens tombe son injustice,
S'il entraîne l'Etat au bord du précipice,

S'il immole sa gloire à de lâches amours,
S'il ternit en un jour l'éclat de tant de jours,
Pleure, mais obéis : c'est là ton seul partage.

LE VISIR.

Cesse de me tenir ce timide langage :
Où règne l'injustice il n'est plus de pouvoir;
Où manque la puissance il n'est plus de devoir.
Peux-tu donc me blâmer ? L'époux d'une chrétienne
Est digne de ta haine ainsi que de la mienne.
Je méconnois un roi digne de mes mépris.
Qu'il soit ce qu'il doit être, et nous serons soumis.
Peux-tu voir, fier Aga, les chrétiens dans Byzance
Usurper sans obstacle une injuste puissance ?
Veux-tu que Mahomet, achevant ses projets,
A leur infâme joug enchaîne ses sujets ?
De tous les coins du monde Irène les appelle :
Tout seconde l'espoir dont leur cœur étincelle.
A l'ombre de son nom leur culte rétabli
Insulte insolemment aux décrets du mufti.
Bientôt, n'en doute point, leur troupe mutinée,
De l'empire ottoman changeant la destinée,
Après avoir chassé Mahomet de ces lieux,
Répandra dans l'Asie un feu séditieux.
Secourus du Germain; aidés de Trébizonde,
C'en est fait, les chrétiens sont les maîtres du monde.
Tu chéris le sultan, tu prévois tous ces maux,
Et tu peux t'endormir dans un lâche repos ?

L'AGA.

Non, je ne puis souffrir que mon roi s'avilisse.
Borne là tes desseins, et je suis ton complice.

Il oubliera bientôt de dangereux appas,
Si nos pleurs, si nos cris arrachent de ses bras
L'orgueilleuse chrétienne à qui son cœur se livre.
A ces conditions je suis prêt à te suivre.
Si tu pousses plus loin tes odieux projets,
Je te perce le cœur, et je m'immole après.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LE VISIR.

Va, je te conduirai plus loin que tu ne penses...
De la révolte en lui j'ai jeté les semences.
Achevons... Ou s'il ose encor me traverser,
Le soldat veut son sang; je le laisse verser.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

Seigneur, de vos transports calmez la violence,
Ces regards, ces soupirs et ce profond silence,
D'une vive douleur témoignages certains...

MAHOMET.

Ami, d'un trouble affreux mes esprits sont atteints...
(*A part.*)
Voile aimable, long-temps étendu sur ma vue,
Douce sécurité, qu'êtes-vous devenue?...
Cruel Aga! pourquoi dessillois-tu mes yeux?
Pourquoi dans les replis d'un cœur ambitieux,
Avec des traits de flamme aiguillonnant la gloire,
A l'amour triomphant arracher la victoire?...
Je crois l'entendre encor; sa redoutable voix
Me frappe, me réveille et m'accable à la fois.
En lisant mon devoir à sa clarté brillante,
J'abhorre le flambeau que sa main me présente.
Tandis qu'il me parloit, l'amour le condamna,
Le courroux l'immoloit, l'orgueil lui pardonna.
Content de fuir, content d'essayer la menace,
Je n'ai pu ni souffrir ni punir son audace.

TADIL.

Ah! reprenez, Seigneur, des soins dignes de vous;
Laissez gémir l'amour, son frivole courroux
A déjà trop long-temps balancé la victoire;
Méprisez ses conseils, n'écoutez que la gloire:
Achevez, triomphez d'un dangereux objet,
Et reprenez des soins dignes de Mahomet.

MAHOMET.

Tadil, à mon amour cesse de faire injure.
Loin d'en rougir, apprends qu'une flamme si pure,
A tous mes sentimens imprimant sa grandeur,
Aux plus hautes vertus sut élever mon cœur.
A peine je l'aimai cet objet magnanime,
Qu'un pouvoir inconnu me sépara du crime.
Pour lui plaire, abjurant de tyranniques lois,
De l'exacte équité j'interrogeai la voix:
Le glaive du pouvoir, dans ma main redoutable,
Apprit à distinguer l'innocent du coupable.
Sur mon trône, long-temps théâtre de forfaits,
Je plaçai la pitié, la clémence et la paix.
Déjà mon cœur changé goûtoit sa récompense,
Et mettoit sa grandeur dans la seule innocence.
Non, à tant de vertus je ne puis renoncer:
Non, vainement la gloire ose ici m'en presser;
Vainement à l'amour elle oppose ses charmes:
La cruelle se plaît dans le sang, dans les larmes;
Le tumulte, l'horreur l'accompagnent toujours,
Et je puis être heureux sans son fatal secours.

TADIL.

Du vainqueur de Byzance est-ce là le langage?
Faut-il de vos exploits vous retraçant l'image...

MAHOMET.

Non, Tadil ; de mon cœur tu connois la fierté.
Laisse, laisse gémir un amour révolté ;
Laisse dans ses éclats mourir sa violence.
L'ambition sur moi n'a que trop de puissance,
Crains que, portant trop loin d'impétueux transports,
Je ne prépare ici matière à mes remords.
D'un triomphe commun je méprise la gloire,
Et j'aime par le sang à payer la victoire.
L'horreur a pénétré mon cœur et mon esprit ;
Le dépit destructeur m'agite et me saisit.
L'amour, plus que jamais tyrannisant mon ame,
Attise de ses feux la dévorante flamme ;
Mais il n'est plus mêlé de ses ravissemens,
De ses tendres langueurs, de ses doux mouvemens :
Il jette dans mon cœur le désespoir, la rage ;
Il ne respire en moi que le sang, le carnage.
Mon ame, abandonnée aux plus cruels transports,
Pour sortir de son trouble, a soif de mille morts.
Ah ! si de mes soldats la révolte coupable
Achève d'enflammer mon courroux implacable...
Juste ciel ! je frémis... témoin de mes fureurs,
Non, jamais l'univers n'aura vu tant d'horreurs...
Le visir m'est suspect... que la mort l'environne :
Sa vie est criminelle, et je te l'abandonne.
Mon pouvoir absolu dépose le mufti ;
Qu'au même instant que l'autre il soit anéanti.
Va, je mets en tes mains ma foudre, ma vengeance.
Laisse-moi seul.

(*Tadil sort.*)

SCÈNE II.

MAHOMET.

Enfin j'évite ta présence,
Irène; et l'ascendant d'un funeste devoir,
Pour la première fois, balance ton pouvoir.
Ah! puisqu'il le balance, il le vaincra, sans doute!
Si le triomphe est beau d'autant plus qu'il nous coûte,
Quel plus noble laurier pourroit me couronner
Que celui qu'en ce jour je prétends moissonner?...
Sors de mon cœur, amour, et fais place à la gloire...
Tes murmures sont vains; je ne te veux plus croire.

SCÈNE III.

MAHOMET, THÉODORE.

THÉODORE.

Sultan, de tes bontés permets-nous de jouir.
Le bonheur de ma fille a trop su m'éblouir.
Le péril qui la suit, le danger qui te presse,
Rompent l'auguste nœud que formoit ta tendresse.
Libres par tes bienfaits, permets que sur mes pas
Irène aille cacher de funestes appas.
Son repos, ton honneur, sa sûreté, ta vie,
Son père, tout enfin ordonne qu'elle fuie.

MAHOMET.

Tout l'ordonne, dis-tu?... mais l'ai-je commandé?
Par qui son sort doit-il être ici décidé?

Quel empire, quels droits te reste-t-il sur elle?
Qui te les a rendus?

THÉODORE.

Ton armée infidèle.

MAHOMET.

Mon armée!... ainsi donc tu m'oses apporter
L'ordre que mes soldats prétendent me dicter?
Sais-tu que cette audace, en toi seul impunie,
A tout autre mortel auroit coûté la vie?
Tu n'es plus sous ces rois tremblans, subordonnés,
D'un peuple impérieux esclaves couronnés,
Monarques dépendans, asservis sur le trône,
Que, sous le nom de lois, l'impuissance environne,
Fantômes du pouvoir, dont le bras impuissant
Courbe, au gré de l'audace, un sceptre obéissant.
Ah! si le despotisme a choisi quelque siége,
C'est celui que j'occupe, et qu'en vain on assiége;
Et si dans son entier je ne l'avois reçu,
Par moi seul à son comble il seroit parvenu.
Capable d'immoler mon amour à ma gloire,
Déjà je méditois cette grande victoire:
J'osois défigurer dans mon cœur alarmé
L'image d'un objet si tendrement aimé;
Mais n'attends plus de moi ce cruel sacrifice,
Peuple ingrat! à tes yeux je veux qu'il s'accomplisse,
Cet hymen dont en vain ton orgueil est blessé.
En faveur de l'amour l'honneur intéressé
M'offre l'appât flatteur d'une double victoire;
En couronnant mes feux je conserve ma gloire.

THÉODORE.

Eh! pourquoi refuser de remettre en mes bras

L'objet de tant de trouble et de tant de combats?
Epargne à mes regards la douloureuse image
De ces murs désolés par un second ravage,
Epargne à ma douleur le spectacle cruel
De ma fille à mes pieds tombant du coup mortel;
Et, s'il faut dire tout, de toi-même, peut-être,
Malgré tout ton pouvoir, abattu par un traître.

MAHOMET.

Plus tu peins le péril prêt à nous accabler,
Plus je sens mon courage à ta voix redoubler.

THÉODORE.

Peux-tu livrer ma fille à la fureur cruelle?...

MAHOMET.

Je respire, je l'aime, et tu trembles pour elle!

THÉODORE.

Un peuple tout entier a conjuré sa mort.

MAHOMET.

Un amant souverain te répond de son sort.

THÉODORE.

La trahison, la force ont tonné sur sa tête.

MAHOMET.

La puissance et l'amour chasseront la tempête.

THÉODORE.

Tu périras toi-même.

MAHOMET.

Eh bien! donc, sans pâlir,
Sous les éclats du trône il faut m'ensevelir;
Il faut, si l'on m'arrache à ce degré sublime,
Que l'autel en tombant écrase la victime.
Reprends auprès de moi ta noble fermeté.
Opposons au péril une mâle fierté:

Frappons les premiers coups; cherchons qui nous offense.
Détruisons...

SCÈNE IV.

MAHOMET, THÉODORE, TADIL.

TADIL, *à Mahomet.*

PARDONNEZ à mon impatience,
Seigneur; je crains encor d'être venu trop tard.
Le mufti déployant le terrible étendard
Soulève à son aspect un peuple téméraire.
Tout le suit : le spahi, l'orgueilleux janissaire,
Courant sous un saint voile aux derniers attentats,
Y dresse en même temps et sa vue et ses pas.
Tout s'apprête au carnage ; et déjà dans la ville...

MAHOMET, *à part.*

(*A Théodore.*)

Traîtres, vous le voulez... Demeure en cet asile;
Rassemble les chrétiens admis dans ce palais :
Je te laisse ma garde, et je te la soumets...
(*A Tadil.*)
Tadil, qu'on obéisse aux lois de Théodore.

SCÈNE V.

MAHOMET, THÉODORE, IRÈNE, TADIL.

IRÈNE, *à Mahomet.*

QUEL attentat, Seigneur, quel crime vient d'éclore !
Quel péril !...

MAHOMET.

Ce n'est rien. Un peu de sang versé,
Un chef anéanti, le péril est passé.

IRÈNE.

Ah! Seigneur, étouffez une funeste flamme;
Laissez, laissez-moi fuir.

MAHOMET.

Vous, me quitter, Madame?
Juste ciel!... demeurez, et ne présumez pas
Que j'aime ou je haïsse au gré de mes soldats.
Rassurez-vous; calmez d'inutiles alarmes.
Il est temps de verser du sang et non des larmes.

TADIL.

Ah! Seigneur, permettez...

MAHOMET.

Malheureux! laisse-moi.
Ton roi contre un esclave a-t-il besoin de toi!
(Il sort, et Tadil le suit.)

SCÈNE VI.

IRÈNE, THÉODORE.

THÉODORE.

Ma fille, à la pitié je porte un cœur sensible.
Vous pleurez Mahomet, sa perte est infaillible.
Le visir, dès long-temps son secret ennemi,
N'attendoit qu'un prétexte, et l'amour l'a fourni.
A peine à votre hymen je venois de souscrire
Que d'un complot fatal on a trop su m'instruire.
J'ai voulu, mais en vain, détruire ce projet;
J'ai couru vers ces murs, j'ai pressé Mahomet

De rompre des liens formés pour sa ruine.
Au mépris du danger, l'amour le détermine :
Il se perd. Suivez-moi : les mutins en courroux
Bientôt se seront fait un chemin jusqu'à vous.

IRÈNE.

Ah! mon père, en quel temps voulez-vous que je fuie?
Cause de tant de maux, pourrois-je aimer la vie?
Je n'en saurois douter, Mahomet va périr :
Il meurt; et vous m'avez permis de le chérir.
Ah! vous m'avez perdue; et mon ame tremblante,
Succombe sous les noms et de fille et d'amante.

THÉODORE.

Chère Irène, cessez d'échauffer dans mon cœur
Une triste amitié qui parle en sa faveur.
Pensez-vous qu'insensible au coup qui le menace,
L'honneur n'ait pas déjà conseillé mon audace?
Mais...

IRÈNE.

Ah! je vous entends; votre cœur inquiet
Craint de commettre un crime en sauvant Mahomet.
Dans votre ame, à jamais exempte d'artifice,
Le scrupule, le doute assiègent la justice.
Osez interroger votre cœur combattu :
Le préjugé lui parle, et non pas la vertu.
Depuis quand, au mépris du sang qui l'a fait naître,
Un roi, s'il n'est chrétien, n'est-il plus votre maître?
Et ce sceptre, et ce glaive, en ses mains, dons du ciel,
Qui lui peut arracher, sans être criminel?
Est-il quelque pouvoir au-dessus de Dieu même
Qui puisse anéantir les droits du diadème?

Le dogme le plus saint, l'ordre le plus parfait,
Sauver son souverain, peut-il être un forfait?
(*A part.*)
Quel exemple aux chrétiens!.... ah! dans leurs mains perfides,
Grand Dieu! brise à jamais ces poignards parricides
Que fabrique l'enfer, dont s'arme la fureur,
Et qu'au sein de ses rois plonge une aveugle erreur.

THÉODORE.

Pour aimer le sultan, pour lui rester fidèle,
Irène, je n'ai pas besoin de votre zèle.
Sans discuter ici les droits de Mahomet,
Ses bienfaits, ses vertus m'ont rendu son sujet.
Des biens que j'ai reçus il faut que je m'acquitte:
Oui, j'en croirai l'amour qui pour lui sollicite;
Et s'il m'est défendu de lui servir d'appui,
Il m'est permis, du moins, de mourir avec lui.
J'y cours... Adieu, ma fille.

IRÈNE.

Arrêtez, ô mon père!
(*A part.*)
Arrêtez, ou je meurs... Ciel! quelle est ma misère!
Il faut, lorsque pour moi mon amant va périr,
Que j'enchaîne le bras qui le peut secourir...
(*A Théodore.*)
Vivez, Seigneur, vivez: dans mon ame affligée
J'entends déjà gémir la nature outragée.
Vivez, épargnez-moi le reproche éternel
D'avoir porté le fer dans le sein paternel...
(*A part.*)
Quel état! quel tourment! épreuve rigoureuse!
Peut-on être innocente ensemble et malheureuse?...

(*A Théodore.*)
Oui, ma vertu triomphe, et la faveur du ciel
M'instruit à terminer un embarras cruel.
Sa voix a retenti, le sort veut qu'on l'entende :
Ce n'est point votre sang, c'est le mien qu'il demande.
Mourir pour un sultan, en vous c'est désespoir;
Mourir pour mon époux, Seigneur, c'est mon devoir.

THÉODORE.

Non, ne m'arrêtez plus..... une douleur si tendre
Ne peut... Nassi paroît; que va-t-il nous apprendre?

SCÈNE VII.

IRÈNE, THÉODORE, NASSI.

IRÈNE.

Ah! que fait Mahomet?

NASSI.

Le soldat en fureur
Répandoit dans Byzance et le trouble et l'horreur.
Divisés d'intérêts, réunis par la haine,
L'un menace les Grecs, et veut le sang d'Irène :
L'autre, dont le visir échauffe le courroux,
Brûle sur Mahomet de signaler ses coups;
Mais à peine il paroît, tout fuit, tout se disperse :
Son chemin est comblé des mutins qu'il renverse;
La terreur, la vengeance éclatent dans ses yeux :
Chaque coup, chaque trait perce un séditieux.
Déjà jusqu'au visir il s'est fait un passage.
Le visir frémissant voit approcher l'orage;

« Sultan, je puis te perdre ou mourir ; c'est assez. »
Dit-il ; et sur son maître il fond à coups pressés.
Mahomet furieux lève une main sanglante,
Et du sein du perfide il la tire fumante.
Cependant les soldats, dans ces murs répandus,
Poursuivent à grands cris les chrétiens éperdus.
Le sultan veut en vain détourner la tempête ;
Il menace, il immole, et rien ne les arrête.
Enfin de leur prophète il saisit l'étendard,
Rappelle les mutins fuyant de toute part ;
Et ce signe, pour nous une fois salutaire,
Domte et suspend les coups du cruel janissaire.
Mais le trouble, Seigneur, n'est point encor calmé :
D'un sinistre avenir mon cœur est alarmé.
Ils demandent le sang d'une tendre victime...
Je crains en la nommant de partager leur crime.

IRÈNE, *à part.*

Enfin c'est donc sur moi que le ciel en courroux
D'un orage effrayant a rassemblé les coups !
Voilà donc tout le fruit de mon amour funeste !
De tant de biens promis la mort seule me reste !...
(*A Théodore.*)
Seigneur, vous le voyez, il n'est plus temps de fuir :
L'arrêt est prononcé, c'est à moi d'obéir ;
Et je vais...

THÉODORE.

Ah ! ma fille, où fuis-tu sans ton père ?
Sauve-toi dans mes bras, ô fille encor trop chère !

IRÈNE.

Oui, Seigneur, de vos bras j'accepte le secours ;
Mais c'est pour ma vertu, bien plus que pour mes jours.

Pour la dernière fois ouvrez le sein d'un père
Aux larmes que m'arrache une douleur sincère.
Pour fléchir l'Etre à qui j'ose les adresser,
Sur quel autel plus saint pourrois-je les verser?...
(*A part.*)
Que fais-je?.... surmontons ces indignes alarmes :
L'innocence expirante est au-dessus des larmes.
Ne laissons point le peuple arbitre de mon sort,
Et du moins en chrétienne offrons-nous à la mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MAHOMET, GARDES.

MAHOMET, *aux gardes.*

Qu'on me laisse.

(*Les gardes sortent.*)

SCÈNE II.

MAHOMET.

Ah! grand Dieu, par qui sera calmée
Cette horrible fureur en mes sens allumée?
Dans des ruisseaux de sang mon cœur vient de nager;
Et ce cœur plus ardent brûle de s'y plonger...
Impétueux effort qui déchires mon ame,
Qui des deux te produit, ou ma gloire ou ma flamme...
Ma flamme!... quoi! parmi tant de transports affreux,
J'entends encor les cris d'un amour malheureux...
Qu'il gémisse! qu'il meure!... ah! sa langueur funeste
A déjà trop flétri des jours que je déteste!
Rhodes, Rhodes, subsiste; et, malgré mes sermens.
Ce rempart des chrétiens brave les Ottomans.
Scanderberg, triomphant dans un coin de l'Epire,
Du creux de ses rochers insulte à mon empire.

Vainqueur infatigable, il remplit l'univers...
Et Mahomet vieillit dans la honte et les fers...
De tant de lâchetés il est temps de t'absoudre
Tonne, éclate, détruis, arme-toi de la foudre;
Sous les remparts de Rome ensevelis tes feux,
Remplis tes hauts projets, ou péris glorieux.
Saisissons le moment d'un dépit magnanime,
Immolons à ma gloire une grande victime,
Effrayons l'univers; et, digne potentat,
Par un exemple affreux confondons le soldat...
Il est digne de moi, cet exemple terrible;
Vaincre ma passion, c'est me rendre invincible...
Que dis-je? Ah! malheureux, quel horrible forfait!...
O mort! viens dévorer le cœur et le projet...

SCÈNE III.

MAHOMET, L'AGA.

MAHOMET.

Barbare! viens jouir du trouble où tu me jettes.
Viens; tes fureurs encor ne sont pas satisfaites;
L'amour, le tendre amour parle encor à mon cœur.
Inspire-moi ta rage et comble mon malheur.
Que dis-je? il est comblé : frémis, connois ton maître :
Dans toute sa grandeur il s'apprête à paroître.
Ou la gloire ou la rage ont jeté dans mon sein
(*A part.*)
Un projet... Non, cruels! vous l'espérez en vain :
Non, ma fureur s'attache à de moindres victimes,
Et j'irai par degrés jusqu'au dernier des crimes.

Oui, vous périrez tous; et de ce crime, au moins,
Ceux qui l'auront causé ne seront pas témoins.

L'AGA.

J'ai prévu les combats que te livre la gloire.
Ton cœur, trop foible encor, balance la victoire.
Je viens t'aider. Pour rompre un lien plein d'appas
Ce que peut ton esclave est de t'offrir son bras.

MAHOMET, *à part.*

Quels sujets, juste ciel, m'a soumis ta colère!
Tel est des musulmans l'effrayant caractère.
Dans le sang le plus pur ardens à se plonger,
Montrez-leur la victime, ils courent l'égorger.
Admirateurs outrés d'une valeur farouche,
La vertu, la pitié, l'amour, rien ne les touche.
S'ils ne craignent leur maître, ils le feront trembler;
Et pour les commander il faut leur ressembler...
Eh bien! cruels, eh bien! il faut vous satisfaire;
Il faut être parjure, impie et sanguinaire,
Détester l'innocence, abjurer la vertu...
Ah! le ciel t'a donné le prince qui t'est dû,
Peuple ingrat! J'ai voulu régner en juste maître:
Il te faut un tyran: sois content, je vais l'être.

L'AGA.

Quoi donc! à l'amour seul borner tous ses désirs,
Quoi! dormir sur un trône entouré de plaisirs,
Parer ses mains d'un sceptre; et, méprisable idole,
D'un peuple désarmé boire l'encens frivole,
Quoi! c'est donc là régner? Ah! qu'est-ce que j'entends?
Ce n'est point pour régner que naissent les sultans.
Depuis que tes aïeux, du fond de la Scythie,
Fiers enfans de la guerre, ont inondé l'Asie,

Aucun d'eux n'a régné; tous ils ont triomphé.
Vois par eux des soudans le pouvoir étouffé,
Par eux l'Assyrien chassé de Babylone,
L'efféminé Persan renversé de son trône,
Le Caraman vaincu, le Bulgare asservi,
Le Hongrois abaissé, le Thrace anéanti.
Ils régnoient, tous ces rois que leur valeur écrase;
De leur trône abattu l'équité fut la base:
L'amour, ainsi qu'au tien, siégeant à leur côté,
Leur mollesse usurpoit le nom de majesté.
Ah! lorsque dans ces murs, théâtre de ta gloire,
Ton intrépidité conduisit la victoire,
Lorsque ton bras puissant, foudroyant ces remparts,
Abattit et saisit le sceptre des Césars,
Ah! tu régnois alors; et, si j'ose le dire,
Plus que tous tes aïeux tu méritois l'Empire.
L'univers consterné, présageant ta grandeur,
Déjà tendoit les mains aux fers de son vainqueur.
Quel changement, ô ciel!.. J'en appelle à toi-même:
Mahomet peut tout vaincre, et que fait-il? il aime...
Je me tais: mon audace a mérité la mort;
Mais, puisqu'on me pardonne, on cède à mon transport.

MAHOMET.

Cesse, et n'ajoute rien à ma douleur profonde.
Tu me formas, cruel! pour le malheur du monde.
La cruauté perfide et l'aveugle fureur
Par tes barbares soins ont germé dans mon cœur.
Par un chemin plus noble, et plus rude peut-être,
Au-dessus des grandeurs on m'auroit vu paroître;
J'eusse été de la terre et l'amour et l'honneur:
On m'y force, il le faut: j'en vais être l'horreur.

Par des torrens de sang, chemins de la victoire,
Je jure de poursuivre une inhumaine gloire.
Jouets de mon orgueil, les mortels gémiront;
Jusque dans mes plaisirs leurs cris retentiront...
Tu triomphes!.. va, cours, éloigne de ma vue
La beauté qui régna sur mon ame éperdue.
Furieux, et flottant sur mon sort, sur le sien,
Si je la vois encor, je ne réponds de rien.
Sauve-moi de ses pleurs, sauve-la de ma rage.
Un instant peut la perdre, ou vaincre mon courage...
La voici... juste ciel! je ne me connois plus...
(*A l'aga.*)
Laisse-moi; tes conseils sont ici superflus.

L'AGA, *à part*, *en sortant.*

Quelle entrevue, ô ciel! que je crains sa tendresse!
Sauvons-le malgré lui de sa propre foiblesse.

SCÈNE IV.

MAHOMET, IRÈNE.

IRÈNE.

Mon abord vous surprend; soigneux de m'éviter,
Votre exemple à vous fuir auroit dû m'exciter.
Avouez-le, Seigneur, vous n'aimez plus Irène:
Vous craignez ses regards, sa présence vous gêne.
Rassurez-vous; chassez le trouble où je vous vois:
Elle vous parle ici pour la dernière fois...
Sultan, je ne t'ai point déguisé que mon ame
A fait tout son bonheur de partager ta flamme.
Ardente à te prouver l'amour le plus parfait,
Tout ce que la vertu m'a permis, je l'ai fait.

Cette même vertu veut que ma flamme expire ;
En cédant à ses lois je tremble, je soupire :
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas ;
Mais qui domte l'amour, ne craint point le trépas.
Je dégage ta foi, je te rends ta promesse,
Je renonce à l'hymen qui flattoit ma tendresse.
L'effort est rigoureux ; il est digne de moi...
Vous, Seigneur, de la gloire, allez, suivez la loi.
J'ose pourtant vous faire encore une prière ;
Ne la rejetez point, Seigneur, c'est la dernière.
Soulagez les chrétiens ; vous me l'avez promis.
Que votre cœur jamais ne se ferme à leurs cris :
Aimez-les, Mahomet ; enfin qu'il vous souvienne
Qu'Irène vous fut chère, et qu'elle fut chrétienne.
Je lis dans vos regards de sincères douleurs :
C'en est assez, ô ciel ! j'accepte mes malheurs.

MAHOMET, *à part.*

Je n'avois pas prévu de si vives alarmes...
(*A Irène.*)
Irène, triomphez ; voyez couler mes larmes.
Objet de mes désirs, doux charme de mes yeux,
Hélas ! vous méritiez un destin plus heureux.
Irène ; chère Irène, il en est temps encore,
Fuyez, éloignez-vous ; le feu qui me dévore
Peut dans son âpreté consumer son objet...
Ah ! si vous connoissiez le cœur de Mahomet,
Ses transports, sa fureur, sa noire barbarie !..
L'amour d'un musulman est un amour impie,
Toujours prêt dans sa rage à détruire l'autel
Où son respect brûloit un encens solennel...
Jamais

Jamais à mes désirs vous ne fûtes plus chère;
Et cependant jamais l'implacable colère
Ne menaça vos jours d'un si pressant danger...
(Il lève un poignard sur Irène.)
Ce poignard dans ton sein est prêt à se plonger.
Irène, crains la mort : son horreur t'environne;
Ma fureur te l'annonce, et mon bras te la donne.

IRÈNE.

Ton bras est suspendu ! qui t'arrête ?.. Ose tout;
Dans un cœur tout à toi laisse tomber le coup :
Frappe, finis mes maux; Irène te pardonne.

MAHOMET, *laissant tomber son bras.*

Tu me pardonnes... ciel ! je frémis, je frissonne !
Mon cœur sous ta constance est contraint à plier.
Le crime est imparfait, le remords est entier...
Tu pleures ! tu gémis !.. ah ! trop puissante Irène !
Je sens qu'à tes genoux ma foiblesse m'entraîne.
Ce fer, ce même fer qui t'a pu menacer,
Dans mon perfide sein est prêt à s'enfoncer.
(Il veut se percer. Irène l'en empêche.)
Tu m'arrêtes! Ah! Dieu, que d'amour!.. que de charmes!..
(Il laisse tomber le poignard.)
Eh quoi ! tant de fureur se termine à des larmes !..
Irène, décidons : veux-tu vivre et régner ?
Aux yeux de mes soldats je vais te couronner :
J'en jure par le ciel; tes attraits, ma puissance,
Les supplices, la mort vaincront leur résistance...
Que dis-je ? Ah ! fuis plutôt, fuis, dangereux objet;
Mon amour, ma vertu, mes pleurs sont ton forfait.
Laisse-moi tout entier m'abandonner au crime;
Et du moins ne sois pas ma première victime.

IRÈNE.

Oui, je vais terminer tant de combats affreux :
Je vous quitte. Oubliez un objet malheureux.
Ne vous reprochez plus votre amour pour Irène :
Cet instant, pour jamais, va briser votre chaîne...
Pour jamais !.. Ah! Seigneur !.. mais dans ce triste jour
Je pleure vos vertus bien plus que votre amour...
Adieu. Souvenez-vous pour qui je vous implore.
(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

MAHOMET.

Je te laisse partir, Irène, et je t'adore...
Quel horrible triomphe !... Il accable mon cœur.
Tout s'y tait, tout y meurt, tout, jusqu'à la fureur !...
Ce calme toutefois n'est qu'un calme perfide...
Oui, de tous mes instans ce seul instant décide.
Les vertus dans mon ame avoient suivi l'amour ;
L'amour cède, et j'y sens le crime de retour...
Quel bruit se fait entendre?

SCÈNE VI.

MAHOMET, THÉODORE, GRECS.

THÉODORE, *désarmé, blessé et soutenu par les Grecs.*

Ah ! Seigneur, ta présence
Peut seule des mutins désarmer l'insolence.
Je combattois... Irène accourt avec transport.
Elle me voit sanglant, elle cherche la mort :

Par le fer des soldats son sang va se répandre...
Je me meurs, et mon bras ne peut plus la défendre.

MAHOMET.

S'il faut que dans son sang mes soldats aient osé !...
(*A part.*)
Ah ! courons, trop long-temps c'est être méprisé...
Traîtres ! vous fléchirez, ou cette même Irène,
J'en jure, ne mourra que votre souveraine !...
Non, la nécessité ne peut rien sur les rois ;
Et mon cœur n'est point fait pour recevoir des lois.
(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

THÉODORE, GRECS.

THÉODORE.

Dieu, de tant de périls garantissez Irène.

SCÈNE VIII.

THÉODORE, ZAMIS, GRECS.

ZAMIS.

Quel triomphe !... Ah ! Seigneur, je ne le crois qu'à peine.

THÉODORE.

Irène ?...

ZAMIS.

Tout lui cède : aux portes du palais
Les mutins poursuivoient leurs criminels projets.

Leurs coups portoient partout la mort inévitable ;
Irène... j'en frémis ! Irène inébranlable ,
Porte à travers le fer ses pas précipités ,
Et, méprisant la mort : « Perfides ! arrêtez,
» Dit-elle ; des chrétiens épargnez l'innocence ,
» Tournez contre moi seule une juste vengeance.
» C'est moi qui vous ravis un vainqueur glorieux :
» Frappez, trempez vos mains dans un sang odieux. »
A peine elle a parlé, son aimable présence
Met la discorde aux fers et bannit la licence.
Eperdus , consternés , tremblans à ses genoux ,
Ils cèdent, en silence, à des charmes si doux.

THÉODORE, *à part.*

Ciel, je t'offre ma mort : mon cœur n'a plus d'alarmes...
Je vois Nassi... grand Dieu ! que m'annoncent ses larmes ?

SCÈNE IX.

THÉODORE, NASSI, ZAMIS, GRECS.

NASSI, *à Théodore.*

Venez , Seigneur, venez ; sortons de ce palais.

THÉODORE.

Je tremble...

NASSI.

Epargnez-vous d'inutiles regrets.

THÉODORE.

Irène ?...

NASSI.

Hélas !

THÉODORE.

Nassi?...

NASSI.

Malheureuse victime!...
Elle n'est plus.

THÉODORE.

Grand Dieu!

NASSI.

Mes yeux ont vu le crime.

THÉODORE.

Et quelle main barbare, instrument du forfait...

NASSI.

Frémissez; c'est la main du cruel Mahomet.

ZAMIS.

Juste ciel!

THÉODORE.

Je me meurs!

NASSI.

Irène triomphante,
Contemploit à ses pieds l'armée obéissante;
Mahomet a paru. Les chefs et les soldats
D'Irène, par leurs cris, célèbrent les appas.
Il s'arrête, il admire, il soupire, il s'avance.
Aux cris tumultueux succède un long silence.
Il marche... dans ses yeux sont la rage et les pleurs:
« Le voilà cet objet proscrit par vos fureurs,
» A-t-il dit, cet objet à qui la vertu même
» Auroit du monde entier cédé le diadème.
» Vous étiez trop heureux sous un règne si doux:
» Je vous vois maintenant trembler à ses genoux.

» Traîtres! il n'est plus temps... pleurez sur sa mémoire :
» Vous la perdez, cruels ! je l'immole à ma gloire. »
Ah ! Seigneur ! furieux, il saisit un poignard,
Il jette sur Irène un funeste regard,
La frappe... Pardonnez à ma douleur mortelle,
Le sang coule ; déjà la victime chancelle :
Elle tombe ; ses yeux se tournent vers le ciel,
Et son cœur expirant pardonne au criminel.

THÉODORE.

Grand Dieu ! dont le courroux éclate sur Byzance,
Que sa mort et la mienne appaisent ta vengeance !

FIN DE MAHOMET SECOND.

LES TROYENNES,

TRAGÉDIE,

PAR CHATEAUBRUN,

Représentée, pour la première fois, le 11 mars 1754.



NOTICE

SUR CHATEAUBRUN.

Jean-Baptiste Vivien de Chateaubrun naquit à Angoulême en 1686. On n'a aucun détail sur son éducation, ni sur les premières années de sa vie. Il commença à se faire connoître dans le monde littéraire par une tragédie de *Mahomet second*, jouée le 13 novembre 1714. Le sujet est le même que celui qui fut traité vingt-cinq ans après, par Lanoue; mais dans la pièce de Chateaubrun, Irène se tue elle-même, et ce dénouement, d'ailleurs contraire aux traditions, est absolument sans effet. Il nuisit aux succès de cette tragédie, qui, néanmoins, fut représentée onze fois de suite. Les encouragemens donnés à Chateaubrun auroient suffi pour déterminer tout autre auteur à se livrer exclusivement à la littérature dramatique; il n'en fit qu'un délassement de ses devoirs, qu'il remplit toujours avec la plus grande probité: il étoit attaché au duc d'Orléans en qualité de maître d'hôtel. Craignant de déplaire à ce prince extrêmement pieux, en travaillant pour le théâtre, il eut la rare vertu, pour un poète, de garder pendant long-temps en porte-feuille les

ouvrages qu'il avoit composés dans ses momens de loisir. Ce ne fut qu'en 1754, quarante ans après avoir donné *Mahomet second*, qu'il fit représenter *les Troyennes*. Cette tragédie, jouée, pour la première fois, le 11 mars 1754, ne réussit pas complétement; mais après quelques corrections, elle obtint neuf représentations de suite, et a toujours été reprise avec succès.

Chateaubrun s'étoit nourri de la lecture des poètes dramatiques grecs. Pénétré d'une grande admiration pour leurs ouvrages, il entreprit d'en adapter à notre scène un des plus remarquables par sa grande simplicité : *Philoctète*, tragédie de Sophocle. Sa pièce parut le premier mars 1755. Elle ne peut être comparée, ni sous la rapport de la fidélité de l'imitation, ni sous celui de la manière dont le sujet est traité, avec la tragédie de la Harpe, qui est restée au théâtre ; cependant elle obtint du succès pendant sept représentations.

Astyanax, tragédie, fut le dernier ouvrage que donna Chateaubrun. Elle ne reussit point, et l'auteur la retira après la première représentation.

On prétend qu'il composa deux autres tragédies, *Antigone* et *Ajax*, dont on attribue la perte à une aventure assez plaisante. Il les avoit mises dans un tiroir qui ne fermoit point, et les avoit oubliées pendant un an ou deux. Au bout de ce temps, il lui prit une fantaisie d'y jeter les yeux. Après les avoir cherchées inutilement, il demanda à son laquais, en lui montrant le tiroir, s'il n'y avoit point vu deux gros cahiers: « Vraiment,

» oui, Monsieur, lui répondit celui-ci; car c'est » avec ces vieilles paperasses, que depuis long-» temps j'enveloppe les côtelettes de veau qui » vous sont servies, et que vous trouvez si bonnes » comme cela. » On raconte un fait d'un valet de Molière, qui a quelque analogie avec cette anecdote : au lieu d'envelopper des côtelettes avec le manuscrit de son maître, ce dernier s'en servit pour friser sa perruque.

Chateaubrun avoit été reçu à l'Académie française dès l'année 1753. Il mourut à Paris en 1775, dans sa quatre-vingt-neuvième année.

PERSONNAGES.

HÉCUBE, veuve de Priam.
ANDROMAQUE, veuve d'Hector.
ASTYANAX, fils d'Andromaque. *On le suppose âgé de trois ou quatre ans.*
CASSANDRE, } filles de Priam et d'Hécube.
POLYXÈNE, }
ULYSSE, roi d'Ithaque.
THESTOR, grand-prêtre des Troyens.
IPHIS, confident de Thestor, et sacrificateur chez les Troyens.
CÉPHISE, gouvernante d'Astyanax.
IDAS, } hérauts dans l'armée des Grecs.
HILUS, }
UN ENFANT de l'âge d'Astyanax, ou à peu près.
VIEILLARDS, PRÊTRES DES DIEUX chez les Grecs.
TROUPE DE SOLDATS.

La scène est dans le camp des Grecs, sous les murs de Troie.

LES TROYENNES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(On voit d'un côté du théâtre le tombeau d'Hector, et de l'autre celui de Pâris, exhaussés à l'antique. Le tombeau d'Hector est plus élevé et plus orné).

SCÈNE I.

THESTOR, IPHIS.

IPHIS.

Sous les murs d'Ilion que cherchez-vous encore?
Le feu depuis trois jours l'embrase et le dévore;
Le carnage et l'horreur règnent de toutes parts,
Et le sang de Priam fume sur ses remparts.
Fuyez, craignez, Seigneur, que les Grecs en furie...

THESTOR.

Calchas défend nos jours contre leur barbarie;
Pontife chez les Grecs, et moi chez les Troyens,
En consacrant mes droits il honore les siens.
Du glaive des vainqueurs nous n'avons rien à craindre.

IPHIS.

Faut-il de ce bienfait s'applaudir ou se plaindre?
Sommes-nous réservés à la honte des fers?

THESTOR.

Dussé-je m'exposer aux plus affreux revers,
Je déteste les cœurs qu'une amitié commune
Fait flotter incertains au gré de la fortune.
Je fus cher à Priam tandis qu'il fut heureux;
J'adore de son sang les restes malheureux,
Et je respecte en eux sa gloire anéantie.
Dans quels gouffres de maux sa veuve est engloutie,
D'autant plus exposée à de vives terreurs,
Qu'elle seule a creusé la source de ses pleurs!
Priam, que si long-temps éclaira la sagesse,
Succomba sous le poids de la triste vieillesse.
La reine gouverna le déclin de ses ans,
Ou plutôt sous son nom fit régner ses enfans.
Combien de fois Priam voulut-il rendre Hélène!
Mais les pleurs de Pâris attendrirent la reine.
Le courage d'Hector, qui brûloit d'éclater,
Acheva malgré nous de tout précipiter.
Voilà de nos malheurs la source trop amère;
Hécube aimoit l'Etat, mais Hécube étoit mère;
Nos farouches vainqueurs ne l'ignorèrent pas.

IPHIS.

Je crains que le courroux n'ensanglante leur bras;
Que d'objets de pitié vont tourmenter la reine,
Andromaque et son fils, Cassandre et Polyxène!

THESTOR.

Calchas, sans s'expliquer sur leur triste destin,
M'a fait de nos vainqueurs entrevoir le dessein;

Ces rois, depuis trois jours plongés dans le carnage,
Ont laissé le soldat s'engraisser du pillage,
Et brûlant maintenant de hâter leur retour,
Vont de leurs prisonniers ordonner dans ce jour.
Vois-tu non loin de nous cette tente dressée,
Par l'orgueil du vainqueur avec pompe exhaussée?
C'est là qu'avec les chefs le fier Agamemnon
Va décider du sort des restes d'Ilion.
L'appareil de l'arrêt m'en fait craindre la peine;
C'est parmi ces tombeaux qu'on doit juger la reine.
Son sang doit-il baigner la tombe de ses fils,
Est-ce celle d'Hector, ou celle de Pâris?
Elle vient...

SCÈNE II.

HÉCUBE, THESTOR, IPHIS, GARDES.

HÉCUBE.

Est-ce vous, ami toujours fidèle,
Dont le sort en courroux ne peut lasser le zèle?
Dans le sein du malheur vous osez nous chercher.
Ah! Thestor, sans frémir pouvez-vous m'approcher?

THESTOR.

Madame, vous savez toute la bienveillance
Dont Priam m'honora dès ma plus tendre enfance;
J'ai joui quarante ans des bontés de mon roi:
Je mourrai, s'il le faut, victime de ma foi.

HÉCUBE.

C'est moi qui l'ai perdu ce roi trop magnanime,
C'est moi dont la fierté l'entraîna dans l'abîme,

Le jour que malgré vous captivant ses esprits,
J'arrachai son aveu pour l'hymen de Pâris.
Dans cet affreux moment je croyois être mère,
Dès-lors j'en démentis le sacré caractère.
Il a fallu, Thestor, pour dessiller mes yeux,
Que Troie eût épuisé les vengeances des dieux:
Puis-je les désarmer par des regrets stériles?

THESTOR.

Pourquoi vous y livrer, puisqu'ils sont inutiles?
Des crimes des Troyens ce fut le châtiment.

HÉCUBE.

Hé! devois-je, Thestor, en être l'instrument?
Le ciel m'en a punie : épouse, mère, reine,
A chacun de ces noms il attache sa peine.
Pyrrhus, dont la fureur anime tous les coups,
Fit jaillir jusqu'à moi le sang de mon époux.
Comme de tendres fleurs au matin moissonnées,
Mes fils ont vu trancher leurs tristes destinées.
La guerre, dont j'ai seule allumé le flambeau,
Les a précipités dans la nuit du tombeau.
Reine, où sont mes sujets? Qu'en reste-t-il? des femmes,
Des enfans, des vieillards qu'ont épargnés les flammes,
Attendant comme moi d'un vainqueur irrité,
Une mort trop tardive ou la captivité.
O souvenir cruel de ma gloire passée!
J'ai vu dans un moment ma grandeur terrassée;
Epoux, enfans, sujets, il ne me reste plus
Que le remords vengeur de vous avoir perdus!

THESTOR.

Eh! Madame, éloignez cette image terrible.

HÉCUBE.

Ah! trop d'objets présens me la rendent sensible:
Voyez-vous les débris de mes palais brûlans,
Ces temples embrasés et ces autels sanglans,
Ces enfans égorgés sur le sein de leur mère,
Et tout couverts du sang de leur malheureux père;
Ces blessés dont les cris me déchirent le cœur,
Qu'insulte avec orgueil la rage du vainqueur?
Le fer de tous côtés m'entoure de victimes,
Et la terre est partout couverte de mes crimes.

THESTOR.

Madame...

HÉCUBE.

Si les dieux ne menaçoient que moi,
J'offrirois à leurs coups un cœur exempt d'effroi.
Mes filles, dont le sort est si digne de larmes,
C'est pour vous que je sens de mortelles alarmes;
C'est sur Astyanax que je verse des pleurs;
Andromaque sa mère a part à mes douleurs.
Ignorez-vous combien mes filles me sont chères?
Oui, je me nourrirai de mes larmes amères,
Jusqu'à ce que la mort, que je demande aux dieux,
En tarisse la source, et me ferme les yeux.
Mais on guide vers moi ma famille éperdue;
Dans quel état, hélas! frappe-t-elle ma vue?
Combien dans leurs regards j'aperçois de terreurs!

SCÈNE III.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, POLYXÈNE, THESTOR, CÉPHISE, IDAS.

HÉCUBE, *courant au-devant de ses filles.*

Mes filles, puis-je encor vous mouiller de mes pleurs?
Dans vos embrassemens puis-je rendre ma vie?

POLYXÈNE.

Nos vainqueurs publioient qu'on vous l'avoit ravie,
Dans nos sombres prisons nous pleurions votre mort.

IDAS.

Quelques momens pourront éclaircir votre sort.
Vos vainqueurs rassemblés dans la tente prochaine,
Vont signaler pour vous leur clémence ou leur haine;
Dans ces momens affreux où flottent leurs esprits,
Puissent-ils oublier jusqu'au nom de Pâris!
Puissé-je de leurs lois interprète et ministre,
N'être chargé pour vous d'aucun ordre sinistre!

SCÈNE IV.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, POLYXÈNE, THESTOR, CÉPHISE.

HÉCUBE.

Ah! que puisse bientôt, pour finir mes remords,
Un équitable arrêt m'entraîner chez les morts!

CASSANDRE.

Hélas!

HÉCUBE.

Et pourquoi donc pleurez-vous une mère
A qui vous ne devez que haine et que colère?
De votre amour pour moi j'ai rompu les liens;
J'ai causé vos malheurs, et vous pleurez les miens.

ANDROMAQUE.

Madame, de l'erreur qui vous avoit séduite,
Pouviez-vous de si loin apercevoir la suite?
Vos tendresses pour nous n'éclatèrent pas moins.

HÉCUBE.

Oui, vous étiez l'objet de mes plus tendres soins;
Quoiqu'aux vœux de mes fils je me fusse asservie,
Pour chacune de vous j'aurois donné ma vie,
Il est vrai; mais malgré mon amitié pour vous,
Qu'auriez-vous craint de plus d'un barbare courroux?
Voyez l'état horrible où je vous abandonne!
Un rempart éternel vous sépare du trône;
A de superbes rois notre empire est soumis;
Vous voici sous la main de vos fiers ennemis.
(*A Astyanax.*)
Et toi, fils malheureux du plus vaillant des hommes,
Maintenant insensible à l'état où nous sommes,
Combien gémiras-tu quand l'âge et la raison
T'auront développé le sort de ta maison?
Dieux, épuisez sur moi toute votre colère;
N'ajoutez point sa mort aux malheurs de sa mère;
De son sang racheté que le mien soit le prix:
Il n'a point eu de part au crime de Pâris.

THESTOR.

Non, ces cruels vainqueurs, dont vous craignez la rage,
Ont respecté ses jours dans l'horreur du carnage;
Rassasiés de sang vont-ils s'y replonger?

SCÈNE V.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, POLYXÈNE, THESTOR, CÉPHISE, IDAS, *trois prêtres qui se tiennent au fond du théâtre.*

IDAS.

Princesses, vos vainqueurs viennent de vous juger.
Ils ont réglé d'abord le sort de Polyxène;
Idas ignore encor si c'est faveur ou haine.
Vous voyez ces vieillards consacrés aux autels,
Ministres révérés de nos dieux immortels,
Il faut que sans tarder Polyxène les suive.

HÉCUBE.

Où vont-ils l'entraîner en quittant cette rive?

IDAS.

C'est un secret pour moi; mais je sais que ces rois
Veulent que sur le champ tout fléchisse à leurs lois.

HÉCUBE.

Arrachez-moi le cœur, ou laissez-moi ma fille.

CASSANDRE.

Frappez d'un même coup notre triste famille.

ANDROMAQUE.

Ne nous séparez point.

IDAS.

Vos vœux sont superflus.
La Grèce ainsi l'ordonne, et vous êtes vaincus.
Obéissez.

HÉCUBE.

Hélas !

POLYXÈNE.

Ah ! mes sœurs, ah ! Madame,
Cachez-moi des regrets qui déchirent mon ame ;
Ma naissance et mon nom sont présents à mes yeux,
Je vais vivre ou mourir digne de mes aïeux.

SCÈNE VI.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, THESTOR, IPHIS, CÉPHISE, IDAS.

IDAS, *à Hécube.*

Nos princes vous ont fait une autre destinée:
A des fers éternels vous êtes condamnée,
Vos filles sous le joug gémiront comme vous.

HÉCUBE.

La mort est à leurs yeux un supplice trop doux;
Ils font choix d'un tourment qui jamais ne finisse.

IDAS, *à Hécube.*

Vous vivrez dans les fers et sous les lois d'Ulysse.

HÉCUBE.

Moi, grands dieux! je vivrois dans ses indignes fers!
Cet opprobre est pour moi le comble des revers.

IDAS.

Andromaque à Pyrrhus est échue en partage.

ANDROMAQUE.

Pour la veuve d'Hector quel horrible esclavage!

IDAS.

Cassandre dans Argos va suivre Agamemnon.

CASSANDRE.

Le barbare m'arrache au culte d'Apollon;
Il brave le courroux du Dieu qui me protège;
Affranchis-moi, grand Dieu, de son joug sacrilège.

IDAS.

Les flots vont vous porter aux différens climats
Où vos maîtres bientôt reverront leurs Etats;
Après dix ans entiers d'une guerre sanglante,
Dont le succès si tard a rempli leur attente,
Ils brûlent de revoir leur patrie et leurs dieux.
Il faut les prévenir et presser vos adieux.

SCÈNE VII.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, THESTOR, IPHIS, CÉPHISE.

(Hécube paroît accablée de sa douleur, soupire, lève les yeux au ciel, et veut sortir sans prononcer une parole.)

THESTOR.

Sont-ce là vos adieux? Où vous conduit, Madame,
Le sombre désespoir qui dévore votre ame?
Quel sujet important presse votre départ?
Craignez-vous que vos fers ne vous chargent trop tard?

ANDROMAQUE.

Ah! Madame, pourquoi priver notre tendresse
De ces momens trop courts que le vainqueur vous laisse?
Avant que loin de vous on entraîne nos pas,
Attendez qu'on nous vienne arracher de vos bras.

Quels apprêts pour partir nous reste-t-il à faire?
Qu'emporté-je avec moi? mon fils et ma misère.

HÉCUBE.

Pourquoi me forcez-vous à de tristes adieux?
Laissez-moi m'arracher à la haine des dieux.
Aux cendres de Priam je vais joindre les miennes,
J'ai vu l'affreux débris où reposent les siennes;
De mon retardement je l'entends qui se plaint;
Son funeste bûcher n'est pas encore éteint.
Je n'ai que trop rempli ma fatale carrière,
Mes yeux avec horreur s'ouvrent à la lumière.

THESTOR.

Voilà du désespoir les déplorables fruits;
La mort paroît un bien à ceux qu'il a séduits.
Peu touchés des regrets de ceux qui leur survivent,
Ils pensent s'affranchir des maux qui les poursuivent,
Et que dans la poussière heureusement perdus,
Dans l'ombre du tombeau les dieux ne les voient plus.
Non, non, n'espérez point vous soustraire à leur haine,
L'enfer même frémit à leur voix souveraine;
L'épouvantable mort ne détruit que le corps,
Et les dieux malgré nous sont nos dieux chez les morts.

HÉCUBE.

Faut-il me replonger dans mes peines cruelles!

THESTOR.

C'est par le désespoir qu'on les rend éternelles.
Armez-vous de courage et respectez vos jours;
Le ciel vous garde encor d'inespérés secours.
Peut-être a-t-il sur vous épuisé sa vengeance.
Dans l'île de Samos j'ai reçu la naissance,

Des Etats de Priam pays seul indomté;
Ses bords couverts d'écueils en font la sûreté.
Mais aïeux furent grands dans ce pays fertile,
Et surent réunir l'honorable et l'utile;
Chacun d'eux ajoutoit au trésor amassé:
Leur ample patrimoine à moi seul a passé.
Priam l'accrut encor par d'immenses largesses,
Sa main versa sur moi la gloire et les richesses;
Mes jours furent marqués par autant de ses dons.
Mon trésor peut ici suffire à vos rançons,
Je vais à vos vainqueurs l'offrir sur ce rivage;
Ils pourront cependant me garder en otage.
J'espère que pour prix d'un échange si doux,
Ils vont rendre à mes vœux votre famille et vous.

HÉCUBE.

Faut-il pour affranchir ma famille asservie,
Sacrifier vòs biens et livrer votre vie?

THESTOR.

Périssent à l'instant et ma vie et mes biens,
S'il le faut, pour briser vos indignes liens!
Pourrois-je de mon sang faire un plus noble usage?
Vivrois-je dans le faste, et vous dans l'esclavage?
Enfans infortunés et trop dignes des pleurs
Que ma compassion répand sur vos malheurs,
Plus je vois votre gloire éteinte, humiliée,
Et plus à votre sort mon ame s'est liée.
Au travers de ses fers je reconnois mon roi.

(*Il se jette aux pieds d'Astyanax.*)

Oui, mon cœur pour toujours vous consacre sa foi,
Rejeton précieux de mes augustes maîtres.
J'adore à vos genoux les droits de vos ancêtres,

A mon plus tendre amour vous les retracez tous,
Jusqu'au dernier soupir tout mon sang est à vous.

SCÈNE VIII.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, CÉPHISE.

HÉCUBE.

O FIDÉLITÉ rare autant que magnanime!
Tu balances les coups dont le poids nous opprime.
Non, la foudre sur nous ne frappe qu'à demi,
Puisque dans nos malheurs il nous reste un ami.
En attendant qu'ici son zèle le ramène,
Allons nous informer du sort de Polyxène.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE.

HÉCUBE, *à Cassandre.*

Ma fille, vous voyez avec quelle noirceur
On cache à mes regards le sort de votre sœur;
Nos barbares vainqueurs s'obstinent à se taire,
Et pour moi sa prison est encore un mystère:
Mais vous que dès l'enfance instruisit Apollon,
Et dont il éclaira l'esprit et la raison,
A vos yeux comme aux siens l'avenir se découvre,
Vous ôtez au destin le voile qui le couvre;
Le sort de Polyxène est visible pour vous,
Et cette obscurité n'enveloppe que nous.

CASSANDRE.

Que me demandez-vous? Eh! plût aux dieux, Madame!
Que je pusse calmer le trouble de votre ame!
Il est vrai qu'Apollon m'inspire quelquefois;
Mais ce n'est qu'à son gré qu'il anime ma voix.
De son souffle divin organe involontaire,
Il me force à parler, il me force à me taire:
Mais ce funeste don que me sert-il? hélas!
Pour prévoir l'avenir, on ne le change pas.

Madame, respectons le voile impénétrable
Qu'oppose à nos regards un destin favorable.
Non, non, ce n'est qu'aux dieux qu'il est doux de prévoir.
Leur bonheur ne dépend d'aucun autre pouvoir;
Ils ne voient devant eux qu'une immortelle joie,
Qu'aucun temps n'affoiblit, que chaque instant déploie.
L'avenir est pour eux un bien toujours présent;
Mais nous, pour qui la vie est un fardeau pesant,
Nous mortels dont le cœur n'est qu'erreur, que foiblesse,
Et qu'un essaim de maux environne sans cesse,
Hélas! que verrions-nous dans le triste avenir,
Que de quoi nous confondre, et de quoi nous punir?
Laissons à chaque jour les chagrins qu'il amène,
Sans vouloir d'un coup d'œil réunir notre peine;
L'homme le plus heureux ne le soutiendroit pas.
Les dieux sur nos malheurs semant quelques appas,
Nous ont enveloppés d'une heureuse ignorance,
Et pour charmer nos maux nous laissent l'espérance.
Suivons aveuglément leurs ordres sur ce point,
Sans rapprocher des maux que nous ne sentons point.

ANDROMAQUE.

Madame, nous voyons un terme à nos alarmes,
Thestor peut rendre encor Polyxène à nos larmes.
Le zèle qui l'embrase, et ses trésors offerts,
Peut-être dans nos mains brisent déjà nos fers.
Samos peut nous offrir un asile paisible,
Aux efforts ennemis toujours inaccessible:
Nous pourrions y goûter une profonde paix.
Mon fils y trouvera de fidèles sujets,
Thestor nous est garant de leur obéissance.
Dieux! avec quel respect et quelle complaisance

Par les plus tendres soins adoucissant vos jours,
Vos filles tâcheront d'en prolonger le cours!
Mon fils est pour vos yeux une source de joie,
Vous verrez croître en lui l'espérance de Troie;
Nous vous rassemblerons, Troyens infortunés
Que le fer du vainqueur n'aura point moissonnés;
Notre cœur et nos mains s'ouvrant à vos misères,
Nous vous accueillerons moins en sujets qu'en frères.
Cet ami généreux, si prévoyant pour nous,
Nous comble de bienfaits qui s'étendront sur vous.
Mon Hector nous suivra, j'emporterai sa cendre,
Mon cœur se nourrira d'un souvenir si tendre.
Eh! n'est-ce pas un bien dans notre adversité,
Que de pouvoir au moins pleurer en liberté?

SCÈNE II.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE, IPHIS.

IPHIS,

Madame, quel malheur! plût aux dieux que mon zèle
N'eût point à vous porter cette affreuse nouvelle...

HÉCUBE.

Ciel! sur combien d'objets se répand mon soupçon!
Parlez, expliquez-vous.

IPHIS.

Plus d'espoir de rançon.
Thestor est dans les fers; pour comble d'injustice,
On l'ose menacer des horreurs du supplice,
S'il ne livre pour lui l'or qu'il offroit pour vous.

HÉCUBE.

Malheureuses ! faut-il qu'il s'immole pour nous ?

ANDROMAQUE.

D'une pitié si noble on va lui faire un crime.

HÉCUBE.

On le croit innocent, mais mon destin l'opprime;
Le malheur qui me suit devient contagieux.
Hélas ! en me plaignant, on irrite les dieux.

IPHIS.

Thestor a cru d'abord son attente comblée,
Son offre et ses discours entraînoient l'assemblée,
Tous les cœurs se tournoient à la compassion,
La plupart acceptoient l'offre de la rançon;
Quand soudain Ménélas, animé par Hélène...

HÉCUBE.

Hélène! Quoi! ce monstre...

IPHIS.

Elle enflamme leur haine,
Et prenant en horreur ses amis malheureux,
Par des traits accablans se déchaîne contre eux.
Par combien de noirceurs sa bouche vous outrage!
Mais c'est Pâris surtout que déchire sa rage;
Qu'il ne fut à ses yeux qu'un lâche ravisseur,
Dont elle détestoit la flamme et la fureur;
Que brûlant de revoir Ménélas et la Grèce,
La reine et ses enfans l'en détournoient sans cesse;
Que d'affreux surveillans, qui ne la quittoient pas,
Traversoient ses desseins et retenoient ses pas.

HÉCUBE.

O monstre que l'enfer tira de ses abîmes
Pour couvrir l'univers de meurtres et de crimes!

Par combien de ressorts aigrissant les esprits,
Elle éloignoit la paix dont elle étoit le prix,
Embrassant mes genoux et m'appelant sa mère,
Attestant un hymen qui me la rendoit chère,
Et prête, disoit-elle, à mourir dans mes bras,
Plutôt que de se voir dans ceux de Ménélas!

IPHIS.

La cruelle aujourd'hui devient votre furie.

HÉCUBE.

Le voilà donc l'objet de ton idolâtrie,
Pâris! voilà le prix qu'on gardoit à ta foi!
(*Elle s'approche du tombeau de Pâris.*)
Sors du séjour des morts que tu remplis d'effroi;
Sors, viens la contempler ton infidèle amante,
Et regarde à ses pieds ta patrie expirante,
Ton père massacré, tes frères égorgés,
Dans le feu, dans le sang tes citoyens plongés,
Ta mère avec terreur pleurant sa complaisance,
Et maudissant le flanc où tu pris la naissance;
Le fils d'Hector chargé de ton crime odieux,
Et tes sœurs dans les fers n'osant lever les yeux.
Malheureux! falloit-il par tant de sacrifices,
De ton barbare amour nourrir les injustices,
Et livrant ta patrie à tes feux détestés,
Payer à si haut prix des infidélités?

SCÈNE III.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE, IPHIS, IDAS.

IDAS, *à Cassandre.*

MADAME, Agamemnon demande sa captive,

Il est près de quitter cette sanglante rive.
De son heureux départ il hâte le moment,
Et vous devez répondre à son empressement.

CASSANDRE.

Allez, à son vaisseau j'aurai soin de me rendre,
Et sa flotte un moment n'attendra pas Cassandre;
Je brûle de me voir dans le palais d'Argos.

SCÈNE IV.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE, IPHIS.

HÉCUBE.

Me voici parvenue au comble de mes maux;
Cassandre avec transport va quitter sa famille.
Je suis donc le supplice et l'horreur de ma fille!
Votre joie importune est un reproche amer,
Dont Hécube après tout n'oseroit vous blâmer.

CASSANDRE.

C'est mon amour pour vous qui fait naître ma joie.
L'indomtable destin à mes yeux se déploie;
Voici l'heureux moment où m'inspire Apollon.
Mes yeux vont décider du sort d'Agamemnon;
Je vais venger les fers et les pleurs de ma mère.

HÉCUBE.

Dévoilez à mes yeux cet étonnant mystère.

CASSANDRE.

Il veut que dans Argos je couronne sa foi...

HÉCUBE.

Quel amant! quel époux!

CASSANDRE.

Ah ! calmez votre effroi.
Sous l'appareil brillant de mes noces perfides,
Je vais ensevelir la maison des Atrides.
Hélène a fait de Troie un abîme de maux.
De carnage et de sang je vais remplir Argos ;
Et l'Amour, au sortir des ruines de Troie,
Me suit pour s'assurer d'une nouvelle proie.
Au bruit de mon hymen, la honte et la fureur
Vont saisir Clytemnestre et déchirer son cœur.
A ses cris menaçans, vole, jalouse rage,
Et conduis sur tes pas les larmes, le carnage,
Le fer, la soif du sang, les rapides transports.
Dans son ame orgueilleuse étouffe les remords...
Pour qui sont ces réseaux que sa rage prépare?
Et d'où vient qu'elle aiguise une hache barbare?
La voyez-vous porter d'inévitables coups?
Entendez-vous les cris que jette son époux?
Voyez-vous dans son sang se rouler la victime?
C'en est fait, Clytemnestre a consommé son crime.
Ton sort, Idoménée est encor plus affreux,
Hâte-toi d'accomplir tes sacrilèges vœux...
Et toi, Pyrrhus, aussi, fier de tant d'homicides,
Tu péris sans honneur par des mains parricides.
Au malheur des Troyens ton bras eut trop de part:
Quoi ! c'est l'amour encor qui guide le poignard!
Tu vas brûler d'un feu qu'Andromaque déteste.
Cours recevoir le prix de ta flamme funeste :
Oreste va punir tes crimes par les siens :
Et les Grecs que tu sers vont venger les Troyens.

HÉCUBE.

O favorable espoir!

CASSANDRE.

Mais toi, perfide Ulysse,
Je vois tout l'univers armé pour ton supplice;
La mer pour t'engloutir a soulevé ses eaux:
Et la foudre à tes yeux embrase tes vaisseaux.
Les ombres des enfers, les monstres de la terre,
Conspirent à l'envi pour te faire la guerre.
Sous quel horrible aspect verras-tu ta maison,
Où tu ne trouveras que trouble et trahison?
N'osant plus sous ton nom jouir de la lumière,
Où vas-tu terminer ta fatale carrière?
La parque te présente au glaive que tu fuis;
Misérable, tu meurs de la main de ton fils.
Télégone cherchoit le sang qui l'a fait naître,
Et c'est en le versant qu'il va le reconnoître...
Mais quel fantôme encor se présente à mes yeux?
J'ai peine à discerner son visage odieux...
C'est Hélène, grands dieux! qu'entraîne une furie!
Ses charmes dangereux embrasèrent l'Asie:
Perfide, et respirant de nouvelles amours,
Une rivale enfin s'arme contre ses jours;
La rage dans le cœur, elle fond sur sa proie,
Lui montre en l'immolant une barbare joie:
Et d'un lien affreux qu'a tissu sa fureur,
La rend pour son amant un spectacle d'horreur.
Voilà de tant d'attraits l'épouvantable reste:
L'univers est vengé de sa beauté funeste.

HÉCUBE.

Puisse le temps rapide avancer le moment
Qui doit à ses forfaits joindre son châtiment!

CASSANDRE.

Madame, quel que soit le sort qui nous accable,
Au sort de nos vainqueurs le nôtre est préférable.
Priam et ses enfans, par un noble destin,
Sont morts pour leur pays les armes à la main :
Leur nom vivra toujours. Et toi, divine Troie,
Jamais du noir oubli tu ne seras la proie.
C'est peu que l'univers, dans un commun effroi,
Ait armé tous ses rois ou pour ou contre toi ;
Nous avons vu des dieux entrer dans la carrière,
Et dans le trouble affreux de la nature entière,
Après neuf ans de guerre, ils combattoient encor,
Pour renverser des murs que défendoit Hector.

HÉCUBE.

Vous soulagez les maux qu'Ulysse me prépare.

CASSANDRE.

Non, vous ne vivrez point sous le joug d'un barbare.
De mes propres malheurs je vous tairai la fin.
La mort doit me paroître un bienfait du destin...
Quel sort!.. mais épargnons la mère la plus tendre.
(*Elle sort.*)

HÉCUBE, *à Andromaque.*

Ah! ma fille, arrachons ce secret à Cassandre.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, CÉPHISE.

ANDROMAQUE, *embrassant son fils.*

Il goûtoit les douceurs d'un tranquille sommeil:
N'aurai-je point, Céphise, avancé son réveil?
Que veux-tu! mais sitôt que je le perds de vue,
Tout m'afflige, tout manque à mon ame éperdue.
De la reine et d'Iphis j'ai devancé les pas,
Pour voir plus tôt mon fils se jeter dans mes bras.
Tandis qu'autour de lui tout est triste et terrible,
Il offre à nos regards un sourire paisible.
Heureux âge, Céphise, où la réflexion
De ses traits dévorans n'atteint point la raison!..
Je frémis pour mon fils des périls qu'il ignore.

CÉPHISE.

Il suivra votre sort, que peut-il craindre encore?
Mais de quelque rempart dont on pût l'entourer,
A peine votre cœur voudroit se rassurer;
Il est pour vous l'objet d'une amitié si tendre!

ANDROMAQUE.

A quel titre, Céphise, il a droit d'y prétendre!
Hélas! nous n'avons plus de sceptre à lui donner,
Plus de Troie où ma main puisse le couronner.

Quels fruits recueille-t-il de son triste héritage ?
Des cendres, un tombeau, des larmes, l'esclavage!
Pour adoucir son sort, il est juste qu'au moins
Mon ardente amitié lui consacre mes soins.

CÉPHISE.

D'Agamemnon, dit-on, Cassandre est adorée;
L'hymen la fait entrer dans la maison d'Atrée :
Cassandre sur les siens réfléchit sa faveur,
Et donne à votre fils un puissant protecteur.

ANDROMAQUE.

A peine Agamemnon a daigné nous entendre;
Il ne prend, a-t-il dit, d'intérêt qu'à Cassandre.
Au nom de Polyxène, interdit ou distrait,
Il garde sur son sort le plus profond secret.
Le barbare est parti; pour prix de notre zèle,
Nous n'avons remporté qu'une injure nouvelle.

SCÈNE II.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, CÉPHISE, IDAS.

IDAS.

Je viens avec douleur alarmer vos esprits,
Nos princes assemblés demandent votre fils.

ANDROMAQUE.

Mon fils! Ah! dieux!

CÉPHISE.

Hélas!

ANDROMAQUE.

Qu'en prétendent-ils faire?

Au vaisseau de Pyrrhus il va suivre sa mère.
Ne doit-il pas porter les mêmes fers que moi?

IDAS.

Quels que soient les soupçons qui vous glacent d'effroi,
Oubliez la fierté qui ne convient qu'au trône.
Vous êtes dans les fers.

ANDROMAQUE.

Puisque le sort l'ordonne,
Portons le fils d'Hector à ses fiers ennemis.
(Céphise fait quelques pas pour sortir avec Astyanax.)
Arrête, ma Céphise, où portes-tu mon fils?

IDAS.

Vous craignez pour un fils les droits de la victoire?

ANDROMAQUE.

Non, non, puis-je penser, sans outrager leur gloire,
Que ces rois, de sang froid, injustes, inhumains,
Livrassent un enfant à de barbares mains?
C'est déjà trop pour nous d'un honteux esclavage,
Ai-je quelque raison d'en craindre davantage?
(Elle cherche dans les yeux d'Idas le sort de son fils.)

IDAS.

Venez donc.

ANDROMAQUE.

Oui... j'y vais... et de vaines terreurs...
(Céphise fait encore quelques pas.)
Arrête, que mon fils vienne essuyer mes pleurs.
Il doit me tenir lieu d'un époux que j'adore.
Céphise, rends-le moi, je ne pars point encore.

(*A Idas.*)

Vous pouvez à vos rois annoncer mes refus;
Mon fils n'a plus ici de maître que Pyrrhus.

SCÈNE III.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Leur affreux tribunal respire le carnage;
Dois-je traîner mon fils au-devant de leur rage?
De son sang innocent qu'ils viennent s'enivrer;
Mais ce n'est pas à nous, Céphise, à le livrer.
Dans mes bras tout sanglans il faut que mon fils meure,
Et que ce même coup marque ma dernière heure.

CÉPHISE.

Mes yeux ne verront point ce spectacle d'horreur.

ANDROMAQUE.

Dieux! il verse des pleurs; pressent-il son malheur?
Dans ce danger affreux il semble qu'il m'implore.
(*Astyanax va se jeter dans les bras de sa mère.*)
Hélas! mon fils, pour toi que puis-je faire encore?
Mon bras, mon foible bras peut-il te conserver?
Nous n'avons plus d'Hector qui puisse nous sauver.
Mais j'aperçois Thestor que le ciel nous ramène.

SCÈNE IV.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, THESTOR, IPHIS, CÉPHISE, *un enfant de l'âge d'Astyanax.*

ANDROMAQUE.

Quelle main secourable a rompu votre chaîne?

THESTOR.

Ma constance et Calchas ont ouvert ma prison :
Mais laissons ce détail pour une autre saison.
Nous n'avons pour agir que l'instant qui s'écoule.
Voici le fils d'un Grec dérobé dans la foule.
Le vôtre, par les Grecs déjà trop redouté,
Doit d'une tour qui reste être précipité...

ANDROMAQUE.

Ah ! dieux !

THESTOR.

De ces cruels la sentence inhumaine
Semble n'avoir pour but que de punir la reine ;
Idas va la placer vis-à-vis de la tour
D'où l'espoir des Troyens doit tomber sans retour.
Il faut substituer cet enfant à sa place.
Ulysse en frémissant s'avançoit sur ma trace :
Mais nos soins prévoyans lui cachoient cet enfant.
Dérobons votre fils à son regard perçant.

ANDROMAQUE.

Dans cet espace étroit comment tromper sa vue?

CÉPHISE.

Le seul chemin qu'il suit nous offroit une issue :
Sans perdre Astyanax, vous ne pourriez encor...

ANDROMAQUE.

Donne, cachons mon fils dans le tombeau d'Hector.
Céphise, viens, suis-moi, je compte sur ton zèle.

CÉPHISE.

Je descendrois pour lui dans la nuit éternelle.

ANDROMAQUE, *à son fils, en le remettant à Céphise, qui est entrée dans le monument.*

Tu frémis ! plonge-toi dans le sein de la mort,

Voici le seul asile où te réduit le sort.
O mon fils ! tu naquis pour régner sur l'Asie;
Il te reste un tombeau pour y sauver ta vie.
Et toi, mon cher Hector, sois sensible à mes cris,
De tes mânes sacrés enveloppe ton fils;
Creuse jusques au Styx ta demeure profonde,
Et cache mon dépôt sous l'épaisseur du monde.
Tu me l'as confié, j'attends aussi de toi
Que ton ombre le couvre et le rende à ma foi.

THESTOR *la fait éloigner du tombeau.*

Madame, éloignez-vous, de crainte que vos larmes
Ne fassent soupçonner d'où naissent vos alarmes.

SCÈNE V.

ANDROMAQUE, ULYSSE, IPHIS, *l'enfant grec à côté d'Andromaque, troupe de soldats.*

ULYSSE.

Madame, vos refus ne nous ont point surpris;
Mais déjà vos terreurs ont jugé votre fils :
Plus vous appréhendez cet affreux sacrifice,
Et mieux vous nous prouvez quelle en est la justice.

ANDROMAQUE.

Et de quel crime, hélas! prétend-on le punir?

ULYSSE.

Son nom seul nous fait craindre un funeste avenir;
Vous tremblez pour un fils, nous en pleurons un nombre
Qu'Hector précipita dans le royaume sombre.

ANDROMAQUE.

Mais vos guerriers sont morts les armes à la main,
Hector fut leur vainqueur, et non leur assassin;

Son bras ne s'arma point contre un âge si tendre.

ULYSSE.

Ainsi pour l'accabler la Grèce doit attendre
Qu'Hector qui vit en lui puisse se déployer,
Et que son bras un jour vienne nous foudroyer!
Quel conseil! quelle erreur! La saine politique
Veut qu'on immole tout à la cause publique.
Elle ne risque rien à perdre votre fils,
Et court en le sauvant des risques infinis.
(*Montrant l'enfant.*)
Soldats, vous m'entendez, voilà votre victime.

(*Deux soldats se saisissent de l'enfant. Andromaque, après avoir mis les mains au-devant, comme pour empêcher qu'on ne l'enlève, fait mine de le suivre; mais, après quelques pas, elle revient tout à coup, tandis que les soldats emportent le jeune grec, et s'adressant à Ulysse :*)

ANDROMAQUE.

Non, mes bras... Rois cruels dont la rage m'opprime,
Prenez, précipitez, dévorez cet enfant.
Dieux, écoutez les cris de son sang innocent;
Avec moins de douleur j'en fais le sacrifice,
Si ce massacre affreux retombe sur Ulysse.

ULYSSE, *après un moment de silence.*

Madame...

ANDROMAQUE.

Que veux-tu? porte loin de mes yeux
L'épouvante et l'horreur dont tu remplis ces lieux.
Faut-il te ménager, pour combler mes alarmes,
Le barbare plaisir de jouir de mes larmes?

ULYSSE.

Interprète à regret d'un ordre souverain,
Le coup dont vous pleurez ne part point de ma main;
C'est un ordre absolu de la Grèce assemblée.
Hélas! d'une autre crainte elle est encor troublée;
Mais non... vous chérissez la mémoire d'Hector.
Eloignez-vous, craignez que je ne parle encor.

ANDROMAQUE.

Faut-il de nouveau sang pour assouvir la Grèce?

ULYSSE.

Madame, en rougissant j'avouerai sa foiblesse;
Quel honneur pour Hector, quelle honte pour nous,
Que même après sa mort nous en soyons jaloux,
Que tant de rois ne croient assurer leur victoire,
Qu'en éteignant de lui jusques à sa mémoire!
Ils veulent l'abolir; et même son cercueil
Irrite leur colère et blesse leur orgueil.
Madame, ces soldats viennent pour le détruire.

ANDROMAQUE.

(*A part.*) (*Haut.*)
O mon fils! Sur les morts avez-vous quelque empire?
Avez-vous oublié qu'un immense trésor
Fut le prix éclatant du corps de mon Hector?
A sa cendre immortelle on vendit cet asile.
Etes-vous plus cruels ou plus puissans qu'Achille?

ULYSSE.

Ilion sous sa cendre ensevelit vos droits,
Et les Grecs à leur joug ont enchaîné vos lois.
Nos héros, disent-ils, victimes de la guerre,
A peine ensevelis couvrent encor la terre,

Tandis que les vaincus, traités avec honneur,
Jusque dans la poussière insultent au vainqueur;
Ils osent nous braver jusque dans la mort même.
Soldats, obéissez à leur ordre suprême;
Frappez, que ce tombeau, par vos mains dispersé,
Trompe jusqu'aux regards de ceux qui l'ont dressé.

ANDROMAQUE, *outrée de douleur, se met entre le tombeau et les soldats.*

Barbares, arrêtez; votre bras téméraire
Osera-t-il souiller ce sacré sanctuaire?
Avez-vous oublié quel guerrier fut Hector?
Ses mânes furieux vous menacent encor.
Fuyez, traîtres, craignez que son ombre indignée
Ne punisse la main qui l'auroit profanée.
Les foudres qu'il lançoit vont éclater sur vous.

ULYSSE.

Ces soldats craindront-ils un impuissant courroux?
Hector est sous la tombe, et ses cendres paisibles...

ANDROMAQUE.

Pourquoi donc à vos yeux sont-elles si terribles?
Les Grecs de son vivant n'osoient l'envisager,
Et mort, jusqu'aux enfers ils osent l'outrager.
Ah! Thestor, je succombe à ma peine mortelle.
(*Elle s'appuie sur le bras d'Iphis.*)

THESTOR.

Au nom des dieux, Seigneur, daignez écarter d'elle
Les ombres de la mort qui vont l'envelopper.
Ce triste monument peut-il vous échapper?
Daignez devant les chefs conduire la princesse,
Qu'elle porte à leurs pieds sa profonde tristesse;

Peut-être que ces rois, touchés de sa douleur,
Voudront par quelque grâce adoucir son malheur,
Et rendre à son amour des dépouilles si chères.
Mais s'ils ne changent rien à leurs ordres sévères,
Qu'Andromaque se rende aux tentes de Pyrrhus,
Sans vous importuner par des cris superflus.

ULYSSE.

Je cède à ce conseil qu'inspire la prudence,
Quoique je sache assez comme la Grèce pense.
(*A Andromaque.*)
Venez aux yeux des Grecs faire parler vos pleurs;
Madame, puissiez-vous désarmer leurs rigueurs,
Et libre désormais d'un trouble si funeste,
Des dépouilles d'Hector conserver ce qui reste!

ANDROMAQUE.

Ces farouches soldats les laissez-vous ici?

ULYSSE.

Qu'importe à votre espoir, et d'où naît ce souci?

ANDROMAQUE.

Ah! Seigneur, ces soldats pourroient dans notre absence,
Même contre vos vœux, tromper mon espérance.
Des soupçons importuns me rempliroient d'effroi,
Et je crains moins la mort qu'un doute...

ULYSSE, *aux soldats, après un moment de réflexion.*

Suivez-moi.

SCÈNE VI.

THESTOR, IPHIS.

THESTOR.

Profitons du moment que son départ nous laisse;

Mais prends garde...

IPHIS.

A grands pas il guide la princesse.

(*Thestor court ouvrir la porte du tombeau.*)

SCÈNE VII.

THESTOR, IPHIS, CÉPHISE.

THESTOR.

CÉPHISE, il faut quitter ces profonds souterrains,
Et que le fils d'Hector soit remis dans mes mains.

CÉPHISE, *sortant du tombeau avec Astyanax.*

Pour l'éloigner d'ici, la route est-elle sûre ?

THESTOR.

Peut-elle l'être moins que cette voûte obscure?

(*A Céphise.*)

Vous, courez à la tour dans un deuil simulé,
Ensevelir l'enfant par les Grecs immolé.

(*Thestor emporte Astyanax.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Les deux tombeaux sont détruits dans l'entr'acte du troisième au quatrième acte.)

SCÈNE I.

ANDROMAQUE, *voyant le tombeau d'Hector détruit.*

Impitoyables rois, voilà donc votre ouvrage?
Les morts et les vivans, tout ressent votre rage.
O tombeau, que n'a pu défendre ma douleur,
Recèles-tu pour moi le comble du malheur?
Mon fils infortuné, que le sort persécute,
Aura-t-il prévenu les horreurs de ta chûte?
Thestor a-t-il trompé les yeux de son bourreau?

SCÈNE II.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Oui, Thestor l'a tiré de la nuit du tombeau;
Hélas! n'en ressentez qu'une rapide joie,
L'inexorable mort redemande sa proie.

ANDROMAQUE.

Mon fils... Céphise!... Hélas! eh! quel nouveau danger
Dans le sein de la mort va donc le replonger?

CÉPHISE.

Idas, n'en doutez point, rend sa perte certaine;
Vis-à-vis de la tour il entraînoit la reine,
Quand soudain devant lui l'enfant est apporté,
Qui devoit par les Grecs être précipité.
Quelle erreur, a-t-il dit, quel échange funeste
D'un sang fatal aux Grecs conserve ce qui reste?
L'esprit plein de ses traits, ils me frappent encor,
Ce n'est point là le fils du redoutable Hector.

ANDROMAQUE.

Ah! dieux!

CÉPHISE.

Vous eussiez vu les Grecs frémir de rage,
S'amasser, s'écrier, s'apprêter au carnage;
Tout est en mouvement pour retrouver Thestor.
On croit qu'il guide seul les pas du fils d'Hector.
Ulysse est animé du feu de la vengeance;
Ulysse confondu dans sa propre science,
D'artifices cruels si long-temps occupé,
Ne peut vous pardonner d'avoir été trompé.

ANDROMAQUE.

Thestor!... c'en est donc fait!...

CÉPHISE.

Vous connoissez son zèle.
Mais que fera pour vous son amitié fidèle?
Parmi tant d'ennemis ardens à le chercher,
Dans ce camp odieux pourra-t-il le cacher?

ANDROMAQUE.

Non, je vois son destin; non, il faut qu'il périsse:
Le ciel à ma tendresse égale mon supplice.

Céphise, qui m'eût dit, quand je pleurois Hector,
Qu'il étoit des douleurs que j'ignorois encor?
Tous les maux que jamais les dieux ont pu répandre,
Ils les ont réservés pour l'ame la plus tendre.
J'adorois mon époux, ils l'ont abandonné :
Ils frappent dans mes bras mon fils infortuné.
Du plus grand des héros pourquoi l'ont-ils fait naître?
Et c'est Ulysse seul... Dieux! je le vois paroître.

SCÈNE III.

ANDROMAQUE, ULYSSE, CÉPHISE.

ULYSSE.

Ce n'est point en vainqueur que je viens en ces lieux,
Un titre moins suspect me ramène à vos yeux;
Les Grecs sur votre fils ont changé de pensée;
Ne craignez plus pour lui, sa grâce est prononcée.
Pyrrhus s'offre, Madame, à garder votre fils;
Aux mains d'Idoménée il peut être remis.
Tous nos Grecs à l'envi briguent cet avantage;
Vous pouvez à nos soins le livrer en otage;
Dans le sein de la Grèce, élevé parmi nous,
Il prendra pour les Grecs des sentimens plus doux.

ANDROMAQUE.

(*A part.*)

Ah! mon espoir renaît; Ulysse dissimule.
Seigneur, il n'est plus temps; ma tendresse crédule
Parmi tant de périls espéroit le sauver;
Mais proscrit par les dieux, qui l'eût pu conserver?
Cessez

Cessez contre mon fils une recherche vaine,
Un tombeau le dérobe aux traits de votre haine.

ULYSSE.

Il est mort!

ANDROMAQUE.

Pour sauver mon unique trésor,
Je l'avois renfermé dans le tombeau d'Hector;
Mais qui peut fuir des dieux la volonté suprême?
Mes pleurs n'ont pu tromper votre prudence extrême,
Et ce tombeau fatal que l'on vient d'écraser...

ULYSSE.

La feinte désormais ne peut plus m'imposer;
Je perce vos détours. Non, le cœur d'Andromaque
N'eût pu sans expirer soutenir cette attaque;
La tendresse de mère eût réglé votre sort;
Et puisque vous vivez, votre fils n'est point mort.

ANDROMAQUE.

Quoi! mon fils n'est point mort! Ulysse m'en assure.
Heureux Grecs, triomphez, je le vois sans murmure.
Mon fils respire! eh bien! tous mes maux sont passés;
Partagez mon bonheur, vous qui me l'annoncez;
Partagez... mais vos yeux sont brûlans de colère;
M'envieriez-vous mon fils? Hélas! vous êtes père,
Et vous offrez au sort, pour vous punir un jour,
Un cœur comme le mien rempli du même amour.

ULYSSE.

Non, non, de vos douleurs je saurai me défendre.
Où le cache Thestor? C'est ce qu'il faut m'apprendre.
Qu'il rende à ses vainqueurs votre malheureux fils;
Qu'il paroisse, on pourra l'épargner à ce prix.

ANDROMAQUE.

Où le cache Thestor! Que prétend donc ta rage ?
Quoi! que ma main te livre un si précieux gage!
Si je savois quel lieux cache un dépôt si cher,
Crois, pour le révéler, que le ciel, que l'enfer
N'ont ni prix ni tourmens capables de séduire
Ou d'étonner ce cœur que sa tendresse inspire.
Moi te livrer... Grands dieux! témoins de leurs excès,
Rendez à nos vainqueurs les maux qu'ils nous ont faits.
Des mains de ses enfans puisse périr le père,
Qui pour tuer un fils le demande à sa mère!

ULYSSE.

Thestor, au moins Thestor ne peut nous échapper;
Une enceinte de feu vient de l'envelopper.
Vous êtes de son sort justement alarmée :
On l'a vu dans le bois qui confine l'armée;
Et partout nos soldats lui fermant les chemins,
Il ne peut en sortir sans tomber dans nos mains.

SCÈNE IV.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ULYSSE, CÉPHISE.

HÉCUBE.

Ah! ma fille!

ANDROMAQUE.

Ma mère!

HÉCUBE.

Andromaque...

ANDROMAQUE.

Madame.

HÉCUBE.

Le fils d'Hector...

ANDROMAQUE.

Eh bien?

HÉCUBE.

Etouffé dans la flamme...

ANDROMAQUE.

Il est mort!

HÉCUBE.

Entouré de chefs et de soldats,
Thestor vient en pleurant d'annoncer son trépas.

ULYSSE.

Malgré moi je me sens attendri par leurs larmes.
Cessons en les voyant d'augmenter leurs alarmes;
Et pressant leur départ, dérobons à leurs yeux
Le douloureux aspect de ces funestes lieux.

SCÈNE V.

HÉCUBE, ANDROMAQUE.

HÉCUBE.

Epouse infortunée, et mère déplorable,
Tous vos maux sont les miens, le même sort m'accable.
Que dis-je! tous les maux dispersés entre vous,
Sur moi seule le sort les a réunis tous;
Chacun des miens gémit de son propre supplice,
Des supplices de tous il faut que je gémisse.
Ma fille, de vos pleurs vous inondez mon sein,
Eh! vos pleurs pourront-ils changer notre destin?

ANDROMAQUE.

D'un époux adoré tendre et parfaite image,
O mon fils!... les cruels t'immolent à leur rage.
Hector, mon cher Hector m'est ravi tout entier;
De mes jours malheureux ce jour est le dernier.
Du tombeau d'un époux, ô vous, débris funestes,
De tout ce qu'il aima recevez donc les restes.
(*Tirant un poignard.*)
Favorable ornement que je reçus d'Hector,
Et que mon sort présent me rend plus cher encor,
Tu vas dans cet instant me rendre à sa tendresse.

HÉCUBE.

O ciel!

SCÈNE VI.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, THESTOR.

THESTOR, *saisissant le poignard.*

Que faites-vous, malheureuse Princesse?
J'ai sauvé votre fils, j'en atteste les dieux;
Le vaisseau qui le porte a fait voile à mes yeux.

ANDROMAQUE.

Quoi! mon fils...

HÉCUBE.

Quoi! Thestor...

ANDROMAQUE.

Croirai-je mon oreille?
Il respire; ah! grands dieux! je doute si je veille.

THESTOR.

Ce n'est qu'à mon retour que les Grecs m'ont surpris,
Et déjà vers Samos on guidoit votre fils;

J'avois déjà couru sur les bords du Scamandre,
Jusqu'au sombre vallon où la mer vient se rendre:
Dans cet affreux désert, combien de nos amis,
Fugitifs comme nous, je trouve réunis?
Enée étoit chargé de ses dieux, de son père,
Plus léger sous le poids d'une charge si chère;
Ascagne le suivoit, que guidoit Anténor.
A peine à leurs regards j'offre le fils d'Hector,
Quels transports! quel amour! dans l'excès de leur joie,
Ils pensent voir Hector que le ciel leur renvoie.
On se hâte, et bientôt on arrive aux vaisseaux,
Qu'aux besoins d'Ilion avoit fourni Samos.
Un lamentable cri s'est fait alors entendre;
Quels soupirs, quels sanglots, en fuyant Troie en cendre!
L'aspect d'Astyanax soulageoit leurs douleurs.
Je le livre à leurs soins, arrosé de mes pleurs.
Sûr de son sort, tremblant pour vous et pour la reine,
Je rentre dans le bois qui borde cette plaine;
Les Grecs y poursuivoient des enfans, des vieillards,
Que des feux dévorans pressoient de toutes parts.
Sur la foi des regrets qui partoient de mon ame,
On a cru votre fils consumé par la flamme.
Les cruels m'entraînoient.

ANDROMAQUE.

Ah! que j'ai craint pour vous
De leurs rois inhumains l'implacable courroux!

THESTOR.

Hélas! et que ne peut le zèle qui m'anime
Détourner tous les traits du sort qui vous opprime!
Que ne puis-je bientôt vous rendre au fils d'Hector!

ANDROMAQUE.

Je ne le verrai plus, n'importe, il vit encor;
De mon unique bien digne dépositaire,
Ne l'abandonnez pas, tenez-lui lieu de père.
Eh! qui peut mieux que vous l'élever en héros?
Si je pouvois un jour le revoir à Samos!
Si je pouvois franchir la mer qui nous sépare!
Mais non, je vais gémir dans un exil barbare;
Et ce fils fugitif, si cher à mon amour,
Pour mes yeux désolés est perdu sans retour.

THESTOR.

C'est pour le conserver que je consens à vivre.
Mais on vient.

ANDROMAQUE.

Que veut-on?

SCÈNE VII.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, THESTOR, IDAS.

IDAS, *à Andromaque.*

Madame, il faut me suivre;
Il faut quitter ces lieux, et vous rendre à Scyros.
Pyrrhus veut qu'avant lui vous traversiez les flots:
Son cœur va s'occuper d'une fête immortelle
Que les mânes d'Achille exigent de son zèle.

ANDROMAQUE.

C'en est donc fait, Madame, il faut nous séparer.

HÉCUBE.

Me reste-t-il encor des malheurs à pleurer?

ANDROMAQUE.

O rives du Scamandre, ô divines contrées,
Par les exploits d'Hector autrefois consacrées,
Lieux chéris, si long-temps délices de mes yeux,
Recevez pour toujours mes plus tendres adieux.
Thestor, vous m'entendez et vous voyez mes larmes.
Thestor... mon cher Thestor....

THESTOR.

Oui, partez sans alarmes.

ANDROMAQUE, *dans les bras d'Hécube.*

Adieu.

HÉCUBE.

Funeste adieu que je ne reçois pas;
Jusqu'au dernier moment je veux vous voir.

ANDROMAQUE.

Hélas!

(*Elles sortent dans les bras l'une de l'autre.*)

SCÈNE VIII.

THESTOR, IPHIS.

IPHIS.

O JOUR vraiment affreux! ô vengeance inhumaine!
Voilà le dernier trait qu'on gardoit à la reine;
Elle en mourra, Seigneur, et je n'en puis douter.

THESTOR.

De quel nouveau récit viens-tu m'épouvanter?
Quel est donc ce malheur que je ne puis comprendre?

IPHIS.

Vous frémirez d'horreur, si vous osez l'entendre.

Les Grecs mettent Achille au nombre de leurs dieux;
Et pour mieux lui marquer leurs soins religieux,
Ils souillent son tombeau d'une victime humaine.

THESTOR.

Et la victime?

IPHIS.

C'est.....

THESTOR.

Achève.....

IPHIS.

Polyxène.

THESTOR.

O reine, en quels sanglots allez-vous éclater!
Dieux terribles, quels coups voulez-vous lui porter?
Pourriez-vous recevoir cette offrande exécrable?
Courons, Calchas encor me sera favorable;
Il pourra désarmer nos farouches vainqueurs.
Du zèle qui m'anime embrasons tous les cœurs.

SCÈNE IX.

ULYSSE, THESTOR, IPHIS, GARDES.

ULYSSE.

Thestor, où courez-vous? Gardes, qu'on le retienne.

THESTOR.

Grâce, grâce, Seigneur, il faut que je l'obtienne.
Polyxène...

ULYSSE.

Sa mort est juste, c'est assez;
Les Grecs à la hâter sont tous intéressés.

Retournez à Samos, la barque est toute prête;
Vos clameurs troubleroient l'éclat de cette fête.
Le sang d'Achille crie, et son ombre en courroux
N'a pas besoin ici d'un témoin tel que vous.

THESTOR.

Quelle fête, grands dieux! quel spectacle terrible!
Où l'innocence meurt dans un supplice horrible,
Où sans lois et sans frein, l'affreuse cruauté
Est poussée au-delà de l'inhumanité!
Honorez ce héros des titres les plus rares :
Mais pour mieux l'honorer faut-il être barbares?
Faut-il ne distinguer ni l'âge ni le rang,
Epouvanter la terre, et nager dans le sang,
Faire rougir le ciel de le croire capable
De se plaire aux fureurs d'un zèle abominable?

ULYSSE.

Thestor!

THESTOR.

En le plaçant parmi les immortels,
Donnez-lui des vertus dignes de leurs autels;
Ne le supposez plus violent, sanguinaire,
Avide de carnage et bouillant de colère.
Les dieux jouiroient-ils d'un suprême bonheur,
Si la rage barbare empoisonnoit leur cœur?
Tous les hommes n'ont plus qu'une même patrie,
Sitôt qu'ils ont franchi les bornes de la vie.
La mort également les marque de son sceau;
La haine et l'intérêt meurent dans le tombeau;
Les folles passions n'en troublent point l'asile.
Hector sans être ému voit les mânes d'Achille.

Loin de leur imputer nos aveugles transports,
Prenons les sentimens de ces illustres morts.
Achille ne veut point la mort de Polyxène;
Et si vous le croyez susceptible de haine,
C'est à de vils mortels que vous le comparez,
Et pour en faire un dieu, vous le déshonorez.

ULYSSE.

Les dieux peuvent-ils trop détester des perfides,
Que n'étonnèrent pas les plus noirs parricides?
La paix étoit signée, et pour la confirmer,
Le flambeau de l'hymen tout prêt de s'allumer.
Achille, qu'embrasoient les yeux de Polyxène,
La guidoit à l'autel à côté de la reine;
De la main de Pâris atteint d'un coup mortel,
Ce héros tout sanglant tombe aux pieds de l'autel.
Vengez-moi, nous dit-il, d'une injuste famille;
Je voue à vos fureurs et la mère et la fille;
Contraignez-les un jour à gémir de ma mort.
Pourrions-nous oublier son déplorable sort?
L'implacable justice a poursuivi la reine;
Et si vous vous plaignez du sort de Polyxène,
Qui des Grecs ou d'Hécube en faut-il accuser?
C'est son noir attentat qui ne peut s'excuser.

THESTOR.

Pâris médita seul ce piége abominable,
Dont la reine, Seigneur, fut toujours incapable.
Ce meurtre évidemment les perdoit toutes deux,
Et vous leur imputez ce sacrilége affreux?

ULYSSE.

Si Pâris n'eût point eu la reine pour complice,
Aux yeux de l'univers elle en eût fait justice;

Hécube avoit saisi toute l'autorité,
L'avez-vous vu punir ce crime détesté?

THESTOR.

Confondez-vous, Seigneur, le crime et la foiblesse?

ULYSSE.

Eh! qu'importe à quel titre elle ait trahi la Grèce?
Finissons des discours désormais superflus.
(*Aux gardes.*)
Qu'on l'emmène.

THESTOR.

Seigneur...

ULYSSE.

Ne nous résistez plus.
Gardes, obéissez sans tarder davantage;
Conduisez-le au vaisseau qui l'attend au rivage;
Et même en le guidant, cachez-le à tous les yeux;
Que son zèle indiscret ne trouble plus ces lieux.

SCÈNE X.

ULYSSE.

L'intérêt de l'Etat me force d'être injuste,
Je viole à regret son caractère auguste.
Quand de son zèle ardent j'ai paru murmurer,
Dans le fond de mon cœur j'aimois à l'admirer.
Quel sujet! quel ami! quel zèle pour son maître!
Zèle pur que Priam ne peut plus reconnoître.
Les rois seroient des dieux sur le trône affermis,
Si leur cœur ne s'ouvroit qu'à de pareils amis.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

HÉCUBE, CÉPHISE, GARDES.

HÉCUBE, *à ses gardes.*

Fuyez, et redoutez la fureur qui m'entraîne.
Ah! Céphise, sais-tu le sort de Polyxène?
On déifie un monstre; à quel titre, à quel prix!
Il a de son vivant exterminé mes fils;
Il s'est rassasié du sang de ma famille.
A ma vive tendresse il restoit une fille,
Et l'on va l'immoler à ce monstre odieux,
Plus barbare pour moi que tous les autres dieux.
C'est des dieux infernaux qu'il augmente le nombre.
Mais comme une furie attachée à son ombre,
J'irai dans les enfers surpasser sa fureur.
Thestor est-il instruit de mon nouveau malheur?
Sait-il?....

CÉPHISE.

Saisi d'horreur pour ce noir sacrifice,
Que n'a-t-il pas tenté pour désarmer Ulysse?
Ses efforts généreux ont été superflus.
Hélas! il est parti, nous ne le verrons plus.

HÉCUBE.

Qu'entends-je! Quoi! Thestor! Thestor nous abandonne!

CÉPHISE.

Les Grecs l'ont éloigné ; son zèle les étonne.

HÉCUBE.

Voici donc le moment de la fureur des dieux ;
Aucun rayon d'espoir ne luit plus à mes yeux.
Je vois toute l'horreur de mon sort déplorable ;
Le coup le plus cruel, le plus irréparable
Que puisse nous porter le destin ennemi,
C'est de nous enlever un véritable ami.
J'ai tout perdu... ma fille... hélas ! c'est elle-même ;
Sa vue ajoute encore à ma douleur extrême.

SCÈNE II.

HÉCUBE, POLYXÈNE, CÉPHISE,
VIEILLARDS, GARDES.

POLYXÈNE, *courant se jeter dans les bras d'Hécube.*

Ah ! Madame... Ah ! ma mère, est-ce vous que je voi ?
Combien votre présence a de charmes pour moi !
Malgré tous les chagrins dont nous sommes la proie,
Mon cœur en vous voyant s'ouvre tout à la joie.
Votre absence cruelle excitoit mes terreurs ;
Ah ! quel est votre sort et celui de mes sœurs ?

HÉCUBE.

Les Grecs m'ont condamnée à vivre en servitude.

POLYXÈNE.

Ah ! pour le cœur d'un roi que ce supplice est rude !

L'homme le plus obscur aime la liberté,
Et vous passez du trône à la captivité.
Et mes sœurs, puis-je apprendre où le sort les entraîne?

HÉCUBE.

Cassandre a déjà pris la route de Mycène.
Andromaque à Scyros va précéder Pyrrhus.

POLYXÈNE.

Hélas! c'en est donc fait, nous ne les verrons plus.
N'importe, il faut au sort opposer du courage.
Ne puis-je point pour vous m'offrir en esclavage?
Je porterois vos fers, et pour vous soulager,
Le poids le plus pesant me paroîtroit léger.

HÉCUBE, *à part.*

Elle ignore à quel sort les Grecs l'ont condamnée.

POLYXÈNE.

Eh! pourquoi me fait-on une autre destinée?
Pourquoi me distinguer de mes sœurs et de vous?
Je ne demande point un traitement plus doux.
On m'a remise aux mains de femmes révérées,
Au culte des autels de tout temps consacrées,
Qui loin de m'offenser et de blesser mes yeux,
Me rendent des respects que l'on ne doit qu'aux dieux;
Comme un temple sacré regardent mon asile,
Me nomment à genoux la compagne d'Achille;
Elles ornent mon sein de guirlandes de fleurs,
Et me parent d'habits des plus riches couleurs;
D'un superbe bandeau l'on doit ceindre ma tête.
A quoi bon ces honneurs que la Grèce m'apprête?
Si l'on vous avilit, je les déteste tous,
Et mon cœur les fuira pour souffrir avec vous.

HÉCUBE.

Les perfides !

POLYXÈNE.

Pourquoi ?

HÉCUBE.

Je me meurs.

POLYXÈNE.

O ma mère !
Daignez de vos terreurs m'expliquer le mystère.

HÉCUBE.

Je ne le puis.

POLYXÈNE.

Vos pleurs...

HÉCUBE.

Ah ! laisse-les couler,
Et que puisse avec eux mon ame s'exhaler !

POLYXÈNE.

Ma mère, en me voyant votre douleur s'irrite;
Sans doute je rappelle à votre ame interdite
Mes sœurs que le destin vous enlève en ce jour,
Bien plus dignes que moi d'exciter votre amour.
Mais, ma mère, croyez que toute leur tendresse
Revivra dans le cœur de celle qu'on vous laisse.
Ce qu'elles eussent fait pour calmer vos douleurs,
Mon zèle le fera pour adoucir vos pleurs,
Et je vous aimerai plus que toutes ensemble.

HÉCUBE.

Tu m'arraches le cœur, laisse-moi.

POLYXÈNE.

Ciel ! je tremble.

Non, je n'aime que vous, croyez-en mes sermens.
Pourquoi fuir mes regards et mes embrassemens?
Ma vue à chaque instant semble aigrir votre peine;
Hélas! vous n'aimez plus la triste Polyxène.

HÉCUBE.

Moi, je ne t'aime plus!

POLYXÈNE.

Vous frémissez!

HÉCUBE.

Ah! vien,
Jette-toi dans mes bras, ô mon unique bien!
D'une injuste froideur n'accuse point ta mère,
O ma fille, jamais tu ne me fus si chère!
Trop digne de ces pleurs que tu me fais verser,
Ton sort... Mais est-ce moi qui dois te l'annoncer?

POLYXÈNE.

C'est moi que vous pleurez! Ah! parlez sans contrainte;
Est-ce au sang dont je sors à connoître la crainte?
Croyez-vous qu'à la peur mon cœur puisse s'ouvrir,
Et que la sœur d'Hector ne sache pas mourir?
Daignez vous expliquer, la feinte est inutile.

HÉCUBE.

Les Grecs vengent sur toi l'assassinat d'Achille.
Sous le couteau sacré tout ton sang va couler,
Et c'est sur son tombeau que l'on doit t'immoler.

POLYXÈNE.

Moi, m'immoler! Hélas! et quel est donc mon crime?
Je vis avec douleur frapper cette victime;
Non, je ne trempai point dans son funeste sort:
Sa vie eût sauvé Troie, et je pleurai sa mort.

HÉCUBE.

Les cruels, pour combler l'horreur du sacrifice,
Me condamnent à voir ton injuste supplice :
Leurs rois, en me rendant le témoin de ton sort,
Ont cru me punir mieux qu'en me donnant la mort.
Ils ne se trompent point dans leur projet barbare,
Je meurs à chaque instant du coup qu'on te prépare.

POLYXÈNE.

Peut-on pousser plus loin la haine et le courroux?
Ah! je sens maintenant tout le poids de leurs coups.
Ils veulent m'égorger; je mourrai sans murmure:
Mais de braver en vous les cris de la nature,
Mais de me faire voir vos larmes, vos terreurs,
Et de fixer vos yeux sur le coup dont je meurs;
O fille infortunée! ô mère malheureuse!
Hélas! que cette mort va me paroître affreuse!

HÉCUBE.

Non, tu ne me verras ni pleurer ni souffrir.
Hilus vient nous chercher, ma fille, allons mourir.

SCÈNE III.

HÉCUBE, POLYXÈNE, HILUS, CÉPHISE,
GARDES.

HILUS.

GARDES, vers le tombeau conduisons Polyxène :
Mais Calchas veut qu'ici l'on retienne la reine.
(*A Hécube.*)
Calchas n'approuve point que vos yeux soient témoins
Du sacrifice affreux qu'on commet à ses soins.

HÉCUBE.

Non, je n'accepte point cette odieuse grâce.
Les Grecs n'ont pas encore éprouvé mon audace.
Sans relâche livrée aux traits les plus perçans,
La douleur, l'épouvante avoient glacé mes sens;
Ce coup, ce dernier coup m'en redonne l'usage.
Aux fureurs de Pyrrhus j'opposerai ma rage.
Je préviendrai ses coups, je percerai son sein,
J'arracherai ma fille à sa sanglante main.
Mais... on l'entraîne... ô fille! ô mère désolée!
Que je l'embrasse encore, et je meurs consolée.
(Céphise suit Polyxène.)
Hélas! à ma tendresse accordez un moment...
Monstres, que ma douleur implore vainement,
L'enfer vous enseigna l'art affreux des vengeances.
Cruels, si vous n'osez terminer mes souffrances,
Si jusqu'à m'épargner vous poussez vos dédains;
Par pitié, d'un poignard armez mes foibles mains.
Je ne puis plus suffire aux excès de ma peine...
Quoi! je vis, et tu meurs, ma chère Polyxène!
Je vois ton sang mouiller un sacrilége autel.
Où m'éloigner? où fuir ce spectacle cruel?
(A Iphis.)
Que vient-on m'annoncer? Sans doute Polyxène...

SCÈNE IV.

HÉCUBE, IPHIS, GARDES.

IPHIS.

HÉLAS! sa destinée est encore incertaine.

Calchas a réuni presque tous les esprits
Que la pitié naissante avoit déjà saisis.
« Que d'Achille, dit-il, on célèbre la gloire,
Par des honneurs divins consacrons sa mémoire;
Que sur son tombeau même un temple édifié
Soit à son nom sacré par nos soins dédié.
A son culte éternel il faut une prêtresse;
Ce choix ne peut tomber que sur une princesse.
Neptune, Jupiter, nos dieux les plus puissans,
Des mains d'une princesse ont reçu votre encens.
Achille a mérité leur grandeur souveraine,
De cet emploi sublime honorez Polyxène.
Par là vous l'immolez aux mânes d'un époux,
Vous la sacrifiez par des moyens plus doux.
Qu'à veiller près de lui jour et nuit attentive,
Dans ses chants immortels le nom d'Achille vive.
Les vainqueurs d'Ilion sont devenus des dieux;
Pardonnez comme ils font, vous serez grands comme eux. »
Mais le cruel Pyrrhus frémissant de colère,
Réclame sa victime, et veut venger son père.

HÉCUBE.

Le barbare... Grands dieux, favorisez Calchas;
Ah! s'il m'étoit permis... Iphis, guide mes pas,
Hâtons-nous...

SCÈNE V.

HÉCUBE, IPHIS, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Arrêtez, malheureuse Princesse.

HÉCUBE.

Ma fille...

CÉPHISE.

Vous voyez la douleur qui me presse.

HÉCUBE.

Non, Calchas nous protège, et je dois à ses soins...

CÉPHISE.

Que mes yeux ne sont-ils d'infidèles témoins!
Pyrrhus...

HÉCUBE.

O nom fatal!

CÉPHISE.

Dans sa fureur extrême,
Il vient de l'immoler aux yeux de Calchas même.

HÉCUBE.

(*Elle tombe sur le tombeau de Pâris.*)
Ma fille... je succombe... Hélas! elle n'est plus...
De ruines, de morts, ciel! quel amas confus!
Je me meurs. Rois, tremblez; ma peine est légitime.
J'ai chéri la vertu, mais j'ai souffert le crime.

FIN DES TROYENNES.

IPHIGÉNIE
EN TAURIDE,
TRAGÉDIE,
PAR GUYMOND DE LA TOUCHE,

Représentée, pour la première fois, le 4 juin 1757.



NOTICE

SUR

GUYMOND DE LA TOUCHE.

CLAUDE GUYMOND DE LA TOUCHE naquit en 1729, à Châteauroux en Berri. Son père, procureur du roi au bailliage de cette ville, lui fit donner une excellente éducation. Doué des plus heureuses dispositions, il acquit en peu de temps une parfaite connoissance de tous les auteurs anciens. Dès qu'il eut terminé ses études, à l'âge de quatorze ans, ses parens l'ayant laissé libre du choix d'un état, il entra chez les jésuites. Une imagination ardente avoit exalté en lui les sentimens religieux qu'il avoit puisés dans sa famille : il crut avoir une vocation décidée pour la carrière de l'église ; mais de nouveaux goûts se développèrent en lui avec l'âge, et il ne tarda pas à regretter d'avoir choisi un état auquel il n'étoit point

appelé. Il différoit d'opinions et de principes avec la plupart des religieux ses confrères. Quelques désagrémens qu'ils lui firent éprouver le déterminèrent à quitter leur société, à laquelle heureusement il ne s'étoit pas encore attaché par des liens indissolubles. Il rentra dans le monde à vingt-huit ans, et se destina au barreau; mais le succès de quelques ouvrages qu'il publia, la fréquentation de la société de madame de Graffigny, chez qui se réunissoient les littérateurs les plus distingués, le détournèrent de l'étude du droit : il se consacra entièrement à la culture des lettres, et son père, loin de désapprouver ce dessein, l'y affermit encore par des encouragemens.

Guymond de la Touche étoit appelé, par le caractère de son génie, à suivre les traces de nos grands poètes tragiques. *Iphigénie en Tauride*, jouée pour la première fois le 4 juin 1757, obtint le plus grand succès pendant vingt-sept représentations de suite. Cet heureux essai de ses talens promettoit à l'auteur une ample moisson de lauriers dans la carrière dramatique; une mort prématurée l'arrêta dès son début. Guymond de la Touche travailloit à une tragédie de *Régulus*, dont

dont il avoit même déjà terminé les quatre premiers actes, lorsqu'une fluxion de poitrine l'enleva aux lettres le 14 février 1760, dans sa trente-unième année.

PERSONNAGES.

THOAS, chef de la Tauride.
ORESTE, roi d'Argos et de Mycène, frère d'Iphigénie.
PYLADE, roi de la Phocide, ami d'Oreste.
IPHIGÉNIE, grande-prêtresse de Diane.
ISMÉNIE, prêtresse de Diane, attachée à Iphigénie.
EUMÈNE, autre prêtresse.
ARBAS, officier des gardes de Thoas.
UN ESCLAVE attaché à Isménie.
PRÊTRESSES.
SOLDATS d'Oreste et de Pylade.
GARDES de Thoas.

La scène est en Tauride, dans le temple de Diane.

IPHIGÉNIE

EN TAURIDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

IPHIGÉNIE, *prosternée au pied de l'autel.*

GRANDS dieux! dont en tremblant j'implore l'assistance,
Daignez, en l'éprouvant, soutenir ma constance;
Du songe qui m'accable éclaircissez l'horreur :
De vos profonds décrets est-il l'avant-coureur?

SCÈNE II.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE, *au fond du théâtre.*

QUELS douloureux accens me remplissent d'alarmes!
N'entends-je pas la voix d'Iphigénie en larmes?

IPHIGÉNIE, *se levant.*

Est-ce toi, dont les soins me deviennent si chers,
Qui seule à ma douleur restes dans l'univers?

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Vers ces autels funèbres,
Rendus plus effrayans par l'horreur des ténèbres,
Pâle et tremblante, hélas! que venez-vous chercher,
Vous qui le jour osez à peine en approcher?
Aucun ordre sanglant n'a frappé mon oreille.
Du farouche Thoas la cruauté sommeille;
Son cœur qui veille, en proie aux superstitions,
Avide par devoir du sang des nations,
Au pied de ces autels, du trouble qui le tue
N'assiége point encor Diane et sa statue.
Mais que vois-je? Vos sens d'épouvante frappés,
D'un nuage de pleurs vos yeux enveloppés......

IPHIGÉNIE.

A la gloire des Grecs et du fils de Pélée,
Diane, que n'étois-je en Aulide immolée!
Ou que n'ai-je du moins, quand ta puissante main
Me transporta loin d'eux sous ce ciel inhumain,
Subi la loi sanglante en ton nom établie,
Contre les étrangers qu'elle te sacrifie!
O déesse!

ISMÉNIE.

Pourquoi lui reprocher toujours
La trop juste pitié qui défendit vos jours?
Craignez que sa bonté, si mal récompensée,
A la fin de vos pleurs ne se trouve offensée;
Mais en ce jour naissant qui peut les redoubler?
Est-ce le sang qui doit sous votre main couler?

D'un cœur compatissant victime déplorable,
Hélas! auriez-vous vu l'étranger misérable,
Au pied du temple hier trouvé sans mouvement,
Sur le sable étendu, privé de sentiment,
Que dans l'horrible excès du zèle qui l'enivre,
Par d'homicides soins Thoas a fait revivre?

IPHIGÉNIE.

Pourquoi l'aurois-je vu? n'ai-je donc pas assez
De la crainte des maux qui me sont annoncés?
A quels pleurs éternels je semble être livrée!
D'un trop crédule espoir me serois-je enivrée?
O destin! n'ai-je dû naître que pour souffrir?
Me verrai-je toujours, sans vivre ni mourir,
Dans ce temple de sang au meurtre assujettie,
Traîner avec effort ma chaîne appesantie,
Victime à chaque instant d'un devoir odieux,
L'horreur de la nature, et peut-être des dieux?

ISMÉNIE.

Quoi! ne comptez-vous plus sur votre frère Oreste?
Avez-vous oublié cet espoir qui vous reste?

IPHIGÉNIE.

Vain espoir! son trépas ne m'est que trop prédit.
Un songe encor présent à mon cœur interdit...

ISMÉNIE.

Pourquoi vous alarmer sur la foi d'un mensonge?
Fille du roi des rois, devez-vous craindre un songe?

IPHIGÉNIE.

Le cœur des malheureux a tout à redouter.
Mais quel ressouvenir vient encor m'agiter?

Quand, dans l'espoir flatteur d'un brillant hyménée,
Je fus aux champs d'Aulide en triomphe amenée,
De mes affreux destins fatal avant-coureur
Un songe également vint me remplir d'horreur;
J'y vis d'Agamemnon la sanglante imposture;
Je le vis à l'autel, outrageant la nature,
D'un titre qu'il souilloit avidement jaloux,
Me présenter la mort au lieu de mon époux.

ISMÉNIE.

Quel fantôme aujourd'hui, quel sinistre présage
De vos sens égarés suspend encor l'usage?
Osez me le tracer, soulagez votre cœur;
Le récit de nos maux adoucit leur rigueur.

IPHIGÉNIE.

Quel mélange inoui d'horreur et d'allégresse!
Je revoyois les lieux si chers à ma tendresse;
Au sein de la nature et de l'humanité,
Je respirois le calme avec la liberté;
Au fond de leur palais, rempli de leur puissance,
Je cherchois les auteurs de ma triste naissance,
Quand un bruit effrayant, des gouffres du trépas,
S'élève et fait trembler le marbre sous mes pas.
D'une sombre vapeur l'air à l'instant se couvre,
La voûte du palais à longs sillons s'entr'ouvre;
Je fuis et la lueur d'un pâle et noir flambeau
Ne me laisse plus voir qu'un horrible tombeau.
En ce même moment un nouveau bruit s'élève;
De ce vaste débris qu'avec peine il soulève,
Sort un jeune inconnu, sanglant, pâle, meurtri;
Il m'appelle en poussant un lamentable cri:

J'accours; et pleine encor du fatal ministère
Dont je porte le joug, esclave involontaire,
Ornant son front de fleurs et du bandeau mortel,
Je le traîne en pleurant aux marches de l'autel.
Ce jeune infortuné, grands dieux! c'étoit mon frère...
Sorti du sein des morts, mon parricide père
Sembloit, brûlant encor de la soif de son sang,
Forcer ma main tremblante à lui percer le flanc.

ISMÉNIE.

Chassez ces vains objets, effacez-en l'empreinte.

IPHIGÉNIE.

N'es-tu plus, cher espoir? en croirai-je ma crainte?
Es-tu, comme ta sœur, à l'orgueil immolé?
Pour un autre Ilion ton sang a-t-il coulé?
Hélas! tu soutenois mon timide courage;
J'attendois chaque jour qu'un favorable orage
Me livrât sur ces bords, de mes larmes trempés,
Quelques malheureux Grecs au naufrage échappés,
Pour instruire par eux Argos et ta tendresse,
Du cours de mes destins, ignoré de la Grèce;
Sûre que ton grand cœur, pénétré de mon sort,
M'affranchiroit d'un joug plus cruel que la mort.
Inutiles projets! Les dieux, dans leur vengeance,
M'ont voulu tout ravir, jusques à l'espérance.

ISMÉNIE.

Croyez-en moins un songe et vos pressentimens:
Il n'est d'oracles sûrs que les événemens.
Quel barbare plaisir, quelle fureur extrême
D'irriter vos ennuis sans pitié pour vous-même!

D'ailleurs, souvent les dieux, qu'accusent nos douleurs,
Annoncent leurs bienfaits sous l'aspect des malheurs.
Jusqu'au dernier moment que votre cœur espère;
Je peux encor pour vous nommer ici mon père:
Votre rang, vos vertus, mes pleurs et vos bienfaits,
Jusqu'au fond de son cœur ont porté vos regrets.
Caché sous l'humble toit qu'honore sa vieillesse,
Du soin de vos malheurs il se remplit sans cesse.
Hélas! que votre sort lui fait sentir le sien!
Mais, Madame, parlez; nos jours sont votre bien.

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

EUMÈNE.

Votre tyran, pressé par ses sombres alarmes,
Vient, Madame, rouvrir la source de vos larmes.
Inquiet, éperdu, croyant tout ce qu'il craint,
Redoutant l'étranger qui ne doit qu'être plaint,
Il vient, en ses terreurs, aussi cruel qu'extrême,
L'immoler par vos mains au ciel moins qu'à lui-même.

IPHIGÉNIE.

A quoi me réduit-il? fatale extrémité!
Et quel moment encor choisit sa cruauté!

ISMÉNIE.

Ah! si brisant le joug d'une triste contrainte,
Vous essayiez de vaincre et son zèle et sa crainte;
Si de l'humanité vous réclamiez les droits,
Et le courroux des dieux, et le devoir des rois;

Si vous faisiez parler sa gloire et la nature...

IPHIGÉNIE.

Que peut-on sur un cœur en proie à l'imposture,
Que sa religion et la crédulité
Remplissent d'épouvante et de férocité?
Grands dieux! si cependant votre gloire s'oppose
A ces meurtres sacrés qu'un faux zèle m'impose;
Du sang des malheureux si ces autels baignés,
Sont un objet d'horreur à vos yeux indignés;
Daignez alors, daignez descendre dans mon ame,
Et l'embraser des traits d'une divine flamme;
A ma timide voix prêtez ces fiers accens
Qui subjuguent l'esprit et captivent les sens;
Que je puisse domter l'illusion farouche
D'un barbare que tout effraie et rien ne touche;
Et qu'en vous honorant, mes pacifiques mains
Ne servent désormais qu'au bonheur des humains.

ISMÉNIE.

Votre tyran paroît, renfermez votre trouble.

IPHIGÉNIE.

Son aspect, malgré moi, l'excite et le redouble.

SCÈNE IV.

THOAS, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE, ARBAS, GARDES.

THOAS.

Vous à qui l'avenir se doit manifester,
Sur mon sort, en tremblant, je viens vous consulter.

Je ne peux plus long-temps, dans l'ombre du silence
De mes noires terreurs cacher la violence.
Sans être criminel, j'éprouve des remords;
J'entrevois sous mes pieds le rivage des morts :
La foudre autour de moi dans la nuit étincelle;
Sur mon front innocent ma couronne chancelle:
Des dieux qu'avec effroi j'évite d'offenser,
Jusqu'au sein du repos je m'entends menacer.
Diane, par mes vœux vainement combattue,
Semble vouloir ailleurs transporter sa statue;
De ce revers fatal, dont dépendent mes jours,
Je ne sais quelle voix vient m'avertir toujours.
Vous qu'approche des dieux votre saint ministère,
Daignez de ces objets m'éclaircir le mystère;
En appaisant le ciel, daignez l'interroger
Dans le flanc entr'ouvert du sinistre étranger.
L'état où je l'ai vu m'afflige et m'importune;
Tout m'est suspect en lui, jusqu'à son infortune;
Ses regards furieux, vers le ciel élancés,
Sur son front pâlissant ses cheveux hérissés,
Ses mouvemens affreux, ses cris mêlés d'alarmes,
Perdus dans un torrent de sanglots et de larmes,
Son visage altéré, sans forme et sans couleur,
L'oubli de sa raison qu'égare la douleur,
Son calme ténébreux après sa rage éteinte,
De l'horreur qui le suit frappent mon ame atteinte.
De ses gardes tremblans si j'en crois les rapports,
Dans l'effroyable accès de ses brûlans transports,
Parmi les cris qu'il pousse en sa douleur amère,
Il semble articuler les noms d'ami, de père;

Un d'eux même a cru voir des spectres l'entourer,
Armés de longs serpens, prêts à le déchirer.
Quel peut être le nom de ce barbare impie?
Dans son farouche cœur quel crime affreux s'expie?
Condamné par les dieux, et tout prêt d'expirer,
D'où peut naître l'effroi qu'il semble m'inspirer?
D'où vient que tout me nuit, et sert à me confondre?

IPHIGÉNIE.

Sur vos troubles secrets que puis-je vous répondre,
Seigneur? Les dieux sont sourds à mes tristes accens;
Diane avec horreur repousse mon encens;
Sous mes genoux tremblans l'autel fuit et s'entr'ouvre,
La statue à mes yeux d'un voile épais se couvre;
Dans son propre aliment le feu sacré s'éteint.
Je ne sais, mais le sang dont cet autel est teint,
Ce sang de l'innocence aveuglément proscrite,
Loin d'appaiser les dieux, peut-être les irrite.
La vapeur de ce sang, par devoir répandu,
A peut-être formé l'orage suspendu.
Je l'avouerai, je crains d'outrer leur privilége;
Je crains d'être à la fois barbare et sacrilége.
Si l'organe qui parle à mon cœur éperdu,
Du vôtre également pouvoit être entendu,
Votre zèle, Seigneur, plus pur et moins austère,
Ne feroit plus du meurtre un auguste mystère;
Et ces autels de sang, effroi des malheureux,
Seroient, contre le sort, un asile pour eux;
Même pour l'étranger qui vous paroît à craindre,
Et qui peut-être, hélas! quel qu'il soit, n'est qu'à plaindre.
Enfin, je ne sais trop si c'est les offenser;
Mais pour l'honneur des dieux, je n'oserois penser

Qu'au gré des noirs transports d'une bizarre haine,
Faisant de leurs autels une sanglante arène,
Ils se plaisent sans honte à voir le sang humain
Couler à longs ruisseaux sous ma tremblante main.
A ces farouches traits peut-on les reconnoître?
Se pourroit-il, grands dieux! qu'avilissant votre être,
Vous nous ordonnassiez, capricieux tyrans,
D'expier nos forfaits par des forfaits plus grands;
Et que nous n'eussions droit à vos bienfaits augustes,
Qu'en osant mériter vos vengeances plus justes?

THOAS.

Eh quoi! l'illusion d'un cœur compatissant
Vous fait-elle oublier l'oracle encor récent,
Qui m'ôte avec le jour le sceptre et la statue,
Si par l'humanité mon ame combattue,
Dérobe au glaive saint un seul des étrangers
Qu'auront fait échouer le sort et les dangers?
C'est donc en me rendant à ses arrêts contraire,
Qu'aux vengeances du ciel on prétend me soustraire?
Protecteur, dites-vous, des mortels innocens,
Peut-il nous demander leur trépas pour encens?
Sans doute qu'il le peut, puisqu'il vous le commande;
Et cet hommage est dû dès-lors qu'il le demande.
Est-il quelque devoir qui l'oblige envers nous?
Ne peut-il pas frapper sans mesurer ses coups?
Quoi! les peuples armés du glaive de la guerre,
De flots de sang humain pourront couvrir la terre!
Leurs chefs ambitieux, au soin de leur grandeur,
Pourront tout immoler dans leur aveugle ardeur!
Nous-mêmes, dans le creux de nos antres sauvages,
Nous pourrons subsister de meurtre et de ravages!

Nous pourrons dévorer nos ennemis vivans,
Et nous désaltérer dans leurs crânes sanglans!
Et les dieux en courroux, ces dieux par qui nous sommes,
Ne pourront demander pour victimes, des hommes!
Le sang que nous faisons couler à notre gré,
Sera-t-il donc pour eux uniquement sacré?
Mais vous, de leurs décrets l'instrument et l'organe,
Quel tribunal en vous les juge et les condamne?
De quelle autorité, bornant ici leurs droits,
Aux maîtres du tonnerre imposez-vous des lois?
Tremblez de vos discours: qu'un prompt retour expie
Les murmures secrets de votre cœur impie.
Malgré les mouvemens dont il est combattu,
Adorer et frapper, voilà votre vertu.

IPHIGÉNIE.

Eh bien! Seigneur! eh bien! envoyez la victime.
Puissé-je ne remplir qu'un devoir légitime!

THOAS.

La victime de près va vous suivre à l'autel.
Je retourne la voir dans mon trouble mortel.
Qui que ce soit, frappez; soyez inexorable:
C'est être criminel que d'être misérable.
En un mot, c'est ma loi, c'est ma religion,
Et votre seul devoir est la soumission.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Il faut donc la remplir cette loi rigoureuse...
Allons, puisqu'il le faut... Où vais-je, malheureuse?

Tout mon sang se soulève, et tout mon corps frémit:
Dans mon cœur palpitant l'humanité gémit.

ISMÉNIE.

Vous dépendez d'un maître aux pleurs inaccessible,
En ses fausses erreurs d'autant plus inflexible,
Que par le poids des ans courbé vers le tombeau,
Il voit de ses longs jours pâlir le noir flambeau.
Craignez son zèle affreux, et que dans la Tauride
Il ne vous fasse enfin trouver une autre Aulide.
De ses ordres plutôt remplissez la rigueur;
C'est le crime du sort, et non de votre cœur.

IPHIGÉNIE.

Quelque esclave qu'il soit du destin qui l'opprime,
Va, pour qui le commet, le crime est toujours crime;
Et la nécessité, qui semble l'excuser,
Ne peut vaincre son cœur, constant à l'accuser.

ISMÉNIE.

Mais si le ciel enfin, si le ciel le commande?
Si c'est un sang impur, que son courroux demande?

IPHIGÉNIE.

Eh! de quel vain effroi prétends-tu me frapper?
La nature me parle, et ne peut me tromper:
C'est la première loi... C'est la seule peut-être...
C'est la seule, du moins, qui se fasse connoître,
Qui soit de tous les temps, qui soit de tous les lieux;
Et qui règle à la fois les hommes et les dieux.

EUMÈNE.

Ah! Madame, pensez...

IPHIGÉNIE.

Je sens que je m'égare;
Mais que le ciel enfin me parle et se déclare.
Suit-il dans ses décrets les mœurs des nations?
Est-il père ou tyran selon leurs passions?
Mais non, peuples cruels, il n'a point votre rage;
Auteur de la nature, il chérit son ouvrage;
Tout homme à ses bienfaits a droit également;
Aucun dans l'univers n'est né pour son tourment.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ORESTE, *enchaîné*, GARDES.

ORESTE, *dans le fond du théâtre.*

Ah! laissez-moi jouir du moment qui me reste,
Et respectez mon sort.

(*Les gardes s'éloignent.*)

SCÈNE II.

ORESTE, *seul, s'avançant sur le bord du théâtre.*

Ah! malheureux Oreste!
Pour m'accabler encor, quel bras appesanti
Rappelle au sentiment mon cœur anéanti?
Cieux! quel enfer me suit! quels tourmens effroyables!
Laissez-moi respirer, spectres impitoyables.
C'est le crime des dieux... je n'ai fait qu'obéir...
Mais vous qui me donnez le droit de vous haïr,
Auteurs de mon forfait, auteurs de mon supplice,
Dieux bizarres, parlez, quel est votre caprice?
Du fond de mon exil vous m'arrachez tremblant;
Vous mettez dans mes mains un glaive étincelant;
De mon père égorgé par sa fureur jalouse,
Vous marquez à mes coups la parricide épouse;

Je recule, je crains... Cruels, vous menacez;
Je me soumets, je frappe... et vous me punissez...
C'est peu. N'apercevant dans la nature entière
Qu'un gouffre épouvantable, et l'ombre de ma mère,
N'en pouvant soutenir le fantôme odieux,
Je cours vous implorer, impitoyables dieux!
Vous me nommez ces lieux, qu'au meurtre on prostitue;
Vous m'annoncez qu'il faut en ravir la statue,
Et transporter ailleurs ses autels profanés,
Pour m'arracher au trouble où vous me condamnez:
Je pars, et tu me suis, ami fidèle et rare!
Mais entrant dans le port l'orage nous sépare.
Poussé sur les écueils, par la foudre embrasé,
Mon vaisseau, loin du tien, vole en éclats brisé.
Englouti sous les flots, privé de la lumière,
J'ignore qui me rend à ma fureur première.
Mais sur quelles horreurs s'arrêtent mes regards?
Sur ces marbres cruels quels traits de sang épars!
Mes plus affreux malheurs sont-ils ceux que j'ignore?
Pylade!... Achève, ô ciel! frappe, je vis encore...
O rage! Oui, c'est son sang. Me laissant mon ami,
Les dieux ne m'auroient cru malheureux qu'à demi.

SCÈNE III.

ORESTE, PYLADE, *enchaîné.*

PYLADE, *au fond du théâtre.*

Que vois-je? A mon transport puis-je le méconnoître?
(Il court embrasser Oreste.)
Revois entre tes bras, ô moitié de mon être!
Revois Pylade.

ORESTE.

Où suis-je? En croirai-je mes yeux?
Pylade dans mes bras! Pylade dans ces lieux!
Je sens mon ame errer sur mes lèvres tremblantes...

PYLADE.

Rappelle, en me voyant, tes forces chancelantes.

ORESTE.

Dans ces barbares lieux fermés à la pitié,
Quel démon ou quel dieu t'a conduit?

PYLADE.

L'amitié.
Ayant par tes débris connu ton infortune,
Voguant aux cris des tiens, luttant contre Neptune,
Les sauvant tous, croyant te voir dans chacun d'eux,
Je te cherchois, rempli des promesses des dieux,
N'osant et ne pouvant, sans leur faire un outrage,
Te croire enseveli sous ton propre naufrage.
Au milieu des rochers qui défendent ce port,
J'aborde sans autre art qu'un aveugle transport.
De mon vaisseau caché sous leur cime avancée,
J'abandonne le soin au sage et brave Alcée,
Et cherche avec effort la trace de tes pas
Dans des antres voisins des portes du trépas.
Près de ces murs sanglans le jour vient me surprendre;
J'allois, pour tout tenter, vers mon vaisseau me rendre,
Quand tout un peuple accourt, et vient m'envelopper;
Je m'arme avec fureur, je crois le dissiper;
Mais le nombre m'accable, et je deviens la proie
De ces monstres remplis de terreur et de joie;
Ils me traînent en foule, et d'un commun transport,

Devant leur chef tremblant, qui m'envoie à la mort...
Mais quels profonds sanglots!...

ORESTE.

Dans quel gouffre d'alarmes
Replongez-vous mes sens, dieux, témoins de mes larmes!
Quel est mon sort! Faut-il toujours me reprocher
Le malheur de tous ceux qui m'osent approcher!...
(*Se tournant vers Pylade.*)
Ah! falloit-il, quittant le trône et la Phocide,
T'associer sans honte au sort d'un parricide?
Et ne devois-tu pas, à l'exemple des dieux,
Abandonner un monstre à lui-même odieux?

PYLADE.

Pylade, ô ciel! Pylade abandonner Oreste!
Quel langage accablant pour l'ami qui te reste?

ORESTE, *furieux.*

Effroyable ascendant d'un pouvoir ennemi!
J'ai donc assassiné ma mère et mon ami!
Ciel exterminateur, anéantis mon être,
Anéantis le jour, le lieu qui m'a vu naître...
Mais quel vide effrayant se forme sous mes pas!
Grâces au ciel, je vois les gouffres du trépas...
Dans leur profonde nuit courons cacher mes crimes...
Mais quel spectre se meut au fond de ces abîmes?
C'est ma mère, grands dieux!... Fuyons... Mais la voici...
Egisthe l'accompagne... et toi, Pylade, aussi!
Comme eux, tu me poursuis, toi, mon dieu tutélaire!
Tu sers de mes bourreaux l'implacable colère!
L'ami qui me restoit devient mon assassin!
Il s'arme de serpens, il les jette en mon sein!

Ciel! où fuirai-je? Arrête, ombre chère et terrible...
Vois mes remords, mes pleurs, mon désespoir horrible...
Ah! je succombe....
(*Il tombe dans les bras de Pylade.*)

PYLADE.

O ciel! et ne me vois-tu pas
Te soutenir, ami, te serrer dans mes bras?

ORESTE, *revenant à lui.*

C'est toi!

PYLADE.

Vois ton ami, que ta fureur offense...
Barbare, voilà donc l'effet de ma présence!
Si tu n'étois encor plus digne de pitié,
Quels reproches amers te feroit l'amitié?

ORESTE.

Excuse un malheureux étonné de lui-même.
Mais peux-tu le blâmer? il perd tout ce qu'il aime.

PYLADE.

Où s'égare ton cœur? ose lui commander;
Illustre l'amitié, loin de la dégrader.
Pense moins à Pylade, et t'occupe d'Oreste;
Du plus beau sang des rois n'avilis point le reste.
Sois homme et me fais voir le fils d'Agamemnon.
Oublie et tes remords, et ton crime, et ton nom;
Que notre honneur soit seul présent à ta pensée.

ORESTE.

Du moins si nos soldats, si le fidèle Alcée,
Si de nos premiers ans ce guide et ce soutien
Savoit quel est ton sort, savoit quel est le mien!...

Mais mon malheur peut-être en ce moment l'opprime.
Il est de mon destin que ta mort soit mon crime!...
Ah! malheureux!

PYLADE.

On vient. Au nom de ton ami,
Cesse d'être en ces lieux ton premier ennemi.
Pourquoi se plaindre tant du sort qui nous rassemble?
Est-il donc si cruel? nous périssons ensemble.

ORESTE.

Au moins veille sur moi. Maître de mes remords,
Que je puisse inconnu descendre chez les morts.
Aux yeux de mes bourreaux, que mon ame affermie
Marque mon infortune, et non mon infamie.
Je mourrois doublement, mourant déshonoré.

SCÈNE IV.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE, PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE.

Qu'A leur aspect touchant mon cœur est déchiré!

ORESTE, *à Pylade.*

Quelle femme vers nous avec effort s'avance?
Je sens que ma fureur se calme en sa présence.

IPHIGÉNIE.

Des soins que me prescrit la céleste rigueur,
Osons du moins remplir le seul cher à mon cœur.
(*Aux prêtresses.*)
Que l'on ôte les fers des mains de ces victimes;
Accomplissez du ciel les ordres légitimes.

Ces fers injurieux, désormais superflus,
Dans ce temple sacré ne leur conviennent plus.
(*Pendant qu'on détache leurs fers.*)
Quels traits et quel maintien!... O devoir inflexible!...
Qu'il est cruel de naître avec un cœur sensible!
(*Après que les prêtresses se sont retirées.*)
Etrangers malheureux, dont la noble douleur
Accuse en vous des rois le sang et la valeur,
Daignez répondre aux soins de mon âme attendrie.
Quels sont vos dieux, vos lois? Quelle est votre patrie?
Sur les devoirs sanglans d'un emploi rigoureux,
Ne jugez point mon cœur infortuné par eux.
Des barbares rigueurs d'un culte illégitime,
Mon bras est l'instrument, mon cœur est la victime.
Parlez, ne craignez point ici de vous trahir:
Vous êtes malheureux, je ne puis vous haïr.

PYLADE.

Ah! qui que vous soyez, au malheur qui nous presse,
Quand vous l'allez combler, quel soin vous intéresse?
S'il faut mourir, frappez: votre pitié nous nuit;
Précipitez nos jours dans l'éternelle nuit,
Sans exiger de nous un aveu déplorable:
Qui périt inconnu, périt moins misérable.

IPHIGÉNIE.

O sentimens trop chers à mon cœur combattu!
Puise-t-on l'infortune au sein de la vertu?

PYLADE.

Plaignez moins nos destins. La mort fait notre envie!
L'homme apprend tous les jours à mépriser la vie.

IPHIGÉNIE.

Quel sort si rigoureux vous en fait un malheur?

PYLADE.

Tout homme a ses revers, tout homme a sa douleur;
Le plus heureux mortel a connu les alarmes :
Hélas! il n'en est point qui n'ait versé des larmes.

IPHIGÉNIE.

(*A Oreste.*)

Mais qui donc êtes-vous? Parlez, vous dont le front...

PYLADE.

Pourquoi d'un vain aveu solliciter l'affront?

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

C'est vous que j'interroge. Ah! daignez me répondre;
Et ne m'outragez pas jusques à me confondre
Avec un peuple aveugle, à moi-même odieux,
Dont un sort inouï me fait servir les dieux.
Parlez. A vos malheurs il importe peut-être
Que je sache du moins quels lieux vous ont vu naître...
Vous ne répondez rien? Toujours vous me cachez
Vos douloureux regards, à la terre attachés.

ORESTE.

Quel fruit attendez-vous de cette connoissance?

IPHIGÉNIE.

Dans le sein de la Grèce auriez-vous pris naissance?
Mycène, Argos... Où vont mes esprits prévenus?...
Ah! sans doute ces lieux ne vous sont pas connus.

ORESTE.

Plût au barbare ciel qu'un désert m'eût vu naître,
Et qu'il m'eût fait périr avant de les connoître!

IPHIGÉNIE.

Comment! Argos a-t-il été votre berceau?

ORESTE.

Hélas! que n'étoit-il en naissant mon tombeau!

IPHIGÉNIE.

Ah! s'il est vrai, comblez ou dissipez ma joie.
Au milieu de la gloire et des trésors de Troie,
Quel est dans son palais le sort d'Agamemnon?
Jouit-il d'un bonheur égal à son grand nom?

ORESTE.

O ciel! que dites-vous? une main parricide...

IPHIGÉNIE.

L'auroit livré, grands dieux! à la parque homicide?
Et quelle main?

ORESTE.

Madame...

IPHIGÉNIE.

Achevez.

ORESTE.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Parlez. Que craignez-vous?

ORESTE, *à part.*

Je ne sais où je suis.

IPHIGÉNIE.

Quel fut son assassin?

ORESTE.

Son épouse adultère.

IPHIGÉNIE.

Clytemnestre!

ORESTE.

L'amour trama ce noir mystère:
Il l'arma d'un poignard.

IPHIGÉNIE.

O crime! affreux transport!

De

De son assassinat quel est le fruit?

ORESTE.

La mort.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE, *troublé.*

Son fils...

PYLADE, *bas, à Oreste.*

Arrête. Ah! qu'il me désespère!

IPHIGÉNIE.

Hé bien! son fils? Parlez.

ORESTE.

Il a vengé son père.

IPHIGÉNIE.

Qu'entends-je!

PYLADE.

Au nom des dieux, Madame, remplissez
Notre plus cher espoir, qu'ici vous trahissez.
Quel soin...

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Qu'est devenu ce fils?

ORESTE.

L'horreur du monde.

IPHIGÉNIE.

Grands dieux!

ORESTE.

Las de traîner sa misère profonde,
Il a cherché la mort, qu'il a trouvée enfin.

IPHIGÉNIE, *à part.*

O déplorable sang! implacable destin!

(*A Oreste.*)

Mycène n'a donc plus du grand vainqueur de Troie...

ORESTE.

Que la plaintive Electre, à sa douleur en proie.

IPHIGÉNIE.

Prêtresses... conduisez ces deux infortunés
Aux lieux où pour l'autel ils doivent être ornés.

(*A part.*)

Je ne peux plus long-temps devant eux me contraindre.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Oreste est mort!

ISMÉNIE.

Hélas! que vous êtes à plaindre!

IPHIGÉNIE.

Il est mort! c'en est fait, tout est perdu pour moi...

ISMÉNIE.

Ah! Madame, quel est l'état où je vous voi?

EUMÈNE.

De quel saisissement êtes-vous pénétrée?

IPHIGÉNIE.

Quelle confusion dans le palais d'Atrée?

Quel cours d'assassinats l'un par l'autre punis !...
Poursuivez, dieux cruels, contre mon sang unis;
Dans mon flanc déchiré cherchez le triste reste
De ce coupable sang qu'avec vous je déteste.
Horrible perspective, effroyable avenir,
Que mes regards tremblans ne peuvent soutenir!
Eh quoi! traîner sans cesse un jour fatal au monde!
Ne m'abreuver jamais que du sang qui m'inonde!
Ne voir, pour tout objet, que morts et que mourans,
Avec de longs sanglots sous mes mains expirans!
Ce jour encor, malgré le remords qui me ronge...
Ah! plutôt dans mon cœur que le couteau se plonge!
Cessons de respecter l'ouvrage des humains;
Dans un temple de paix eux seuls arment mes mains.
Suivons le désespoir où ma vertu me livre;
Où l'innocent périt, c'est un crime de vivre.

ISMÉNIE.

Ah! pour vous arracher d'un rigoureux séjour,
Le sort vous réduit-il à renoncer au jour?
Quoi donc! oubliez-vous qu'Electre encor vous reste,
Et peut vous tenir lieu de votre cher Oreste?
Osez-vous, dans vos fers, au trépas recourir,
Au mépris d'une sœur qui peut vous secourir?
Elle-même, grands dieux! mortellement atteinte,
Parmi l'affreux débris de sa famille éteinte,
Au milieu des ruisseaux du sang dont elle sort,
Rampe et succombe en proie aux horreurs de son sort.
Ah! pour elle du moins supportez la lumière;
Vivez, et rappelez votre force première,

Avec l'espoir certain de fuir votre oppresseur,
Et d'adoucir surtout les maux de votre sœur.

IPHIGÉNIE.

Hélas!

ISMÉNIE.

Dans cet espoir le ciel vous autorise ;
Moins rigoureux enfin, le sort vous favorise,
Et livre à vos projets un citoyen d'Argos.
Osez rompre par lui la chaîne de vos maux,
De ces sauvages mers ouvrez-lui le passage ;
Qu'il retourne à Mycène, et qu'un heureux message
Instruise votre sœur du secret de vos jours,
Qui sans doute des siens vont ranimer le cours.
Eh quoi! vous balancez?

IPHIGÉNIE.

Eh bien! je m'abandonne
Au dangereux conseil que ta pitié me donne...
Au moins d'un malheureux j'adoucirai le sort.
Mais, captive en ces lieux, par quel secret ressort...

ISMÉNIE.

Approuvez seulement le zèle de mon père,
Celui de ses amis.

IPHIGÉNIE.

Je crains que ma misère,
Que sa contagion ne s'étende sur eux.
Ah! si j'allois leur faire un sort plus rigoureux!

ISMÉNIE.

Fuyant l'œil du tyran, sans titre et sans fortune,
Qui les rendent suspects à sa crainte importune,

Croyez qu'enveloppés dans leur obscurité,
Ils vous pourront servir avec impunité.

IPHIGÉNIE.

Tu crois...

ISMÉNIE.

De l'un des grecs, cher à votre espérance,
Vous allez voir bientôt les jours en assurance.
Je cours...

IPHIGÉNIE.

Arrête. Ecoute, et que ton amitié
Se prête encore aux soins d'une juste pitié.
Ces deux infortunés, qu'un même sort rassemble,
Pourquoi les séparer? délivrons-les ensemble.
Un sentiment secret me rend plus cher l'un d'eux;
Mais l'autre également est homme et malheureux.

ISMÉNIE.

Mon cœur vous prévenoit, le même soin l'anime.

IPHIGÉNIE.

L'effroi vient me saisir sur le bord de l'abîme..
Des vengeances du ciel si j'offensois les droits!
Si j'étois malheureuse et coupable à la fois!...
Va, ne m'écoute plus, et cours trouver ton père;
Je vois qu'il n'est plus temps que mon cœur délibère;
Mais qu'il ne tente rien qu'à l'abri du danger:
C'est redoubler mes maux que de les partager.

SCÈNE VI.

IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Toi, cours trouver Thoas. Qu'une innocente feinte

L'éloigne de ces lieux, et commande à sa crainte :
Qu'elle force son zèle à différer la mort
De ces infortunés dignes d'un meilleur sort ;
Flatte l'illusion qui les lui peint coupables :
Prête-leur des forfaits dont ils sont incapables.
Dis que Diane, avant de les sacrifier,
Vient de nous ordonner de les purifier...
Je sens avec effroi, dans le rang où nous sommes,
Combien il est affreux d'en imposer aux hommes ;
Mais le motif m'excuse en cette extrémité :
Qui sert les malheureux, sert la divinité.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Enfin, nous voilà seuls, et libres de contrainte;
Je peux, et respirer, et te parler sans crainte,
Avant qu'un même sort, trop long-temps attendu,
Fasse couler mon sang dans le tien confondu.
Un soin nouveau se mêle au trouble qui me presse:
O mon ami! dis-moi, quelle est cette prêtresse,
Dont le sensible cœur, digne de sa beauté,
Sait dans les malheureux chérir l'humanité?
Quel intérêt secret, que je ne peux comprendre,
Au sort d'Agamemnon ici peut-elle prendre?
D'où vient qu'à son aspect s'éclaircissoit la nuit
Qu'autour de moi répand le malheur qui me suit?
Par quel charme inconnu la terreur qui me glace,
A d'autres soins plus chers dans mon sein faisoit place?
Quels sont les sentimens dont j'éprouvois l'attrait?
Enfin, de mes remords qui peut m'avoir distrait?

PYLADE.

En cet instant fatal, que ton honneur réclame,
Quel méprisable soin vient agiter ton ame?

De quoi va s'occuper ton esprit égaré,
Tandis que sur l'autel le glaive est préparé?
Où t'emportent les pleurs d'une femme étrangère,
Qu'aura versés sur nous sa pitié passagère?
Déjà trop ébranlé par tes premiers tourmens,
Veux-tu perdre l'honneur de tes derniers momens?
Remplis plutôt ton cœur du soin de ta mémoire;
Meurs sans honte, du moins, s'il faut mourir sans gloire.
Maître de tes transports, impose à tes bourreaux,
Et ne leur laisse voir, de toi, que le héros.
Un grand cœur ne connoît de tourment que la honte;
Il cède à sa rigueur; le reste, il le surmonte.

SCÈNE II.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Je vois vos fronts troublés. Mon douloureux aspect,
O dignes étrangers! vous seroit-il suspect?
Ah! jugez mieux d'un cœur qui prend votre défense:
Il ne mérite pas que le vôtre l'offense...
Changeant mon ministère en un plus cher emploi,
Je viens vous affranchir des rigueurs de la loi;
Je l'espère du moins. L'humanité plus forte,
Après de longs combats sur mon devoir l'emporte;
Je sens même les dieux dans mon cœur s'opposer
Au mystère sanglant qu'ils semblent m'imposer;
Et suspendant pour vous leurs volontés suprêmes,
A votre aspect touchant, m'en faire un crime eux-mêmes.
J'ose vous l'avouer, un soin cher et pressant
Se joint à la pitié que mon ame ressent.

Ce ciel m'est étranger. Ma patrie est la Grèce.
Je veux écrire à ceux que mon sort intéresse ;
Je veux fixer par vous leurs esprits incertains,
Et leur communiquer mes étonnans destins.

SCÈNE III.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

MADAME...

(*Apercevant les étrangers, elle lui fait signe de les faire retirer.*)

IPHIGÉNIE.

(*A Isménie.*)

Eloignez-vous*. Ciel! que viens-tu m'apprendre?

ISMÉNIE.

Qu'à sauver les deux grecs vous ne pouvez prétendre,
Alors qu'un seul suffit au succès de vos vœux.
Tous nos amis tremblans, pour vous comme pour eux,
Disent que c'est se rendre inutile victime,
Et c'est peut-être en vain commettre un double crime.
Ils ajoutent encor que Thoas veut du sang,
Dût-il l'aller chercher jusque dans votre flanc;
Qu'il faut, ainsi qu'aux dieux, qui peut-être l'exigent,
Céder une victime aux terreurs qui l'affligent;
Qu'avec plus de succès vous pourrez imposer
A son zèle sanglant, qu'il vous faut abuser;

---

* Oreste et Pylade se retirent au fond du théâtre.

Et que son cœur enfin, s'il voit un sacrifice,
Alors de vos discours verra moins l'artifice.
D'un invincible effroi tous en un mot surpris,
Ne veulent seconder mon père qu'à ce prix.
Aux prières en vain son zèle a joint les larmes...
Madame, il a fallu céder à leurs alarmes.

IPHIGÉNIE.

Quelles extrémités!...

ISMÉNIE.

Ils vous ôtent le choix.
La nécessité parle, il faut suivre sa voix.

IPHIGÉNIE.

Je suis, puisqu'il le faut, l'exemple de ton père;
Je cède à son danger, aux dieux, à ma misère.

ISMÉNIE.

Je cours le retrouver. Hâtez-vous.

SCÈNE IV.

IPHIGÉNIE, ORESTE ET PYLADE *dans le fond du théâtre.*

IPHIGÉNIE, *seule sur le devant.*

Sort cruel,
Quelles sont tes rigueurs! Ah! d'où vient que le ciel
Ote presque toujours aux cœurs qu'il a fait naître
Humains et bienfaisans, l'heureux pouvoir de l'être?
Approchez... (Je frémis!) Par mon trouble apprenez
L'excès de vos malheurs, et me les pardonnez.
De mes foibles efforts oubliant l'impuissance,
N'ayant le cœur rempli que de votre innocence,

J'ai cru que je pouvois, douce et cruelle erreur!
De vos destins communs diminuer l'horreur.
Je vous en ai flattés; je m'en flattois moi-même.
Trop aisément le cœur se livre à ce qu'il aime.
Ma pitié m'aveugloit : ses efforts hasardeux
Ne peuvent tout au plus sauver qu'un de vous deux :
Et telle est la rigueur de mon sort et du vôtre,
Qu'il faut que l'un, hélas! meure pour sauver l'autre.
Vous partagez mon cœur, et vous le déchirez...

(*A Oreste.*)

Mais puisqu'il faut choisir... c'est vous qui partirez.
Mes ordres sont donnés; le danger, le temps presse;
Je cours en profiter pour vous, pour ma tendresse;
Et je reviens.

SCÈNE V.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE, *éperdu.*

Où suis-je!... Et je la laisse aller!...
Mais quelle voix pour moi, grands dieux! peut lui parler?

PYLADE.

Le voilà donc rempli ce vœux si légitime!
De l'amitié je meurs honorable victime.
O mon unique ami! souscris à mon bonheur;
Souscris au choix des dieux, si cher à mon honneur.
Laisse-moi mourir seul, et d'un ami fidèle
Donner à l'univers l'exemple et le modèle;
Qu'avec étonnement il apprenne d'un roi
Jusqu'où de l'amitié s'étend l'auguste loi.

Tu ne peux mieux payer les soins de ma tendresse,
Qu'en remplissant mes vœux et ceux de la princesse...

ORESTE.

O fureur! m'aimes-tu?

PYLADE.

Quel étrange discours,
Dont tes sanglots pressés interrompent le cours!
Si je t'aime!

ORESTE.

Réponds.

PYLADE.

Ton air affreux me glace:
Parle, que me veux-tu?

ORESTE.

Que tu prennes ma place.

PYLADE.

Moi! renoncer au choix...

ORESTE.

Et c'est là me chérir?
Dis-moi, qui de nous deux doit en ces lieux périr?
Consulte l'amitié par mes crimes flétrie.
Ai-je quitté pour toi le trône et ma patrie?
L'horreur de ces forfaits, ta rage et tes remords,
T'ont-ils ici conduit à travers mille morts?
Parricide vengeur du meurtre de ton père,
Ton bras dégoutte-t-il du meurtre de ta mère?
Vois-tu des traits de sang et des spectres dans l'air,
Au jour que font éclore et la foudre et l'éclair?
Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée,
Marcher à tes côtés ta mère ensanglantée?

Vois-tu d'affreux serpens de son front s'élancer,
Et de leurs longs replis te ceindre et te presser?
Le seul trépas est-il ta dernière ressource?
Lui seul de tant d'horreurs peut-il combler la source?
Tu m'aimes! et tu veux qu'en cet horrible état,
Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,
Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,
Je recherche le jour que je souille et j'abhorre;
Proscrit, désespéré, sans asile, sans dieux,
Misérable partout, et partout odieux.
Tu m'aimes! et tu veux, ô comble de l'outrage!
Tu veux dans ton ardeur, ou plutôt dans ta rage,
Que je me souille encor du plus noir des forfaits,
Pour racheter mes maux, et payer tes bienfaits?
Tu veux que redoublant l'excès de mes alarmes,
Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,
Déjà de la nature exécrable bourreau,
Au sein de l'amitié je plonge le couteau?
Ah! barbare, peux-tu jusque-là méconnoître
L'ame de ton ami, le sang qui l'a fait naître?
Avec quels traits affreux dans ton cœur me peins-tu?
Pour être criminel, me crois-tu sans vertu?

PYLADE.

Où t'égare l'horreur du trouble qui t'opprime?
Quel noir transport te fait de mon trépas un crime?
Pour racheter ta vie, as-tu vendu mon sang?
Dois-tu, le glaive en main, me déchirer le flanc?
Ton cœur, ton foible cœur, étonné du supplice,
Du choix de la prêtresse a-t-il été complice?

ORESTE.

En suis-je moins, cruel, l'instrument de ta mort!

Qui t'a conduit ici ?

PYLADE.

La rigueur de ton sort.

ORESTE.

Eh bien !...

PYLADE.

Mais malgré toi, malgré ta résistance,
Qui n'a jamais cessé d'éprouver ma constance.
Que ta triste fureur cesse de t'imputer
Ma mort, qu'en vain ici tu veux me disputer :
Ose plutôt par elle, ose briser ta chaîne.
Je peux fléchir des dieux l'inexorable haine ;
Le sang de l'amitié sur l'autel répandu,
Peut expier l'erreur de ton bras éperdu.

ORESTE.

Malheureux ! t'es-tu joint à ma barbare mère,
Pour redoubler l'excès de ma douleur amère ?
Pourquoi veux-tu des dieux m'ôter le seul bienfait,
Et me charger encor d'un indigne forfait ?
Horrible au monde entier, d'où ma fureur m'exile,
Eh ! quel seroit, dis-moi, quel seroit mon asile,
Si, de concert avec le destin ennemi,
Tu m'ôtois à la fois la mort et mon ami ?

PYLADE.

Meurs donc, cruel, au gré de ta farouche envie,
Fais donc à ton ami perdre une double vie.
Hélas ! je me flattois, qu'au choix des dieux soumis,
Que respectant leur sang dans tes veines transmis,
Ton cœur s'élèveroit au-dessus de lui-même,
Et me feroit enfin revivre en ce que j'aime.

Mais tu ne veux que suivre en furieux mes pas,
Et me ravir, ingrat, le fruit de mon trépas.
Ah! dieux! mon cher Oreste! ah! par pitié, par grâce,
Daigne, pour ton ami, survivre à ta disgrâce,
Qu'au gré des dieux, contens du supplice où je cours,
De tes tristes fureurs je termine le cours!
Faut-il, pour triompher de ton humeur altière,
Qu'avec Agamemnon et sa famille entière,
Qu'avec toute la Grèce, unie à tes malheurs,
Je tombe à tes genoux, et d'un torrent de pleurs...

ORESTE.

Arrête. Jusque-là peux-tu pousser l'injure?
Au pied de ces autels veux-tu qu'enfin j'abjure
Tous ces sermens si chers et si multipliés
Par qui nos cœurs s'étoient l'un à l'autre liés?
Barbare!... Ah!... je succombe à ce dernier outrage...
Vois mon horrible état, vois ton horrible ouvrage...
Je ne me connois plus... Mais loin de s'adoucir,
Ton inflexible cœur semble encor s'endurcir...
Eh bien! je vais, sauvant un crime à la prêtresse,
Lui découvrir le mien, et l'horreur qui me presse,
L'obliger, par devoir, à révoquer son choix.

PYLADE.

Ami, que vas-tu faire? ah! ciel!

ORESTE.

Ce que je dois.

PYLADE.

Ah! quel délire affreux! quelle rage ennemie!
Achète-t-on la mort au prix de l'infamie?
De toi-même, grands dieux! porteras-tu l'oubli
Jusqu'à vouloir mourir dans l'opprobre avili?

ORESTE.

C'est toi qui m'y contrains. Ton aveugle injustice
Impose à ma vertu ce honteux sacrifice.

PYLADE.

Moi, juste ciel!

ORESTE.

Tranchons d'inutiles discours :
Ou jure-moi de fuir le trépas où tu cours,
Ou j'achète à ce prix la mort que je mérite :
J'en atteste les dieux que mon aspect irrite.

PYLADE.

Peux-tu jurer ta honte?

ORESTE.

Eh! c'est toi qui la veux.
Oui, je le jure encore, ou réponds à mes vœux;
Je me déclare un monstre abhorrant la lumière,
Qui s'est fait un tombeau de la nature entière :
Je dis qui m'a fait naître, et qui j'ai fait périr;
Et si de cet aveu je ne dois pas mourir,
Si la prêtresse encore est pour moi combattue,
J'accepte ses bienfaits... je m'immole à ta vue;
Si cette main balance, ô terre! entr'ouvre-toi,
Et vous qui m'entendez, ô cieux! écrasez-moi.

PYLADE.

Je frémis! qu'opposer à sa rage insensée?
(*A part.*)
Inspirez-moi, grands dieux!.. Ah! sans doute qu'Alcée..

ORESTE.

La prêtresse paroît.

PYLADE.

Je cède à ta fureur.
Tes jours me sont encor moins chers que ton honneur.

SCÈNE VI.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE, *une lettre à la main.*

(*A Oreste.*) (*A Pylade.*)
Voici... Retirez-vous. Guide ses pas, Eumène ;
Au lieu que j'ai prescrit, hélas! qu'on le remène.

ORESTE.

(*A Iphigénie.*) (*Retenant Pylade.*)
Ah! Madame, arrêtez. Non, il ne mourra pas.
C'est à moi seul ici de subir le trépas ;
Votre pitié se trompe au choix de la victime.

IPHIGÉNIE.

Cessez. Que faites-vous?

ORESTE.

Je vous épargne un crime.
(*Montrant Pylade.*)
Ah! détournez sur lui l'effet de vos bontés,
Et réservez pour moi vos justes cruautés.

IPHIGÉNIE.

Pourquoi repoussez-vous la main tendre et propice
Que la pitié vous tend au bord du précipice ?

ORESTE.

Cet héroïque ami m'a tout sacrifié,
Malheureux seulement par ma triste amitié.

IPHIGÉNIE.

Eh quoi! vous préférez une mort rigoureuse,
Au soin de me servir, et de me rendre heureuse?

ORESTE.

D'un reproche honteux n'accablez point mon cœur,
De mes destins plutôt accusez la rigueur.
Dans cet ami si cher souffrez que je vous serve :
Souffrez, pour vos desseins, que je vous le conserve.
Confiez sans soupçon vos lettres à sa foi,
Et me laissez enfin mourir digne de moi.

IPHIGÉNIE.

Quel généreux transport, et quel effort insigne!
Allez, de mes bontés vous n'êtes que plus digne.
Vivez et me servez. Je ne sais quelle voix
Parle à mon cœur pour vous, et confirme mon choix.

ORESTE.

Ah! dieux!... ne rendez point mon sort plus déplorable.
Laissez, sans s'avilir, mourir un misérable.
La mort est mon espoir, n'allez point le trahir,
Et ne me forcez pas peut-être à vous haïr.

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Mais vous, consentez-vous au transport qu'il l'anime?
N'allez-vous pas, non moins barbare et magnanime,
Signalant contre moi votre triste amitié,
Combattre également les soins de ma pitié,
Leur préférer la mort?

PYLADE, *à part.*

Hélas, que lui répondre?

ORESTE, *éperdu.*

(*Bas, à Pylade.*)

Madame... Ah! souviens-toi...

IPHIGÉNIE.

Vous semblez vous confondre.
Parlez, expliquez-vous.

PYLADE.

Son cruel désespoir
M'a fait de lui survivre un rigoureux devoir.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE.

Ah! n'allez point d'une lâche foiblesse
Soupçonner de son cœur l'héroïque noblesse.
C'en est un digne effort, s'il me laisse mourir;
En osant vivre, il fait pour moi plus que périr...
Mais, Madame, cessez de vous nuire à vous-même,
Et me laissez enfin vous sauver ce que j'aime.
Hélas! pour vous servir, je suis trop malheureux...
Tournez vers mon ami ces regards généreux.
Ne me refusez pas, ce cœur vous en conjure;
Vous feriez de tous trois et la perte et l'injure.

IPHIGÉNIE.

Suivez donc, j'y consens, votre noble fureur,
Que mon ame tremblante admire avec horreur...
Mourez.

PYLADE, *à part.*

Ciel! je frémis.

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Me serez-vous fidèle?
Puis-je compter sur vous?

PYLADE.

Vous connoîtrez mon zèle...
Daignez de cet ami, d'un seul jour différer...
Le sacrifice affreux qu'il vous faut préparer...
Qu'au moins de son bûcher la flamme étincelante
Ne me poursuive point sur cette mer sanglante.

Me le promettez-vous ?

IPHIGÉNIE.

Comptez sur ma pitié.

PYLADE.

Excusez les terreurs d'une tendre amitié ;
Il faut que votre cœur par un serment s'engage ;
Je ne puis consentir à partir sans ce gage.

IPHIGÉNIE.

Puisque vous l'exigez, j'en atteste les dieux.
Puissent-ils m'épargner un devoir odieux !
Mais ne laissons pas fuir le moment favorable.
(*A Oreste.*)
Etranger malheureux, encor moins qu'admirable,
Embrassez votre ami, que vous ne verrez plus.

ORESTE, *embrassant Pylade.*

Adieu. Retiens, ami, tes sanglots superflus.
Ne vois point mon trépas, n'en vois que l'avantage.
L'opprobre et les malheurs étoient tout mon partage.
Adieu. Conserve en toi, fidèle à l'amitié,
De ton ami mourant la plus digne moitié.
Prends soin, à ton retour, d'une sœur qui m'est chère.
Daigne essuyer ses pleurs, et lui rendre son frère.
(*Montrant Iphigénie.*)
Sois fidèle surtout au vertueux objet
A qui je dois ici de tes jours le bienfait.
Adieu.

PYLADE.

Je meurs.

ORESTE, *s'arrachant des bras de Pylade.*

Allons.

PYLADE.

Mon ami m'abandonne...

Arrête.

ORESTE, *se précipitant de nouveau dans ses bras, puis s'en arrachant.*

O mon ami!... Mais mon destin l'ordonne.

PYLADE, *le retenant.*

Je ne puis m'arracher...

IPHIGÉNIE, *toute éplorée.*

Il faut vous séparer.

PYLADE.

Madame...

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Dans ses bras voulez-vous expirer?

(*Elle conduit Oreste dans le fond du théâtre.*)

PYLADE, *à part, sur le devant.*

Ami, va, je saurai te sauver ou te suivre?
Ah! quand je le voudrois, pourrois-je te survivre?

SCÈNE VII.

PYLADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Hélas! que je vous plains!... Mais les momens sont chers.
Partez, et me servez ainsi que je vous sers.
Voici l'écrit enfin que j'adresse à Mycène.
Du sort qui vous poursuit si vous domtez la haine,
Ne trompez point l'espoir qui peut m'être permis;
Qu'aux mains d'Electre il soit fidèlement remis.

PYLADE.

Qu'entends-je? Et quel rapport vous unit l'une à l'autre?

IPHIGÉNIE.

Laissez-moi mon secret ; j'ai respecté le vôtre.

PYLADE.

Pardonnez. J'obéis.

SCÈNE VIII.

PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, UN ESCLAVE.

ISMÉNIE.

Le navire est tout prêt ;
Il flotte au gré du vent qui sert votre intérêt.
A travers les rochers cet esclave s'engage
A conduire en secret l'étranger au rivage.
Le temps presse.

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Venez. Puissiez-vous sans témoins
Quitter ces bords sanglans, et mériter mes soins!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

L'ESCLAVE ne vient point. O mortelles alarmes !
Mes yeux, sans le vouloir, se remplissent de larmes...
Qu'est devenu le grec si cher à ma douleur ?
Est-il environné de mon propre malheur ?...
Faut-il encor languir dans les tourmens du doute,
En proie à tous les maux que mon ame redoute?...
Cruels délais ! Combien tout sert à confirmer
Les noirs pressentimens qui viennent m'alarmer !
O ciel ! encoure-t-on ta haine rigoureuse,
Pour tendre à l'innocence une main généreuse ?
Lorsque j'ai dû te plaire, ai-je pu t'irriter ?
Et me puniras-tu de t'oser imiter ?

EUMÈNE.

Pourquoi vous effrayer de quelque vain obstacle ?

IPHIGÉNIE.

Le trouble de mon cœur m'est un fidèle oracle.

EUMÈNE.

Aux maux que vous craignez, que sert de vous livrer ?
Que sert, avant le temps, de vous désespérer ?

IPHIGÉNIE.

Va, j'ai comblé l'horreur du destin qui m'opprime;
J'ai fait des malheureux... peut-être par un crime!

EUMÈNE.

Calmez de vos frayeurs l'inutile transport,
Et d'Isménie, au moins, attendez le rapport.
Je l'aperçois.

SCÈNE II.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Eh bien! que faut-il que j'espère?
L'esclave et l'étranger ont-ils rejoint ton père?

ISMÉNIE.

Tous deux au lieu prescrit n'ont point encor paru.
Mon père impatient en vain a parcouru
Tous les sombres détours que l'esclave a dû prendre:
Il n'a rien vu. Tous deux sont encore à se rendre.
Il n'ose interpréter leurs sinistres délais.
Le calme cependant règne dans le palais;
Et vos desseins cachés dans la nuit du silence,
De l'œil qui vous poursuit trompent la vigilance.
Mais, que vois-je?

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE, L'ESCLAVE.

IPHIGÉNIE.

Approchez. Soyez moins effrayé.
Qu'est

Qu'est devenu le grec à vos soins confié?

L'ESCLAVE.

Il n'est plus.

ISMÉNIE.

Ciel!

IPHIGÉNIE.

Comment?

L'ESCLAVE.

Sous de flatteurs auspices,
Rampant avec effort le long des précipices,
Nous avancions déjà vers l'asile écarté
Où flotte le vaisseau pour sa fuite apprêté..
Je précédois ses pas, et lui frayois la route.
Alarmé d'un bruit sourd, il m'arrête, il écoute;
Et le moment d'après, il pense voir de loin
S'avancer à pas lents quelque indiscret témoin:
Son cœur se trouble. Il veut qu'à l'instant je le quitte,
Et que j'aille éclaircir le danger qui l'agite.
Je cède à la terreur dont je le vois frappé;
Et moi-même tremblant, sous un roc escarpé,
Au fond d'un antre où l'onde en gémissant se brise,
Le faisant retirer de crainte de surprise,
Je cours voir en effet si son œil abusé
Pouvoit n'en avoir pas l'un à l'autre imposé.
Reconnoissant bientôt l'illusion fatale
Qu'avoit produit en nous une frayeur égale,
Je revole vers lui: mais, ô soins superflus!
Dans le creux du rocher je ne le trouve plus.
Les flots en s'y brisant, selon toute apparence,
L'ont englouti, Madame, avec votre espérance.

IPHIGÉNIE.

(A l'esclave.) *(A Isménie.)*
O sort!... Allez. Et toi, de ces bords ennemis
Fais éloigner ton père, ainsi que ses amis.
Conserve à ta tendresse une tête si chère;
Qu'il rentre en son asile; et moi dans ma misère.

SCÈNE IV.

IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

C'EN est donc fait! il faut renoncer pour toujours
Au trop crédule espoir qui prolongeoit mes jours.
Jaloux des soins sanglans que sa rigueur m'impose,
Le ciel impitoyable à mon retour s'oppose...
Argos a disparu pour moi de l'univers...
Ces lieux seront toujours de mes larmes couverts!...
Ah! puisque sans espoir, en esclave asservie,
J'y dois traîner le poids d'une mourante vie,
Au moins contentons-nous. Voyons l'autre étranger:
Sur mes tristes destins osons l'interroger;
C'est le dernier des Grecs que m'offriront sans doute
Ces bords qu'avec horreur l'humanité redoute;
Il faut en profiter.

EUMÈNE.

Eh! quel funeste bien
Attend votre douleur d'un si triste entretien?
Voulez-vous renoncer au devoir de prêtresse?
Voulez-vous, de vos sens moins que jamais maîtresse,
Ranimant la pitié qu'il vous faut étouffer,
Céder à ses transports, au lieu d'en triompher?

IPHIGÉNIE.

Les dieux, en reprenant leur première victime,
Ne m'apprennent que trop mon devoir et mon crime.

EUMÈNE.

Ne voyez donc ce grec, Madame, qu'à l'autel,
Le front déjà baissé sous le couteau mortel.

IPHIGÉNIE.

Quel qu'en soit le péril, je ne peux m'en défendre;
Sers ma douleur, je veux absolument l'entendre,
Et voir enfin par lui détruit ou confirmé
Le doute affreux qui tient mon esprit alarmé.
Mais ne redoute rien à mon devoir contraire;
Je promets tout son sang aux mânes de mon frère;
Sous le couteau fatal tu le verras couler,
Dans mon triste transport dût le mien s'y mêler.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE.

Daignez me rendre au moins mon devoir légitime,
Et me laisser frapper, sans remords, ma victime,
Grands dieux, que ma douleur implore en frémissant,
Vous qui m'épouvantez en vous obéissant!
Et toi, jeune héros, ombre plaintive et tendre,
Reste du grand Pélops, dont j'osois tout attendre,
Frère d'autant plus cher encore à ma douleur,
Que tu n'eus point de part à mon premier malheur;
Qu'au contraire, rempli d'innocentes alarmes,
Dans mes bras défaillans tu lui donnas des larmes,
Pour suprêmes devoirs de mon amour tremblant,
Reçois, avec mes pleurs, cet hommage sanglant:

Reçois... Mais quel présent mon amour va lui faire!
Le sang des malheureux peut-il le satisfaire?
Hélas! il étoit né pour être leur soutien :
Du sort des malheureux un grand cœur fait le sien.

SCÈNE VI.

ORESTE, IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

ORESTE, *à part.*

O MORT! à tant d'horreurs arrache enfin mon ame!
(*A Iphigénie.*)
Pour vous suivre à l'autel, m'appelez-vous, Madame?
Allons. Avec transport je marche sur vos pas.
Les dieux ont su me faire un bonheur du trépas.
Allons. Quoi! vous pleurez?

IPHIGÉNIE.

Respectez ma foiblesse.
A mes yeux, s'il se peut, montrez moins de noblesse.
N'ébranlez plus un cœur toujours moins affermi,
Qui veut et qui ne peut être votre ennemi.
Cachez-vous tout entier à mon ame sensible :
Votre vertu me rend mon devoir impossible.

ORESTE.

Ah! ne prolongez point l'excès de mes malheurs.
Que sert de m'accabler de vos propres douleurs?
Ne m'en présentez plus, par pitié, le spectacle :
Venez : à mon bonheur cessez de mettre obstacle...
Mais, Madame, parlez : qui peut vous arrêter?
Frémissez-vous du coup que vous allez porter?
Armez mon bras, du vôtre il va faire l'office ;
Il va vous épargner ce sanglant sacrifice.

IPHIGÉNIE.

Qu'à ce noble transport mon cœur se sent presser !
Et quel est donc le sang que vous voulez verser,
Quel sein vous l'a transmis? Quel rang vous a vu naître?
Mais je veux l'ignorer. Je crains de vous connoître...
Laissant votre secret entre vous et les dieux,
Seulement sur un point satisfaites mes vœux.
Que sait-on, dans Argos, du sort d'Iphigénie,
Qui vit contre ses jours la Grèce entière unie ?

ORESTE.

De quel ressouvenir déchirez-vous mon cœur !
Que me demandez-vous? Ah! mortelle rigueur!

IPHIGÉNIE.

Et d'où naît, à son nom, le trouble qui vous presse?
Brillant encor des fleurs d'une tendre jeunesse,
Vous n'avez pu la voir, vous n'avez pu tremper
Dans le complot des Grecs tous prêts à la frapper;
Vous n'avez pu parer l'autel pour son supplice.

ORESTE.

Mais quel soin...

IPHIGÉNIE.

Répondez, n'étant point leur complice.

ORESTE.

Que voulez-vous? Je vais subir le même sort,
Par le même chemin descendre au même bord.
Heureux si je pouvois, victime obéissante,
Offrir aux dieux, comme elle, une tête innocente!..

IPHIGÉNIE.

Quoi donc! vous ignorez encore qu'elle vit,
Qu'aux cruautés des Grecs Diane la ravit,
Et que la transportant sur un rivage horrible...

ORESTE.

Qu'entends-je? Iphigénie... ô dieux! est-il possible...
Elle vit?... Achevez, je meurs moins malheureux...
Dites... Le savez-vous? Sur quels bords rigoureux
Respire une victime et si chère et si tendre?

IPHIGÉNIE.

En ces lieux.

ORESTE.

Juste ciel!... Et pourrez-vous m'apprendre
Quel est son sort...

IPHIGÉNIE.

Hélas! plus à plaindre que vous,
Le sort qui vous attend lui paroîtroit trop doux!

ORESTE.

Ah! dieux! Que ce discours me fait naître d'alarmes!..
Et ne puis-je la voir, l'arroser de mes larmes?
Si vous saviez... Mais non... Je lui ferois horreur...
Elle détesteroit mon crime et ma fureur...
Voyant d'un sang si cher ma main fumante encore,
Pourroit-elle m'aimer? Moi-même je m'abhorre...
Ciel! Quels sont mes tourmens! Puis-je les supporter?
Mais le plus grand de tous, c'est de les mériter.

IPHIGÉNIE.

Quoi! vous êtes coupable, et mon cœur vous excuse!
Vous méritez la mort, et ma main s'y refuse!
De vos affreux transports quand je devrois frémir,
Mon cœur s'en attendrit, je ne sais que gémir!
Et qu'êtes-vous? Parlez, il y va de ma vie.

ORESTE.

D'Oreste infortuné que pense Iphigénie?

IPHIGÉNIE.

C'étoit tout son espoir... Elle sait qu'il est mort.

ORESTE.

Non, Madame, il survit aux horreurs de son sort.

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous?

ORESTE.

Il vit, mais sans espoir pour elle.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE.

O destinée! O rigueur éternelle!
Elle ignore qu'ici...

IPHIGÉNIE.

Je vous vois fondre en pleurs!
Ah! qui que vous soyez, ah! parlez, ou je meurs.

ORESTE.

Mon trouble et mes sanglots ne font que trop connoître..

IPHIGÉNIE.

Dans mon cœur éperdu quel soupçon fait-il naître!
Sa jeunesse... Ses traits... Un secret sentiment...
Se peut-il?... Achevez; finissez mon tourment.

ORESTE, *éperdu.*

Eh bien! à ses malheurs reconnoissez Oreste.

IPHIGÉNIE, *tombant évanouie dans les bras d'Eumène.*

Mon frère!

ORESTE.

Iphigénie!... Oui, tout mon cœur m'atteste...
(*Avec transport.*)
Iphigénie...

IPHIGÉNIE, *revenant à elle.*

Oreste... Ah! tous mes sens charmés...
Mon frère!... O nom si cher!...

ORESTE.

Ma sœur! Quoi! vous m'aimez...
Vous n'avez point horreur... Je vois couler vos larmes...
Ma chère Iphigénie...

IPHIGÉNIE.

O moment plein de charmes!...
Mon frère est dans mes bras... Et j'allois l'égorger!...
(*Elle retombe dans les bras d'Eumène.*)

ORESTE.

Cessez... Dans quels ennuis m'allez-vous replonger?

IPHIGÉNIE.

Eh! qui vous a conduit sur ce bord homicide?

ORESTE.

Le ciel, l'injuste ciel, qui m'a fait parricide,
Et qui, m'en punissant, déchaîne sur mes pas
Tous les monstres vengeurs des gouffres du trépas;
Et pour m'en délivrer, le cruel me condamne
A ravir en ces lieux l'image de Diane!

IPHIGÉNIE.

Ce ciel impénétrable, et qui me fait trembler,
Veut-il finir nos maux, ou les veut-il combler?
Mais comment imposer au tyran qui m'observe?
Comment vous dérober au sort qu'il vous réserve?
Qu'en ce moment fatal je découvre d'horreurs!
O superstition! quelles sont tes fureurs!...
J'entends du bruit. Fuyez. Cache ses pas, Eumène.
Dieux, si c'étoit Thoas! si sa rage inhumaine!...
Allez.

ORESTE.

Moi, vous quitter! que j'expire en vos bras,
C'est mon espoir.

IPHIGÉNIE.

Cruel, voulez-vous mon trépas?

SCÈNE VII.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Fuyez Thoas, fuyez sa rage forcenée;
Il sait de l'étranger la fuite infortunée.
L'esclave est expirant; il cherche dans son sein
A démêler le nœud d'un malheureux dessein.
Sans être encor suspects à sa barbare rage,
Mon père et ses amis ont prévenu l'orage;
Du vaisseau pour le grec vainement préparé,
Ils ont couru se faire un asile assuré.

IPHIGÉNIE.

La mort est à présent le seul dieu que j'implore;
Je me sauve en ses bras d'un crime que j'abhorre.

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Parlez.

IPHIGÉNIE.

L'autre étranger,
Que j'allois, que j'ai dû de ma main égorger...

ISMÉNIE.

Eh bien?

IPHIGÉNIE.

Il est mon frère.

ISMÉNIE.

O ciel!

IPHIGÉNIE.

Tu vois mon trouble,
Mes pleurs, mon désespoir, que son danger redouble.

ISMÉNIE.

Madame, il faut...

SCÈNE VIII.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

EUMÈNE.

Oreste est au pouvoir d'Arbas.
Il vient de s'en saisir par l'ordre de Thoas.

IPHIGÉNIE.

De quels traits, ciel vengeur, ta main appesantie,
Vient frapper coup sur coup mon ame anéantie!
Un courroux éternel semble-t-il t'animer?
Mes pleurs ne pourront-ils jamais te désarmer?
Veux-tu donc me forcer d'assassiner mon frère?...
Dans ses embrassemens terminons ma misère.
Courons...

ISMÉNIE.

Où vous égare un aveugle transport?

EUMÈNE.

Ah! Madame, arrêtez. Que cherchez-vous?

IPHIGÉNIE.

La mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

THOAS, GARDES.

THOAS.

Quel art à me tromper employoit l'infidèle !
Sous quel prétexte saint elle m'éloignoit d'elle !
O mystère fatal ! Pour m'en imposer mieux,
Oser impunément faire parler les dieux !
De son perfide cœur éludant l'artifice,
Que n'ai-je, sous mes yeux, pressé le sacrifice !
Devois-je sur sa foi déposer ma terreur ?
Qui peut m'avoir plongé dans ce sommeil d'erreur?
De ma religion vengeant le privilége,
Que ne puis-je porter dans son cœur sacrilége,
Avec tous mes tourmens, le fer et le poison !
Faut-il de tout mon sang payer sa trahison ?
Mais qui suspend mon bras? Frappons qui nous opprime.
Jusque sur les autels on doit punir le crime.

SCÈNE II.

THOAS, ARBAS, GARDES.

ARBAS.

Tout est avec effroi rentré dans le devoir.

Seigneur. L'autre étranger reste en votre pouvoir,
Celui dont les fureurs vous remplissoient d'alarmes...
Je l'ai repris des mains de la prêtresse en larmes.
Mais quel trouble nouveau...

THOAS.

Tout me devient suspect;
Tout s'offre à mes regards sous un sinistre aspect.
O toi, fidèle Arbas, dont les soupçons propices
Sont venus m'éveiller au bord des précipices,
Crois-tu que l'étranger aux autels échappé,
Dans les flots en effet soit mort enveloppé,
Et que le traître obscur qui lui servoit de guide,
N'ait point, dans les tourmens, fait un récit perfide?

ARBAS.

Je ne crois pas, Seigneur, qu'il vous ait imposé.
Mourant, sur quel espoir vous eût-il abusé?
L'on auroit su d'ailleurs trouver votre victime
Parmi ces malheureux, connus par leur seul crime,
Que ma prudence au port vient de faire arrêter
Sur le vaisseau caché qui dut la transporter.
Eux-mêmes, dans les fers attendant leur supplice,
Confirment le récit de leur lâche complice;
Ils gardent sur le reste un silence profond.

THOAS.

Quel noir pressentiment m'agite et me confond!

ARBAS.

Eh bien! sur ce soupçon, peut-être légitime,
Faites dans les rochers chercher votre victime:
Nous saurons l'y trouver et la rendre au trépas,
Si l'abîme des flots ne la recèle pas.

THOAS.

Va, cours. Délivre-moi du trouble qui me presse.

SCÈNE III.

THOAS, GARDES.

THOAS, *à l'un des gardes.*

Et vous, faites venir l'infidèle prêtresse.

SCÈNE IV.

THOAS, GARDES.

THOAS.

Contre mes derniers jours l'oracle prononcé,
Revient, en traits de sang, frapper mon cœur glacé.
Je sens qu'à mon destin Diane m'abandonne;
La trahison me suit, et la mort m'environne.
En vain sur mes périls je voudrois m'aveugler...
Mais quel prodige affreux vient encor m'accabler!
Par tous les malheureux qu'a fait périr mon zèle,
Je m'entends appeler dans la nuit éternelle;
Je vois se ranimer leurs membres desséchés,
Qu'autour de ces autels mes mains ont attachés...
Comment interpréter ces effrayans miracles?
Grands dieux, démentez-vous la foi de vos oracles?
Mais n'écoutons ici que ma propre fureur,
Et méprisons l'effet d'une aveugle terreur.

SCÈNE V.

THOAS, IPHIGÉNIE, GARDES.

THOAS.

APPROCHEZ et tremblez ; que votre ame éperdue
Sente déjà la peine à ses crimes trop due.
Mais répondez, perfide, à mon courroux trahi,
Prêt à venger sur vous le ciel désobéi.
Malheureuse! pourquoi cet étranger funeste
Ravi, mais vainement, à la rigueur céleste?
Quels étoient vos projets? Quel mystère odieux
Vous faisoit, contre moi, trahir l'ordre des dieux?

IPHIGÉNIE.

Quand aux plus noirs soupçons votre ame abandonnée,
Semble m'avoir déjà sur leur foi condamnée,
Que sert de m'abaisser à me justifier?
Mais à la vérité s'il faut sacrifier,
Je n'eus d'autre dessein, quand je brisai la chaîne
De l'un de ces captifs que poursuit votre haine,
Que d'informer par lui mes parens affligés
Du secret de mes jours, malgré moi prolongés;
Et ce cœur innocent, que noircit l'imposture,
Ecouta seulement la voix de la nature.

THOAS.

Par ce lâche discours croyez-vous m'abuser?
Et fût-il vrai, qui peut d'ailleurs vous excuser?
Quand vous savez, surtout, qu'un oracle terrible
Me menace toujours du sort le plus horrible,

Si je n'immole aux dieux, de leurs autels jaloux,
Tout profane étranger proscrit par leur courroux?

IPHIGÉNIE.

Ah! cet oracle obscur autant qu'épouvantable,
Pour le malheur du monde est-il si véritable?
Ceux qui vous l'ont rendu, n'ont-ils pu vous flatter?
Au gré de votre cœur n'ont-ils pu le dicter?
Les ministres des cieux sont-ils incorruptibles?
D'erreur ni d'intérêt ne sont-ils susceptibles?
Hélas! pour approcher des dieux et des autels,
En ressemblons-nous moins au reste des mortels?
Je ne veux point ici pousser plus loin le doute
Sur ces décrets confus, que votre ame redoute;
Mais la raison du moins doit les interpréter:
C'est l'oracle qu'il faut avant tout écouter.

THOAS.

Quel perfide détour, et quel affreux langage!
A me l'oser tenir quel motif vous engage?
Pouvez-vous, au mépris des dieux, de votre rang,
Excuser vos forfaits par un crime plus grand?
Par une piété, peut-être criminelle,
Faut-il, Diane, encor, te respecter en elle?
Et ne devrois-je pas, de crainte dépouillé,
Venger ici l'honneur de ton temple souillé?

IPHIGÉNIE.

Eh bien! de vos fureurs comblez donc la mesure:
Epargnez-moi des maux dont frémit la nature,
Et que mon œil tremblant découvre avec horreur.
Au gré de vos soupçons et de votre terreur,
Frappez ce cœur, de crime et de crainte incapable,
Ce cœur que vous voulez en vain rendre coupable:

N'attendez pas qu'en pleurs je tombe à vos genoux;
Je n'y voudrois tomber que pour hâter vos coups.

THOAS, *aux gardes.*

Que l'on fasse à l'autel venir l'autre victime.
(*A Iphigénie.*)
Dans son cœur tout sanglant, mon courroux légitime
Va d'un œil scrupuleux, sur votre châtiment,
Interroger le ciel et son ressentiment.

(*L'intérieur du temple s'ouvre. Oreste paroît et s'avance au milieu des prêtresses vers l'autel.*)

IPHIGÉNIE, *à part.*

Où suis-je? et quel spectacle! O nature! ô mon frère!
O sacrifice affreux d'une tête si chère!

SCÈNE VI.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE, PRÊTRESSES, GARDES.

THOAS, *à Iphigénie.*

Venez remplir le soin de votre emploi sacré,
Et prendre sur l'autel le couteau révéré.

IPHIGÉNIE.

Seigneur...

THOAS.

Obéissez au ciel qui vous commande;
Versez à son courroux le sang qu'il vous demande.

IPHIGÉNIE, *à part.*

Moment terrible! O dieux! venez me secourir!
(*Haut.*)
Je succombe... Seigneur... Je ne puis que mourir...

THOAS.

Quoi! vous osez encore ici, contre vous-même,
Trahir des dieux présens l'ordre saint et suprême?

ORESTE.

Que lui commandes-tu, tyran dont la terreur
Fait de ce temple saint un théâtre d'horreur?
A la honte des dieux, que ton erreur atroce
Rabaisse au vil néant de ton être féroce,
Monstre, peux-tu penser, qu'ivres du sang humain,
On ne peut les fléchir qu'un poignard à la main?
Cesse de faire enfin ces dieux à ton image,
Et d'ériger le meurtre et le crime en hommage.
Si ton cœur altéré cherche à boire mon sang,
Tigre, que ne viens-tu me déchirer le flanc?

THOAS.

Qu'entends-je! oses-tu bien, insensé, téméraire...
(*A Iphigénie.*)
Obéissez, frappez.

IPHIGÉNIE.

Seigneur... il est mon frère.

ORESTE.

Oui, je le suis. Devant le fils d'Agamemnon,
Lâche, baisse les yeux, et respecte ce nom.
Rentre dans les horreurs du trouble qui te tue:
Je voulois te ravir le jour et la statue.
C'est à la voix du sang des malheureux humains,
Dont s'abreuve ton cœur par d'innocentes mains;
C'est à ses cris plaintifs, qu'au défaut du tonnerre,
Mon bras venoit venger et consoler la terre;
Et de l'atrocité d'un culte destructeur,
Laver dans tout son sang, et l'homme, et son auteur.

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Cessez...

ORESTE.

Soyez ma sœur, soyez Iphigénie.
Votre terreur pour moi m'est une ignominie.
Ayez la fermeté qui sied à la vertu :
C'est mériter son sort que d'en être abattu.

THOAS.

A cet excès d'orgueil et d'audace effrénée,
L'étonnement encor tient ma langue enchaînée.
Pour me braver ici, parle, quel es-tu?

ORESTE.

Roi.
Si je t'avois puni, j'en remplissois la loi.

THOAS, *troublé.*

(*A Iphigénie.*)

Je cède à ma fureur. Frappez, quel qu'il puisse être;
Faites votre devoir... et me vengez d'un traître.

IPHIGÉNIE.

O cieux! vous l'entendez, et vous ne tonnez pas?
Et vous tenez fermé l'abîme sous ses pas?
Parricide jouet d'une aveugle imposture,
Tu m'oses commander d'outrager la nature?
De mon frère tu veux que je sois le bourreau,
Qu'en son cœur tressaillant j'enfonce le couteau;
Que respirant encor, mes mains, ces mains sanglantes,
Arrachent de son flanc ses entrailles fumantes;
Et que d'un œil affreux, plein de ta cruauté,
J'y consulte pour toi le ciel épouvanté?

Ah! cet excès d'horreur me rend tout mon courage.
Mais de quel droit ici me commande ta rage ?
Es-tu mon maître? Es-tu le dieu de ces autels ?
Dois-je en tribut mon sang au dernier des mortels?

THOAS.

Sans doute, tu le dois. Oses-tu méconnoître...

IPHIGÉNIE.

Frappe, sois mon bourreau; mais le ciel est mon maître.
(*Elle s'élance vers l'autel, s'empare de la victime, puis s'adresse aux prêtresses.*)
Et vous, ne souffrez point qu'on attente à vos droits.
N'obéissez qu'aux dieux, n'écoutez que ma voix.
Rentrez dans les devoirs de votre ministère,
Défendez l'innocent, soulagez sa misère.
(*Leur montrant Oreste.*)
Veillez sur ce pur sang du maître des humains;
Ses jours sont par le ciel confiés à vos mains.
(*Les prêtresses forment un cercle autour d'Oreste.*)

THOAS.

Gardes?

ORESTE, *à Iphigénie.*

Laissez, ma sœur, laissez à mon courage
Le soin de m'immoler à sa barbare rage.

THOAS, *aux gardes interdits.*

Quoi donc! à son aspect vous reculez d'effroi?
(*Les gardes font un mouvement.*)

IPHIGÉNIE, *s'avançant vers les gardes.*

Profanes, arrêtez, et respectez un roi.

SCÈNE VII.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, ARBAS, PRÊTRESSES, GARDES.

ARBAS, *éperdu.*

Ah! paroissez, Seigneur; une effroyable escorte...

THOAS.

Quel bruit horrible! ô ciel! on enfonce la porte.
Courons... Mais immolons avant à mon courroux...

IPHIGÉNIE, *s'avançant.*

Viens-tu braver les dieux qui combattent pour nous?

ORESTE *repoussant avec force derrière lui Iphigénie, et s'offrant aux coups de Thoas.*

Ah! laissez dans mon sang noyer sa barbarie.

THOAS, *le bras levé sur Oreste.*

Sois le premier objet, traître, de ma furie...

SCÈNE VIII.

THOAS, ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, ARBAS, PRÊTRESSES, TROUPE DE GRECS, GARDES.

PYLADE.

(*Il s'élance à la tête des Grecs sur la scène : il arrête d'une main Thoas, et le frappe de l'autre.*)

Arrête, et meurs, barbare, au pied de ces autels.
(*Aux gardes et aux prêtresses.*)
Fuyez, tyrans sacrés des malheureux mortels.

(*Il se précipite dans les bras d'Oreste. L'instant d'après, encore tout transporté :*)

Ne crains plus rien. Tout fuit. La garde est dispersée;
J'ai su tromper mon guide, et j'ai rejoint Alcée.
Guidé par l'amitié, secondé par les dieux,
Je rentre avec les miens, triomphant dans ces lieux.

IPHIGÉNIE, *à Isménie avec transport.*

Cours délivrer ton père.

SCÈNE IX.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, TROUPE DE GRECS.

ORESTE.

O moitié de ma vie!

PYLADE.

Vivez.

ORESTE.

Ah! digne ami, revois Iphigénie.

PYLADE.

Iphigénie, ô ciel!

IPHIGÉNIE.

Vous apprendrez mon sort.
Mais les momens sont chers. De ce temple de mort,
Où la vertu gémit sous le glaive abattue,
Allons, avec respect, enlever la statue.
Tantôt vous m'avez dit qu'à son enlèvement
Les dieux bornoient le cours de votre affreux tourment.

ORESTE.

J'en sens déjà l'effet. Quel changement j'éprouve!
Dans quel calme profond soudain je me retrouve!

Je sens tous mes forfaits dans mon cœur expiés.
L'abîme dévorant se ferme sous mes pieds.
L'horreur me fuit; tout semble autour de moi renaître;
Dans un monde nouveau je prends un nouvel être.

IPHIGÉNIE.

O bienfaits inouïs! je reconnois les dieux.
La loi de la nature est donc la loi des cieux.

PYLADE.

Alcée impatient, avec le vent propice,
Nous attend sur ces bords. Marchons; et sous l'auspice
Du ciel, fécond pour nous en miracles divers,
Allons en étonner la Grèce et l'univers.

FIN D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

CALISTE,

TRAGÉDIE,

PAR COLARDEAU,

Représentée, pour la première fois, le 12 novembre 1760.

NOTICE

NOTICE

SUR COLARDEAU.

Charles-Pierre Colardeau naquit à Janville, petite ville de la Beauce, le 12 octobre 1732. Il perdit dès l'âge de treize ans ses père et mère, et fut confié à la tutelle d'un oncle qui étoit curé de Pithiviers. Cet ecclésiastique remarquant d'heureuses dispositions dans son pupille, n'épargna rien pour lui procurer une excellente éducation. Il le mit au collége de Meung-sur-Loire, puis l'envoya à Paris pour y terminer ses études et apprendre les mathématiques. Cette science commençoit alors à faire partie de l'enseignement public. Elle n'inspira que du dégoût à Colardeau, qui, par cette raison, y fit peu de progrès. Lorsqu'il eut terminé sa philosophie, son oncle le destinant au barreau, le plaça chez un procureur. Colardeau s'appliqua à l'étude du droit, quoiqu'elle ne lui offrît guère plus d'attraits que celle de la géométrie. Cependant son procureur ayant peu de cliens, il profita de nombreux momens de loisir pour cultiver la littérature et fréquenter les spectacles. La suspension du cours des affaires pendant les troubles survenus entre les

parlemens, lui permirent de retourner à Pithiviers. Libre de toute occupation, il consacra à la poésie tout le temps qu'il passa dans le presbytère de son oncle. Des traductions de pseaumes et de quelques cantiques furent les premiers essais de sa muse, et bientôt prenant un vol plus élevé, il conçut le projet de composer une tragédie. L'épisode d'Astarbé dans l'immortel roman de Télémaque, lui en fournit le sujet : déjà le plan étoit tracé et il s'occupoit de l'exécution, lorsque les troubles des parlemens cessèrent. Colardeau retourna chez son procureur; mais Thémis ne lui fit point négliger Melpomène. Dès que sa tragédie fut terminée, il la présenta aux comédiens. Son goût pour la poésie étoit devenu une passion à laquelle il étoit disposé depuis long-temps à tout sacrifier : les éloges et les encouragemens qu'il reçut des comédiens le déterminèrent à renoncer au barreau pour se livrer entièrement aux lettres, et son oncle, homme d'esprit et d'un caractère facile, ne s'opposa point à cette résolution.

La première représentation de sa pièce ayant été retardée par les circonstances, Colardeau publia avant qu'elle parût, un ouvrage auquel il doit principalement sa réputation : l'*Epître d'Héloïse à Abélard*. Cette héroïde, imitée de Pope, passe encore aujourd'hui pour être la plus belle qui ait été faite dans notre langue.

La tragédie d'*Astarbé* ne fut jouée pour la première fois, que le 17 février 1758. Quoique foi-

blement accueillie, elle eut dix représentations

Caliste est le second et le dernier ouvrage que Colardeau ait fait représenter. Cette tragédie est une imitation de la *Belle Pénitente* de Rowe : elle fut donnée dix fois de suite, et, pour la première, le 12 novembre 1760.

En 1776, Colardeau fut nommé membre de l'académie française, en remplacement du duc de Saint-Aignan ; mais il ne put avoir la satisfaction d'occuper la place que ses talens lui avoient méritée ; une cruelle maladie minoit ses jours depuis long-temps ; il y succomba le 7 avril, dans sa quarante-quatrième année.

PERSONNAGES.

SCIOLTO, sénateur génois.
CALISTE, fille de Sciolto.
LOTHARIO, amant de Caliste.
ALTAMONT, rival de Lothario.
MONTALDE, ami de Lothario.
LUCILE, confidente de Caliste.
UN GÉNOIS.
FIESQUE, } personnages muets attachés à Sciolto.
DORIA, }
Suite de Sciolto.
Suite de Lothario.

La scène est à Gênes, dans le palais de Sciolto.

CALISTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LOTHARIO, MONTALDE.

LOTHARIO.

Montalde est étonné de suivre avant l'aurore
Le fier Lothario dans des murs qu'il abhorre.
Sorti, depuis deux ans, de ce séjour fatal,
J'y déteste un tyran, j'y déteste un rival :
Mais mon persécuteur malgré moi m'y rappelle,
Peut-être il me prépare une injure nouvelle.
Sciolto, sur l'avis qu'il doit me déclarer
Un ordre glorieux dont on veut m'honorer,
Chez lui-même, en ces lieux m'oblige de l'attendre.
Du palais de Frégose il doit bientôt s'y rendre.
Lui chez Frégose, ami ! Quel seroit son dessein ?
Quoi ! de ce sénateur l'orgueil républicain

A ramper sous le doge auroit pu se réduire !
Ah ! puisqu'il s'humilie, il veut encor me nuire.

MONTALDE.

Du plus grand des Génois respecte les vertus.
Ingrat Lothario, ne te souvient-il plus
Que ce même mortel, objet de ta colère,
Eleva ton enfance et te servit de père ?
Sa fille de ses jours l'espoir et le bonheur,
De plus doux sentimens n'a point rempli son cœur.

LOTHARIO.

Caliste !

MONTALDE.

Eh bien ! Ton ame encor plus inhumaine,
Confond-elle aujourd'hui Caliste dans sa haine ?

LOTHARIO.

Montalde, que dis-tu ? Qui ? Moi !... moi la haïr !
Son père fut injuste... il osa me trahir.
De ma haine pour lui Caliste est séparée ;
Autant que je le hais, Caliste est adorée.
D'un tyran déguisé ne vante plus les dons ;
Sa main les infecta des plus cruels poisons.
Gênes vit ma jeunesse, errante en son enceinte,
Languir près des tombeaux de ma famille éteinte ;
Crois-moi, de Sciolto la trompeuse amitié
M'accueillit par orgueil et non pas par pitié.
Ses bienfaits sur mes jours versés avec mesure
Pour ce cœur né jaloux n'ont été qu'une injure.
Entre Altamont et moi ses dons mal divisés
Prévenoient mon rival et m'étoient refusés.
Tu le sais, ce mortel, sûr de la préférence,
M'opposa de tout temps sa fière concurrence.

Sans parler des honneurs qu'il usurpa sur moi,
Caliste, dont l'amour m'avoit donné la foi,
Caliste à ce rival alloit être enchaînée ;
Déjà de leur hymen on pressoit la journée.
Jour cruel! jour affreux que prévint ma fureur !
Rappelle-toi ces temps de révolte et d'horreur.
Dans nos remparts alors mes secrètes intrigues
Rallumèrent le feu des complots et des ligues.
Le père d'Altamont, par ce glaive égorgé,
Paya le désespoir de mon cœur outragé,
Et de l'hymen du fils la pompe suspendue
En appareil de mort fut changée à ma vue.

MONTALDE.

Des malheureux Génois tel est le triste sort :
Le foible est abattu sous les coups du plus fort,
Et parmi les horreurs du tumulte anarchique,
Tout pouvoir est sacré lorsqu'il est tyrannique.
J'ai vu nos citoyens, dans nos murs embrasés,
L'un sur l'autre expirans, l'un par l'autre écrasés.
Mais, hélas, j'ignorois qu'en ces jours de carnage
Altamont immolé l'eût été par ta rage.
Quoi! dans les flancs glacés d'un timide vieillard
Ta main dénaturée enfonça le poignard ?
Tigre qui dans la nuit dévores tes victimes,
Tu n'as d'autre vertu que de cacher tes crimes.
Que dis-je ? Tes fureurs s'empressent d'éclater ;
Le frein le plus sacré ne peut les arrêter.
Déjà foulant aux pieds les lois que tu dédaignes,
Tu traînes après toi, sous d'horribles enseignes,
Cet amas d'étrangers et de brigands obscurs
Que Gênes à regret recèle dans ses murs.

Voilà de quels soutiens appuyant ton suffrage,
Des rangs et des honneurs tu règles le partage.
C'est par toi que Frégose envahissant l'Etat,
Ceint la tiare au temple, et préside au sénat;
Tyran dont la grandeur, par le crime usurpée,
Profane l'encensoir, déshonore l'épée.
Nous voyons chaque jour les plus grands des Génois
Opprimés, exilés ou proscrits par vos lois.
C'en est trop : si ton bras, lâchement homicide,
Etend sur Sciolto la rage qui le guide;
Ton aspect désormais est horrible pour moi.
Je ne suis plus l'ami d'un monstre tel que toi.

LOTHARIO.

Ces reproches amers n'ont rien qui m'épouvante :
Des crimes de ma main cette image effrayante,
Ces concurrens punis, et ce sang et ces morts,
Rien, quand je suis vengé, n'excite mes remords.
Peins-moi plutôt, peins-moi Caliste dans les larmes,
Du deuil le plus lugubre enveloppant ses charmes;
Peins-moi son désespoir, mes forfaits, ses vertus;
Peins-moi Caliste, enfin, que je ne verrai plus;
Dis-moi que furieux et contraire à moi-même,
Indignement jaloux, j'ai perdu ce que j'aime.
C'est par l'amour qu'il faut intimider mon cœur;
C'est par l'amour, enfin, que je me fais horreur.
Caliste!... Ah! dieux!

MONTALDE.

Quels cris échappent de ta bouche!
L'amour, dans ses chagrins, prend-il ce ton farouche?
Ah! tu me fais frémir!

LOTHARIO.

Frémis de mes transports,
De mon désordre affreux, du crime et des remords.
Plût au ciel que mon bras, bornant sa violence,
Eût pu dans le carnage assouvir ma vengeance.
Mais ce cœur né sensible autant qu'infortuné,
Dévoré par l'amour, de rage empoisonné,
A-t-il pu s'arrêter dans le juste équilibre
Où se repose une ame indifférente et libre?
C'est peu d'avoir éteint dans le sang et les pleurs
Les flambeaux d'un hymen rompu par mes fureurs.
Craignant de perdre encore une amante adorée,
Malgré tous mes sermens, malgré sa foi jurée,
Je courus vers Caliste..... A l'aspect du courroux,
Qui peignoit dans mes yeux mes sentimens jaloux,
Voyant encor ma main de meurtre dégouttante,
La victime à mes pieds interdite, expirante,
Tombe sans mouvement... ô transports criminels!
Dieux! il est donc des cœurs que l'amour rend cruels!
De ce lâche attentat mon ame est obsédée.
Tout m'en rappelle ici l'épouvantable idée.
Sortons.

MONTALDE.

Quel crime? Arrête.

LOTHARIO.

Au nom de l'amitié,
Par respect pour Caliste, et pour moi par pitié,
N'arrache point l'aveu de ce honteux mystère.
Ah! laisse-moi du moins la gloire de le taire:
Si même malgré moi mon trouble en a parlé,
Frappe, tu dois la mort à qui l'a révélé.

MONTALDE.

Eh bien! Lothario, que la nuit la plus sombre
Enveloppe à jamais ton secret dans son ombre;
En faveur d'un ami ne trahis point l'amour.
Mais les cœurs offensés le sont-ils sans retour?
Aux genoux de Caliste, aux genoux de son père,
Va, cours désavouer ton injuste colère;
Amant respectueux et digne de leur choix,
Sur eux, sur leurs bontés, va reprendre tes droits.

LOTHARIO.

Moi porter à leurs pieds mes remords pour hommage!
Caliste!... après le vœu de punir mon outrage,
Après l'ordre éternel de fuir loin de ses yeux,
Les imprécations chargèrent ses adieux.
Tout ce qu'un grand courroux peut répandre d'injures,
Tout ce que l'on peut dire à des amans parjures,
Les reproches, les cris, les larmes, les refus,
Regrets d'avoir aimé, sermens de n'aimer plus,
Caliste employa tout, et ses douleurs funestes
Dévouèrent ma tête aux vengeances célestes.
Ah! du moins sauvons-lui mon aspect odieux.
C'est son père, en un mot, que j'attends en ces lieux.
Il ignore un amour détesté par sa fille.
Mes feux, toujours cachés au sein de sa famille,
Dans l'ombre et le silence avec soin renfermés,
Ne brillèrent qu'aux yeux qui les ont allumés.
Mais cependant, ami, que prévoir et que craindre?
Que me veut Sciolto? Lasse de se contraindre,
Caliste, abandonnée aux cris du désespoir,
A-t-elle révélé l'attentat le plus noir?

Ah! peut-être Altamont, ce rival que j'abhorre,
Au temple de l'hymen l'appelle-t-il encore.
Ce doute est trop affreux! quel que soit mon malheur,
Allons, que Sciolto m'en découvre l'horreur.

SCÈNE II.

SCIOLTO, LOTHARIO, MONTALDE.

LOTHARIO.

Injurieux mortel, dont l'aspect m'importune,
Viens-tu m'apprendre ici toute mon infortune?
Caliste a-t-elle mis le glaive dans tes mains?
Parle; il faut éclairer la nuit de mes destins.

SCIOLTO.

Ma fille, vertueuse autant qu'elle m'est chère,
Tremblante pour les jours de son malheureux père,
Frémit épouvantée au bruit de ta fureur,
Barbare : ton nom seul la remplit de terreur.
Oui, si je consultois sa tendresse alarmée,
Ta mort auroit vengé ma famille opprimée.
Mais tout impur qu'il est, ton sang est à l'Etat,
Et dans le citoyen je pardonne à l'ingrat.
Gênes veut à sa gloire employer ton courage;
De la guerre sous moi tu fis l'apprentissage.
Je ne te parle point de tant d'autres vertus
Dont tu reçus l'exemple, et qu'enfin tu n'as plus.
Grâces à l'ascendant de ton destin funeste,
Ton cœur est né féroce, et la valeur te reste.
Au nom de la patrie et de ton souverain,
Du glaive de l'Etat je viens armer ta main.

Ce peuple méprisé, ce perfide insulaire,
Ennemi des Génois, dont il est tributaire,
Le Corse qui, cédant à la nécessité,
Nous vendit tant de fois sa foible liberté,
A l'abri des rochers de son île sauvage,
Vient de briser encor les fers de l'esclavage.
Gênes, pour le punir, demande ton appui.
La flotte est préparée et l'on part aujourd'hui.

LOTHARIO.

A cet illustre emploi je n'eusse osé prétendre.
Je le croyois promis à l'orgueil de ton gendre.
Sans doute qu'à ce titre en secret destiné,
Altamont n'attend plus que l'instant fortuné.
Pourquoi lui dérober l'honneur d'une victoire?
Ce mortel, autrefois si jaloux de ma gloire,
Aux genoux de Caliste est-il moins généreux?
Ne sait-il plus enfin que lui vanter ses feux?

SCIOLTO.

Pourquoi renouveler nos disputes cruelles?
Acceptes-tu l'honneur de vaincre des rebelles?
Décide, ou ce jour même, au défaut de ton bras,
Le héros que tu hais va venger nos Etats.

LOTHARIO.

A ce mot j'obéis; mais l'ordre qu'on m'impose
Ne peut-être scellé qu'au palais de Frégose,
Et j'y cours.

SCÈNE III.

SCIOLTO, LOTHARIO, MONTALDE, LUCILE.

LUCILE.

O TERREUR! ô père infortuné!

SCIOLTO.

Pourquoi ces cris plaintifs et ce front consterné?
Que voulez-vous, Lucile?

LUCILE.

A peine à la lumière
Caliste vient d'ouvrir sa timide paupière,
Que ses gémissemens élancés vers les cieux...
(*Voyant Lothario.*)
Venez, Seigneur... Quel monstre épouvante mes yeux!

LOTHARIO.

Ah! Lucile, écoutez! ô désespoir! ô rage!
On me flatte, on m'appelle, et ma présence outrage!
Achevez et comblez le désordre où je suis.
Caliste, est-il bien vrai, succombe à ses ennuis?

SCIOLTO.

Que t'importent, cruel, les maux de ma famille?

LOTHARIO.

Que m'importe, grands dieux!

SCIOLTO.

Retournez vers ma fille.
Lucile, dites-lui, pour calmer ses douleurs,
Que mes ambrassemens vont essuyer ses pleurs.
(*Lucile sort.*)

(*A Lothario.*)

Allez... Toi, cours au port.

LOTHARIO.

Ah! je dois fuir sans doute.
Caliste me déteste, et je pars... Mais écoute :
Si de tes derniers ans le cours t'est précieux,
Ne précipite point un hymen odieux.
Attends le jour auguste où mes mains fortunées
Tourneront vers ces bords nos poupes couronnées,
Ou que ce même ami, qui doit suivre mes pas,
A ta fille vengée annonce mon trépas.

SCIOLTO.

Quel intérêt...

LOTHARIO.

Connois ce funeste mystère.
Je l'aime, tu ne vis qu'autant qu'elle m'est chère.
Tremble qu'à mon retour, amant fier et jaloux,
Je n'immole avec toi deux perfides époux.
Adieu.

SCÈNE IV.

SCIOLTO.

Quel jour affreux a passé dans mon ame!
Il brûle pour Caliste, et j'ignorois sa flamme!
A-t-il un seul instant humilié son cœur?
L'aveu de son amour est un cri de fureur.
Mais ce front paternel, sous les rides de l'âge,
De ses coupables feux ne ressent point l'outrage.
Caliste le déteste, et cent fois son courroux
Voulut sur le perfide appesantir mes coups.

Oui, je dois le punir, il y va de ma gloire.
Quoi! j'allois m'enchaîner au char de sa victoire?
Ah! changeons mes desseins. Banni de nos climats,
Qu'on l'entraîne à l'exil et non plus aux combats.
Sachons mettre à profit l'ambition d'un traître.
Lothario, Frégose, et l'esclave et le maître,
Ennemis de l'Etat sous des noms différens,
Connoîtront aujourd'hui si je hais les tyrans.

SCÈNE V.

SCIOLTO, ALTAMONT, FIESQUE, DORIA, *et autres Génois.*

ALTAMONT.

Protecteur d'Altamont, ô mon auguste père,
Il luit, enfin, ce jour si lent pour ma colère,
Ce jour où par l'honneur mon courage excité,
Au sénat avili rendra sa majesté.
Ordonnez, disposez.

SCIOLTO.

Héros, l'espoir de Gênes,
Craignons, en les brisant, d'ensanglanter nos chaînes.
Tout nous seconde, amis. Ce farouche oppresseur,
Du trône et de l'autel profane usurpateur,
Frégose, pour punir des peuples infidèles,
Fait sortir de nos ports ses légions cruelles.
L'affreux Lothario, son invincible appui,
Sous le même prétexte est éloigné de lui.
Doria, sur la flotte accompagnez le traître:
Ecartez-le à jamais des murs qui l'ont vu naître.

Les chefs de nos vaisseaux, instruits de mes desseins,
Contre ce fier mortel seconderont vos mains.
Cet ordre est rigoureux, mais il est nécessaire;
Un outrage nouveau, que mon orgueil doit taire,
Force enfin ma justice à bannir cet ingrat.
Je le plains, mais je sauve et ma gloire et l'Etat.

ALTAMONT.

La peine de l'exil suffit-elle à ses crimes?
Qu'il périsse, ou craignons d'être un jour ses victimes.
Sans vos ménagemens, sans vos ordres sacrés,
J'allois plonger ce fer dans ses flancs abhorrés.
Des murs de ce palais il repassoit l'enceinte.
Sur son front menaçant l'audace étoit empreinte:
Je ne sais, mais, Seigneur, j'ai cru voir sur ses pas
Les mânes paternels qui me tendoient les bras.
Qu'on accuse aisément un mortel qu'on déteste!
Mon père, enveloppé dans un piége funeste,
Par un bras inconnu mourut assassiné.
Je hais Lothario, lui seul est soupçonné.
Ah! Seigneur! ah! pourquoi le soustraire à ma rage?
Pourquoi la politique où suffit le courage?
Commandez, ce colosse, appesanti sur nous,
Renversé, dispersé, périra sous mes coups;
Et Frégose, avec lui, couché sur la poussière,
N'osera plus ici lever sa tête altière.

SCIOLTO.

Non, mon fils; apprenez des desseins importans.
Connoissez mes motifs et les malheurs des temps.
Gênes, toujours esclave et toujours divisée,
Quitta, reprit cent fois sa chaîne mal brisée.
Nos murs tumultueux renferment dans leur sein

Une noblesse, un peuple indociles au frein;
Deux partis opposés, qui des droits de l'épée
Soutiennent tour à tour leur puissance usurpée,
Mais qui, d'un œil jaloux l'un par l'autre observés,
Sont souvent abattus aussitôt qu'élevés.
Les nobles, décorés des plus superbes titres,
Sous des noms différens ont été les arbitres.
Les ducs anéantis, les comtes ont régné;
Mais bientôt de ses fers le Génois indigné
Osa se révolter, osa se rendre libre,
Entre les grands et lui mit un juste équilibre,
Créa pour leur orgueil l'honneur du consulat
Et fit asseoir près d'eux ses tribuns au sénat.
Heureux jours, Altamont, où les aigles romaines
Sembloient revivre encor pour s'envoler vers Gênes!
Où des débris fumans du trône des Césars
Nos aïeux construisoient d'invincibles remparts!
Hélas! tout fut détruit, et les guerres civiles
D'un feu plus dévorant consumèrent nos villes.
Lasse des longs débats et du peuple et des grands,
Gênes à ses voisins mendia des tyrans,
Et l'on vit dans nos murs le Français et l'Ibère
Etablir tour à tour leur puissance étrangère;
Mais tous, pour gouverner l'impétueux Génois,
Apportèrent ici d'insuffisantes lois.
Enfin, parmi les cris, le meurtre et le ravage,
Un doge fut élu dans des jours de carnage.
De ce titre funeste un prêtre est revêtu.
Sur les débris épars de son siége abattu,
Relevons le sénat et l'antique tribune.
Mais pourquoi des combats éprouver la fortune?

Malheureux le vengeur entouré de tombeaux,
Qui porte chez les siens le glaive et les flambeaux!
N'allons point, ô mon fils! au milieu des ruines,
Rappeler les horreurs des guerres intestines.
Vide de légions, Gênes peut aujourd'hui
Rejeter sans efforts un tyran sans appui.
Enfin, pour mieux tromper sa prudence étonnée,
De ma fille avec vous célébrons l'hyménée,
Et que ces nœuds si chers, préparés par l'amour,
De notre liberté consacrent le retour.

ALTAMONT.

O mon père! attendons des momens plus propices;
Formons ces nœuds sacrés sous de plus doux auspices.
Non, non, n'attachez point le sort de deux amans
A la fatalité de ces grands changemens.
Que vous dirai-je, enfin? Caliste, que j'adore,
Caliste à mon bonheur ne consent point encore:
Mon père, et ses beaux yeux, dans les larmes noyés,
Détournent loin de moi leurs regards effrayés.

SCIOLTO.

Depuis le jour funeste où le destin contraire
Me ravit une épouse, à ma fille une mère,
Il est vrai qu'aux ennuis son cœur abandonné,
Sous les lois d'un époux a craint d'être enchaîné:
Mais enfin j'ai mes droits; ma volonté suprême
Obtint hier l'aveu d'une fille qui m'aime.
Tandis que ma prudence, au sein de ce rempart,
Du fier Lothario va presser le départ,
Allez, de votre amante appaiser les alarmes.
Cet heureux jour, mon fils, n'est point fait pour les larmes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CALISTE, ALTAMONT, LUCILE.

ALTAMONT.

Eh quoi! belle Caliste, et mes soins et mes vœux,
Mes respects si long-temps opposés à mes feux,
L'intérêt de l'Etat, l'autorité d'un père,
Rien ne peut m'obtenir un aveu nécessaire ?
Cependant pour l'hymen les autels sont parés;
Le jour luit, tout est prêt, hélas! et vous pleurez.

CALISTE.

Non, non : je n'irai point, épouse infortunée,
Serrer, en frémissant, les nœuds de l'hyménée.
Sur la foi de mes pleurs approuvez mes refus.
Altamont, j'ai rendu justice à vos vertus;
Nul mortel à mes yeux ne parut plus aimable :
Mais telles sont les lois du destin qui m'accable,
Que même par honneur, insensible à vos soins,
Je dois trahir vos feux ou vous estimer moins.

ALTAMONT.

Qu'entends-je? Savez-vous quels desseins on prépare?

CALISTE.

Périssent les autels et leur pompe barbare!

Je maudis le moment où le sort en courroux
Viendra vous accabler du nom de mon époux.
Ah! si l'amour pour moi vous intéresse encore,
Cet amour que je crains, mon désespoir l'implore:
Mon père commandoit; hier j'ai tout promis.
Mais je vois de plus près l'hymen dont je frémis;
Je cède à mes terreurs. Par pitié pour vous-même,
Changez l'ordre émané d'un mortel qui vous aime.
Qu'entre Caliste et vous tous liens soient rompus.
Allez, priez, pressez, et ne me voyez plus.

ALTAMONT.

Quoi! Madame, ce nœud si pur, si légitime...

CALISTE.

S'il m'unit avec vous, est la chaîne du crime.
Les horreurs du sommeil, les présages du jour,
Sur ce fatal hymen m'alarment tour à tour.
Cette nuit même encor du sein de la poussière,
J'ai vu sortir, Seigneur, l'ombre de votre père.
« Suis-moi, » m'a-t-elle dit... J'hésite, mais son bras
Vers le temple aussitôt précipite mes pas.
J'y monte avec effroi, j'entre... ô trouble!... ô surprise!
Sur l'autel renversé la mort étoit assise.
Je n'ai point de l'hymen vu briller les flambeaux;
C'étoient ces feux obscurs destinés aux tombeaux:
Une lampe lugubre et des torches funèbres
Mêloient un jour horrible à d'horribles ténèbres.
J'avance, et tout à coup devenu plus cruel,
Le fantôme indigné m'écarte de l'autel;
Ses menaces, ses cris du temple m'ont chassée,
Et vous-même, Seigneur, vous m'avez repoussée.

La peur hâtoit mes pas incertains, égarés
A peine je sortois des portiques sacrés,
Le tonnerre a grondé, les voûtes ébranlées
Sur mille malheureux soudain sont écroulées;
Et le choc imprévu de leurs vastes débris
Du plus affreux réveil a frappé mes esprits.

ALTAMONT.

Jamais la politique, à ma tendresse unie,
Du pouvoir paternel n'arma la tyrannie:
Altamont ne sait point l'art d'usurper les cœurs:
Il ne s'est plaint qu'à vous de toutes vos rigueurs,
Il est vrai, je croyois que mes soins, ma constance
Avoient de vos mépris forcé la résistance;
Et quand le temple est prêt, je ne m'attendois pas
Qu'un obstacle nouveau dût enchaîner vos pas.
D'un plus beau feu sans doute en secret prévenue,
Vous...

CALISTE.

Caliste, Seigneur, vous est-elle connue?
Altamont ne peut-il, sans les interpréter,
Souscrire à des refus qu'il devroit respecter?
Cédez à des motifs que ma vertu doit taire.
Ah! ce n'est pas à vous d'en percer le mystère.
Ils sont affreux.

ALTAMONT.

Sortez du trouble où je vous voi.
Caliste, éclaircissez...

CALISTE.

Altamont, laissez-moi.

ALTAMONT.

Quel prix de mon amour!

SCÈNE II.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

Il faut hâter ma perte,
Lucile. C'en est fait; ma honte est découverte.
On n'avoit point encor soupçonné mes douleurs;
A la mort d'une mère on imputoit mes pleurs.
Tout est connu, te dis-je, et si ma prévoyance
A la voix d'Altamont n'eût imposé silence,
Il accusoit mon cœur pour un autre enflammé:
Lothario sans doute alloit être nommé.
Cent fois dans mes transports ton bras m'a désarmée;
Sous mes pas fugitifs la tombe s'est fermée.
Tu vois quel est le fruit de tes cruels secours;
Au mépris, à la honte on condamne mes jours.

LUCILE.

Pourquoi du sein de l'ombre et de la solitude
Traîner ici le poids de votre inquiétude?
Pourquoi vous refuser aux soins de ma pitié?
Si vous en eussiez cru les vœux de l'amitié,
Au fond de ce palais renfermant vos alarmes,
On n'eût point en ces lieux interrogé vos larmes.

CALISTE.

Sais-je où le désespoir précipite mes pas?
On presse mon hymen ou plutôt mon trépas.
L'instant fatal approche... Eh quoi! devois-je attendre
Qu'au fond de ma retraite on osât me surprendre,

Que mon époux, mon père ardent à m'y chercher,
Les flambeaux à la main vinssent m'en arracher?
Qu'auroit pu leur répondre une femme éperdue,
Le front couvert de honte, à leurs pieds confondue?
Caliste, de ses pleurs les baignant tour à tour,
N'auroit su que maudire et l'hymen et l'amour.
Malheureuse, où traîner une vie importune?
Où fuir et dans quels lieux cacher mon infortune?
Que ne puis-je, Lucile, au bout de l'univers,
Habiter des rochers, des antres, des déserts;
Là, de mon lâche amant expier les outrages,
N'entendre autour de moi que le bruit des orages,
Ne voir à la clarté d'un ciel chargé de feux,
Que des monstres sanglans, que des spectres hideux,
Des mânes, des tombeaux, ou quelqu'infortunée
Aux larmes, comme moi, par l'amour condamnée!
Lothario, voilà le fruit de tes forfaits,
Les remords que j'éprouve et les vœux que je fais!

LUCILE.

Les remords!... ah! pourquoi vous imputer son crime?
L'audace avilit-elle une vertu sublime?
Non, Madame, un perfide, au gré de son ardeur,
Ne peut dans son amante anéantir l'honneur:
L'honneur est dans notre ame, et quoi qu'on entreprenne,
C'est avec notre aveu qu'il faut qu'on l'y surprenne.
Quand un cœur noble et pur par la force est vaincu,
Sa défaite devient un titre de vertu.

CALISTE.

Le ciel m'en est témoin, l'ennemi de ma gloire
Ne peut s'enorgueillir d'une injuste victoire:

Le triomphe odieux, surpris par sa fureur,
Fut celui d'un tyran et non pas d'un vainqueur.
Mais je mourrai, Lucile, et sans doute l'envie
Répandra ses poisons sur le cours de ma vie.
D'un sexe qu'on adore, injurieux destin !
On se fait de nos maux un plaisir inhumain :
Ce monde séducteur, qui nous vantoit nos charmes,
Empoisonne bientôt la source de nos larmes,
Et satisfait de voir nos fronts humiliés,
Il profane l'encens qu'il brûloit à nos pieds.
Lucile, c'est à toi de conter ma disgrâce,
De venger ma vertu des transports de l'audace.
Dis que Lothario, dans ces murs élevé,
A la main de Caliste en secret réservé,
Dévoila tout à coup son affreux caractère,
Qu'il outragea la fille, et poursuivit le père.
Ne dissimule point que son cœur déguisé,
Fut cher (et j'en rougis) à mon cœur abusé.
Dans quel temps, par quel art le fourbe m'a trompée
De soins respectueux sa tendresse occupée,
L'égal empressement et de plaire et d'aimer,
Les sermens si flatteurs de toujours m'estimer;
Ma mère, qui, près d'elle élevant notre enfance,
De nos premiers penchans approuvoit l'innocence,
Entre l'ingrat et moi les nœuds les plus sacrés,
Les droits de la vertu, toujours si révérés,
Tout m'abusoit, Lucile ; et mon ame charmée
S'abandonnoit sans crainte au plaisir d'être aimée.

LUCILE.

Que l'hymen aujourd'hui par des liens plus doux...

CALISTE.

CALISTE.

Quoi ! porter mes affronts pour dot à mon époux !
Dans le sein des vertus la fortune ennemie
Aura marqué mes jours du sceau de l'infamie,
Et moi j'ajouterois, par des nœuds pleins d'horreur,
Au crime involontaire un crime de mon cœur !
De tant de maux, Lucile, amassés sur ma tête,
Le plus cruel sans doute est l'hymen qu'on apprête.

LUCILE.

Eh bien ! je l'avouerai, moi-même j'en frémis :
Mais un père commande, et vous avez promis.

CALISTE.

Hélas ! tu le connois ; sévère en ses tendresses,
De l'amour et du sang il n'a point les foiblesses :
En vain j'ai devant lui fait parler mes douleurs ;
Sa fière volonté résistoit à mes pleurs :
Hier même à travers un silence farouche,
Le nom de mon perfide est sorti de sa bouche.
A ce nom menaçant j'ai pâli, j'ai cédé ;
Un refus m'eût trahie, et j'ai tout accordé.

LUCILE.

Cent fois vous m'avez lu la lettre attendrissante
Que vous remit, Madame, une mère expirante.
Vous aviez dans son ame épanché vos malheurs ;
Elle en prévit dès-lors la suite et les horreurs.
A son superbe époux cette lettre adressée,
Pour le fléchir un jour en vos mains fut laissée :
Montrez-lui cet écrit garant de vos vertus ;
La nature a ses droits.

CALISTE.

Espoir que je n'ai plus !

La nature, crois-moi, dans le sein d'une mère
Jette un cri plus plaintif que dans celui d'un père.
Eh ! comment annoncer au plus fier des mortels
Qu'on a chargé mon front d'opprobres éternels ?
Vengeant, à cet aveu, l'honneur de sa famille,
Du crime de l'amant il puniroit sa fille.
Que dis-je ? Ce n'est pas sa fureur que je crains.
Puisse mon trépas seul ensanglanter ses mains !
Je tremble de porter dans son ame abattue
Ce désir de la mort, ce poison qui me tue.
Je crains son désespoir à ma douleur égal,
Et son courroux vengeur à lui-même fatal.

LUCILE.

Sans doute il est affreux, sans avoir part au crime,
D'en avouer la honte à ceux que l'on estime ;
Mais enfin le temps presse, et bientôt sur ses pas,
Sciolto... Vous pleurez !... Vous ne m'écoutez pas !

CALISTE.

Des apprêts de l'hymen déjà l'on m'environne,
Aux feux de son rival un traître m'abandonne ;
Mais ne m'as-tu pas dit que ce monstre odieux
Tantôt par sa présence a profané ces lieux ?
Dans ce séjour de pleurs quel motif le ramène ?
Est-ce le repentir... ou l'amour... ou la haine ?
Si jaloux... Lui jaloux !... il le fut, mais, hélas !
Du faste des honneurs qu'il ne méritoit pas.
Cependant, à quel but a-t-il revu mon père ?
S'il avoit de ma honte éclairci le mystère ?
Voilà ce que je crains, ce que je veux savoir.
Quoi ! sentir mille maux, et toujours en prévoir !

SCÈNE III.

SCIOLTO, CALISTE, LUCILE.

SCIOLTO.

Au pied de nos autels, ma fille, il faut me suivre.
Le sombre désespoir où ton ame se livre,
Le refus d'un hymen consacré par mon choix,
Tes vains retardemens, le trouble où je te vois,
Tout m'offense.

CALISTE.

Seigneur!

SCIOLTO.

D'où naissent tes alarmes?

CALISTE.

Ces apprêts... cet hymen... pardonnez à mes larmes!

SCIOLTO.

Quel secret! Quelle horreur que je ne conçois pas!
Altamont éperdu s'est jeté dans mes bras;
Il vient de m'implorer pour toi contre lui-même;
Il consent de te perdre, et cependant il t'aime.
Je suis trop indigné d'essuyer ses refus;
Viens.

CALISTE.

Quoi! vous ordonnez...

SCIOLTO.

Ne me résiste plus.

CALISTE.

Non, non: j'ose embrasser les genoux de mon père:
Malgré votre courroux Caliste vous est chère.

C'est de vous, c'est pour vous que j'ai reçu le jour;
Quel bienfait, s'il n'est point un gage de l'amour!
Oui, Seigneur, vous m'aimez! pour émouvoir votre am
Ce sont les droits du sang que ma douleur réclame.
Caliste n'a jamais, indocile à vos lois,
En faveur d'un amant combattu votre choix.
Ce n'est point Altamont, c'est l'hymen que j'abhorre.
Qui? moi, me séparer d'un père que j'adore!
De vos nobles destins ne me détachez pas.
Mon père, je vivrai, je mourrai dans vos bras;
Que m'importe un époux et le reste du monde?

SCIOLTO.

Lève-toi... sors enfin de ta douleur profonde.
Va, je t'aime toujours... mais vois si ma bonté
Doit au gré de tes pleurs changer ma volonté.
Un monstre, dans ces murs, opprime ma vieillesse,
Non content de trahir, de punir ma tendresse,
Sa haine, enveloppant l'Etat dans ses forfaits,
A vendu la patrie aux tyrans que je hais.
Ma fille, tu frémis! Lothario...

CALISTE.

Ce traître!
On dit qu'à vos regards il vient de reparoître.
L'ingrat, que vouloit-il?... Ah! mon père, combien
Mon cœur a redouté ce fatal entretien!

SCIOLTO.

A l'oubli de mes dons il ajoute l'outrage;
Il t'aime.

CALISTE.

Lui!... l'amour s'unit-il à la rage?

Ah! qu'importe, après tout? Dans les cœurs corrompus
L'amour même, l'amour est un crime de plus.
Qu'il meure! Punissez et ses feux et sa haine,
Vengez l'Etat et vous.

SCIOLTO.

Loin de nous on l'entraîne.
J'ai marqué son exil au bout de l'univers.
Aux Corses mutinés il croit porter des fers.
Il va partir... il part.

CALISTE.

Tombe sur moi la foudre!
Il part!... vous l'ordonnez... Il a pu s'y résoudre!

SCIOLTO.

Qu'entends-je? Me trompé-je? Où s'égarent tes vœux?

CALISTE.

Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux.
Qu'il périsse!... à ma honte, à la vôtre, il respire!
Du fond de ses déserts il peut encor vous nuire;
Chaque instant de sa vie est un instant d'horreur.

SCIOLTO.

Réserve à nos tyrans cette noble fureur.
O ma chère Caliste! ô toi, l'espoir de Gêne!
Poursuis, ma fille, et prends l'ame d'une romaine;
L'ame de ces héros, de ces grands citoyens,
La gloire de nos murs, mes aïeux et les tiens.
Sais-tu que dans ce jour tombe la tyrannie,
Que d'un doge odieux l'ambition punie
Va voir dans nos remparts triompher le sénat,
Et remettre en nos mains les rênes de l'Etat?
De notre liberté ton hymen est le gage,
Nous brisons aujourd'hui le joug de l'esclavage.

Déjà même Altamont, pour prix de sa vertu,
Du rang de sénateur vient d'être revêtu.
Fiesque, Doria, ces fils de la patrie,
Voilà les conjurés que l'honneur t'associe.
Marche d'un pas superbe à côté des héros.
Sois mon sang, sois ma fille, et viens finir nos maux.

CALISTE.

Jour affreux !

SCIOLTO.

Dans une heure aux autels on s'assemble.
Ton hymen célébré, le fer brille.

CALISTE.

Je tremble !

SCIOLTO.

On court dans leurs palais enchaîner nos tyrans.

CALISTE.

Ainsi du bien public mes malheurs sont garans.
Ah! sans doute il manquoit à l'hymen qu'on apprête
Le sanglant appareil de cette horrible fête?
Dieux! parmi les combats, les flammes, les débris...
Vous me glacez d'effroi !

SCIOLTO.

Tu sauves ton pays.
J'ai souffert jusqu'ici tes pleurs, ta résistance;
Mais j'attends plus de zèle et plus d'obéissance.
Il y va de ta gloire, il y va de tes jours,
Je suis las de souffrir ces éternels retours.
Enfin, parmi les soins dont mon ame est remplie,
Songe que les plus grands sont ceux de la patrie,
Et qu'un républicain, qui se livre à ta foi,
Si tu trahis l'Etat, le vengera sur toi.

Je te laisse y penser; dans une heure on t'appelle.

SCÈNE IV.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

Dans une heure, Lucile! ô disgrâce cruelle!

LUCILE.

Madame, désormais quels affronts craignez-vous?
Lothario banni fuit loin de votre époux.

CALISTE.

Nos nœuds en seront-ils moins souillés par le crime?
Va, cet exil ajoute au malheur qui m'opprime.
Il semble que mes pas, d'écueils environnés,
Dans des piéges nouveaux soient sans cesse entraînés.
Quels sont donc ces projets de haine et de vengeance?
On s'arme dans le temple! on attend ma présence!
C'est moi qui dois guider un peuple d'assassins!
Pompe digne en effet de l'hymen que je crains!
Viens! il est des momens où notre ame égarée
Veut mériter les maux dont elle est déchirée.
Je ne sais qui m'arrête..... Ah! ce fatal départ.....
Mais, s'il étoit encore au sein de ce rempart!

LUCILE.

Madame, quel projet? dieux! et qu'osez-vous dire?

CALISTE.

Je rougis des transports que le malheur m'inspire:
Mais l'innocence est-elle encore en mon pouvoir?
Allons, Lucile, allons; suivons mon désespoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CALISTE, MONTALDE.

CALISTE.

Non, je ne puis souffrir le départ du perfide.
Ne me demandez point quel intérêt me guide;
Ce monstre, malgré moi, préside à mes destins.
Qu'il demeure.....il le faut.

MONTALDE.

Madame, que je crains.....

CALISTE.

Il fuit!

MONTALDE.

Déjà la voile aux vents abandonnée.....
Mais, de quel soin votre ame est-elle importunée?
Ah! que Lothario quitte à jamais ces bords!
Cruel dans ses forfaits, il l'est dans ses remords.

CALISTE.

Quel discours!

MONTALDE.

Pardonnez... votre vertu...son crime...

CALISTE.

J'entends! il a comblé le malheur qui m'opprime!

De son lâche triomphe il a semé le bruit!
On ose m'en parler! Montalde en est instruit!
Ah! du moins, inconnue au milieu de mes peines,
Je cachois dans la nuit la honte de mes chaînes.
Mais, qu'un monstre aux affronts dont il put m'accabler,
Ajoute encor celui d'oser les révéler,
Qu'il veuille que Caliste, en spectacle livrée,
Aux yeux du monde entier vive déshonorée,
Qu'il m'oblige à souffrir, dans ces momens d'horreurs,
L'offensante pitié du témoin de mes pleurs,
C'en est trop! Je succombe à cet excès d'injure!

MONTALDE.

Le repentir...

CALISTE.

N'est point dans son ame parjure.
O ciel! Et sur nos bords j'allois le retenir!
Non; non : je m'abandonne à mon triste avenir.
Ah! tout cède au tourment de le voir, de l'entendre!
Qu'eût-il fait, après tout, et qu'en pouvois-je attendre?
Sa haine et son amour ont d'égales fureurs.
Oui, qu'il fuie et me livre à toutes mes douleurs.
Le regret n'a point part au courroux qui m'anime,
Il est affreux d'aimer ceux que l'on mésestime.

MONTALDE.

Lothario...

CALISTE.

Qu'il parte... il est un ciel vengeur!
Sur ces mers, où déjà l'entraînoit son malheur,
Que son vaisseau, brisé par l'effort des orages,
Le laisse, sans secours, éloigné des rivages!

Que d'écueils en écueils, de rochers en rochers,
Sa mort se multiplie ainsi que ses dangers,
Et qu'enfin le tonnerre, ouvrant le sein des ondes,
Le consume englouti sous leurs vagues profondes.
Vous, foible et digne ami du tyran que je hais,
Vous m'avez fait rougir... ne me voyez jamais.

MONTALDE, *en s'éloignant.*

Respectons sa douleur.

SCÈNE II.

CALISTE.

Cruelle destinée,
Je suis donc sans retour à tes lois enchaînée!
Du gouffre de mes maux de quel côté sortir?
Quoi, partout des forfaits! partout le repentir!
Dans le temple où m'entraîne un père inexorable,
Il faut m'humilier sous le joug qui m'accable;
Il faut à mon pays sacrifier l'honneur.
Tout, jusqu'à la vertu, coûte un crime à mon cœur!
D'un sexe impérieux esclaves que nous sommes,
Dépendrons-nous toujours du caprice des hommes?
Dans eux les noms sacrés et de père et d'époux,
Nous cachent des tyrans ou des maîtres jaloux.
Heureuses, cependant, lorsque notre imprudence
Des titres de l'amour n'accroît point leur puissance!
Ces fiers adorateurs, ces superbes mortels,
Sous le faux nom d'amans sont encor plus cruels.

SCÈNE III.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

Qu'a-t-on dit? Que sais-tu? N'est-il plus d'espérance?

LUCILE.

Madame, le temps fuit, et le moment s'avance.

CALISTE.

Altamont et mon père?

LUCILE.

Ils sortent de ces lieux,
Le courage et l'amour éclatent dans leurs yeux.

CALISTE.

Marchons donc aux autels où m'attend l'infamie,
Et là chargeons le ciel des horreurs de ma vie.

SCÈNE IV.

CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE, LUCILE.

LOTHARIO.

Non, je ne reçois point ses barbares adieux.
(*A Montalde qui se retire.*)
Ami, veille sur nous.

CALISTE.

Où suis-je? Hélas!

LOTHARIO.

Tes yeux

Ne peuvent soutenir ma funeste présence :
Au ciel épouvanté tu demandes vengeance ;
Mais je viens te l'offrir.

CALISTE.

Lucile, soutiens-moi.

LOTHARIO, *présentant un poignard à Caliste.*

Prends ce fer vengeur, frappe et calme ton effroi.

CALISTE.

C'est moi qui veux la mort, moi qui vis méprisable.
Cruel, Montalde sait...

LOTHARIO.

Que je suis seul coupable.
Toi, mourir!... si je fus et barbare et jaloux,
Si la peur de te perdre égara mon courroux,
Tremble, n'augmente point le trouble où je me livre.
Ton cœur est innocent, il est pur, tu dois vivre.
Tu le dois, je le veux.

CALISTE.

Hélas! ces tristes jours,
Dont ta flamme odieuse empoisonna le cours,
A de nouveaux périls tu les livres encore.
Mon père...

LOTHARIO.

Le barbare! Ah! combien je l'abhorre!
A mes vrais sentimens garde-toi d'imputer
Les coupables excès où j'ai pu m'emporter.
Ton père!... va, sans lui l'amour t'eût respectée.
Sur l'heureux Altamont sa faveur arrêtée,
Son choix, qui du perfide autorisoit les vœux,
L'aspect de mon rival, son audace, ses feux,

Tout frappa mes esprits d'une fureur soudaine :
Le crime de l'amour fut commis par la haine.
Ne crois pas que je veuille excuser mes transports;
Tremblant, désespéré, suivi de ses remords,
L'amant impétueux, qui te plaint, qui t'outrage,
Frémit à tes genoux de douleur et de rage.
Tu le connois, pardonne et crains de l'irriter.

CALISTE.

Le refus de la mort peut seul m'épouvanter.
Ah! si de la pitié la voix plaintive et tendre
A ton ame inflexible eût pu se faire entendre,
Ton bras auroit fini mes jours infortunés,
Mes lamentables jours au mépris destinés.
Tant d'affronts, tant de maux n'ont-ils pu te suffire?
Penses-tu m'émouvoir, penses-tu me séduire
Par ces larmes, ces cris, ces vains emportemens,
Prestige accoutumé des vulgaires amans?
C'est en vain que ta rage, au comble parvenue,
Sous le nom de remords se déguise à ma vue.
Au travers de ce voile, utile à tes fureurs,
Je lis tes noirs chagrins, tes honteuses douleurs,
Barbare, qui peut-être, en implorant ta grâce,
Gémis de ma vertu plus que de ton audace.
Né fourbe, né cruel, nourri dans les forfaits,
Tu respires ma honte, et ne m'aimas jamais.

LOTHARIO.

Je ne t'ai point aimée!... arrête! cette injure
Mêle trop d'amertume aux regrets d'un parjure.
Amant audacieux, sans honneur et sans foi,
J'ai mérité ce titre, et je l'attends de toi.

Mais nier mon amour, désavouer ma flamme,
Croire ton infortune étrangère à mon ame,
Quand je remplis ces lieux des cris du repentir,
Quand je sens tous les maux qu'un mortel peut sentir;
Ne voir dans mes douleurs que des peines légères,
Dans des larmes de sang voir des pleurs volontaires;
C'en est trop! tu m'as fait, par ces nouveaux transports,
Souffrir plus que mon crime et plus que mes remords.

CALISTE.

Fuis donc, et loin de moi remplis ta destinée.
Pars.

LOTHARIO.

Ah! qu'ordonnes-tu?

CALISTE.

Laisse une infortunée,
Je me livre à mon sort, je t'abandonne au tien.
Fuis, dis-je... je rougis de ce lâche entretien.

LOTHARIO.

Quel trouble!

CALISTE.

Je m'arrache au crime où tu m'entraînes.
De ton fatal aspect purge les murs de Gênes.
Crains mon père, crains-moi, ne revois point ces lieux:
Va, pars, meurs, je mourrai; voilà tous mes adieux.

LOTHARIO.

Je ne te quitte point : à ces cris, à ces larmes,
A la mort, dont les traits défigurent tes charmes,
J'entrevois des malheurs que tu veux me cacher.
Ton ame dans mon sein n'ose les épancher.
Mais j'en crois ce courroux, ces plaintes, ces menaces.
Mes yeux plus éclairés s'ouvrent sur tes disgrâces.

Sciolto... Son nom seul glace mes sens d'effroi !
Que fait-il, et d'où vient qu'il s'éloigne de moi?
Peut-être t'accablant du poids de sa colère...
Ah! je cours me venger.

CALISTE.

Et de qui?

LOTHARIO.

De ton père.
Tu pleures! Ah! pardonne au trouble où tu me vois.
Malheureux, je menace et supplie à la fois!
Indigne de t'aimer, je sens que je t'adore;
Je redoute un rival, ou plutôt je l'abhorre.
Dans ce désordre affreux retiens ici mes pas :
Que sais-je? Je craindrois d'ensanglanter mon bras.
Eh bien! ose venger l'amour et la nature.
Caliste, que ce fer, teint du sang d'un parjure,
Atteste au monde entier mes remords, tes vertus;
Préviens un furieux qui ne se connoît plus.

CALISTE.

N'en doute point, ingrat; j'ai désiré ta perte.
A mes vœux empressés les mortels l'ont offerte:
Le ciel, moins équitable, a pu la négliger;
Que dis-je ? Il m'intéresse à ton propre danger.
Je n'envisage, hélas ! dans ma triste vengeance,
Qu'un malheur plus certain, des maux sans espérance,
Et, libre d'obtenir ta fuite ou ton trépas,
Mon cœur intimidé ne les accepte pas.
Tout se présente à moi sous un aspect barbare !
Ces armes... ces soldats... ces vaisseaux qu'on prépare...
Dans le piége où tu cours, mes pas embarrassés...
Que sais-je?... mes sanglots doivent t'en dire assez.

Quelle femme jamais fut plus infortunée ?
De quels lieux affreux m'as-tu donc enchaînée ?
L'instant qui doit les rompre est horrible pour moi.

LOTHARIO.

Quel étrange discours ? Achève, explique-toi.
Ces mots interrompus...

CALISTE.

Dans ma douleur extrême,
Sais-je ce que je dis ? Je m'ignore moi-même.

LOTHARIO.

Ah ! détermine...

CALISTE.

Eh bien ! je n'ai plus qu'un espoir,
D'autant plus incertain qu'il est en ton pouvoir ;
Voudras-tu le remplir ?

LOTHARIO.

O doute qui m'offense !
Quel est-il ? Parle, et cède à mon impatience.
Commande, exige tout.

CALISTE.

Abaisse ta fierté.
Viens aux genoux d'un maître et d'un père irrité ;
Suis mes pas, tu le dois : viens m'épargner un crime.
Mais, jure...

LOTHARIO.

Que dis-tu ? Le tyran qui m'opprime,
Me verroit à ses pieds baisser un front soumis !

CALISTE.

Quoi ! tu peux balancer ?

LOTHARIO.

Il est vrai, je frémis.

Mais, tu le veux... je cours... quel crime?... Ah! le perfide!
Que lui dirai-je? hélas!

CALISTE.

Laisse à ma voix timide,
Laisse à mes cris plaintifs le soin de l'attendrir.
Va, ce n'est pas à toi de vouloir le fléchir,
Malheureux, qui t'armant des bienfaits de mon père,
Ravis à son amour la fille la plus chère.
Dissimule ta haine, et du moins à ses yeux
Affecte les respects dont tu trompas mes feux.

LOTHARIO.

A quel abaissement l'amour va me réduire!
Ta bouche me l'ordonne, et je dois y souscrire;
Mais, après cet effort sur mon orgueil, sur moi,
Puis-je implorer ma grâce et l'obtenir de toi?

CALISTE.

Qu'oses-tu demander? Dans ta fureur extrême,
Ne m'as-tu pas rendue indigne de toi-même?
Méprisable à tes yeux, aux yeux de l'univers,
J'irai loin de ces murs, dans l'ombre des déserts,
Ensevelir ma vie et ton crime et ma honte.
Heureuse, si le ciel, par la mort la plus prompte,
Retranche au gré des vœux de ce cœur opprimé,
Les jours où je te hais et ceux où je t'aimai!
Mais, le temps presse, viens.

LOTHARIO.

Oui, je te suis.

SCÈNE V.

CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE.

MONTALDE.

Arrête.

Au fer des assassins vas-tu porter ta tête ?
De gardes, de soldats ce palais est rempli.
Je te sauve à regret.

LOTHARIO.

Mon sort est accompli.
Je péris trop heureux.

MONTALDE.

Eh quoi ! loin de te plaindre...

LOTHARIO.

Va, ma mort est trop belle, et je ne puis la craindre.
Caliste, il est donc vrai ? Tu plaignois mes malheurs !
Ton père veut ma tête et tu verses des pleurs !

CALISTE.

Qu'entends-je ? jour affreux !

LOTHARIO.

Qu'il vienne et me punisse,
Je mourrai... tu vivras... on nous rendra justice.

SCÈNE VI.

CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE, UN GÉNOIS *de la suite de Sciolto.*

LE GÉNOIS.

(*A Caliste.*) (*Apercevant Lothario.*)
Madame... Vous, Seigneur, tranquille en ce palais !

Doria, sur la flotte accusant vos délais,
Se plaint d'une lenteur qui l'enchaîne au rivage.
On vous attend; volez.

LOTHARIO.

Quel étonnant langage!

LE GÉNOIS, *à Caliste.*

Vous, Madame, aux autels allez joindre un époux.

CALISTE.

Malheureux, qu'as-tu dit?

LE GÉNOIS.

Altamont...

CALISTE.

Laissez-nous.

(*A Lothario.*)

Eh bien! tout est connu: tu vois ma destinée.

LOTHARIO.

De cet indigne hymen la pompe est ordonnée?

CALISTE.

De ton funeste amour voilà quels sont les fruits.
Heureuse, cependant, si ta haine...

LOTHARIO.

Poursuis,
Ou plutôt, cours, ingrate, aux autels du parjure.
Va, tu n'entendras plus ni plainte ni murmure.

(*Après un silence.*)

C'est donc à ce dessein qu'on pressoit mon départ?
La fête commençoit et je fuyois trop tard.
On craignoit que mes mains, vengeant tes perfidies,
Ne troublassent le cours de ces noces impies.
A ces coupables nœuds ton cœur a consenti.
Le temple... tout est prêt... que ne suis-je parti!

Non, non, je ne veux point rompre cet hyménée.
Va rejoindre l'époux à qui tu t'es donnée.
Ma juste inimitié se ranime aujourd'hui.
Que ta honte me venge et retombe sur lui.

CALISTE.

Oui, j'embrasse en mourant l'écueil où je me brise:
Je vois qu'en vains efforts mon désespoir s'épuise;
Je vois tous les malheurs dont tu vas m'accabler.
O ciel! quel vain prestige avoit pu m'aveugler!
A ces lâches transports il eût fallu m'attendre.
Je frémis à ta vue et frémis de t'entendre.
N'importe, viens au temple, et là, d'un œil serein,
Observe si mon cœur suit le don de ma main.

LOTHARIO.

Moi, souffrir cet hymen! Tu l'espères peut-être;
Tu me hais... mais, enfin, je veux punir un traître.
Si jamais à l'amour un plaisir fut égal,
Je le sens, c'est celui d'immoler son rival,
D'arracher de son cœur le cœur de son amante.
Ah! je vais le goûter, et ma rage contente
Dans ce jour de terreur ne suspendra ses coups
Qu'après avoir uni ton père à ton époux.

CALISTE.

Barbare!

LOTHARIO.

C'en est fait.

SCÈNE VII.

SCIOLTO, CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE, GARDES.

SCIOLTO, *à Lothario.*

Toi dans ces murs, perfide!
Viens-tu pour m'y braver? Quelle fureur te guide?
Au palais des tyrans porte tes pas impurs;
Ou plutôt vers le port...

LOTHARIO.

Je reste dans nos murs;
Tremble!

SCÈNE VIII.

SCIOLTO, CALISTE, LUCILE, GARDES.

SCIOLTO.

PARLE, à tes yeux quel motif la ramène?

CALISTE.

Ne connoissez-vous pas son amour et sa haine?
Caliste à vos projets cesse de s'opposer;
Mon père, de ma main vous pouvez disposer.
Lothario vous brave, et sa rage égarée
Ose encor menacer votre tête sacrée.
Donnez, Seigneur, donnez ou retenez ma foi;
Songez à vous sauver, vengez-vous, vengez-moi.

SCÈNE IX.

SCIOLTO, GARDES.

SCIOLTO.

Que dois-je présumer? O père déplorable!
Quoi! mon sang! quoi! ma fille... Elle seroit coupable!
Tant de soins, tant d'amour n'auroient... ciel!

SCÈNE X.

SCIOLTO, ALTAMONT, GARDES.

SCIOLTO.

Ah! mon fils!
Lothario demeure, et nous sommes trahis.

ALTAMONT.

Je le sais; mais Caliste, à vos ordres soumise,
Va nous suivre aux autels, et tout nous favorise.
Les traîtres périront.

SCIOLTO.

Il n'y faut plus penser.

ALTAMONT.

A d'illustres desseins pourquoi donc renoncer?
Un ennemi de plus, si foible dans sa haine,
De vos vastes projets doit-il rompre la chaîne?
Ah! qu'il reste en ces lieux; je sens que mon courroux
S'irrite, impatient de lui porter mes coups.
Du mépris des tyrans donnons l'exemple au monde:
Un peuple libre et fier dans ces murs nous seconde;

Fiesque et Doria commandent dans le port :
Nos heureux conjurés sont les maîtres du fort.
Enfin, n'avons-nous pas, pour venger la patrie,
Ces braves habitans des monts de Ligurie;
Qui, du haut des rochers cultivés par leurs mains,
Fondent sur les tyrans et changent nos destins?

SCIOLTO.

Oui, j'embrasse un parti cruel, mais nécessaire.
De nos desseins peut-être on connoît le mystère:
Peut-être à nos tyrans sont-ils sacrifiés.
Dans des temps orageux ces murs fortifiés,
Du moins à leur abri nous permettront d'attendre
Un peuple de vengeurs armé pour nous défendre.
Au temple et dans ces lieux disposez mes soldats.
Mon fils, puisqu'il le faut, soyons prêts aux combats.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LUCILE.

O triomphe du crime! ô jour épouvantable!
Plus d'honneur, plus de gloire, et Caliste est coupable!
Caliste est dans le temple; elle-même a voulu
L'hymen que rejetoit son cœur irrésolu.
Tantôt, malgré mes pleurs, inflexible et sévère,
Sa vertu résistoit aux volontés d'un père:
Et lorsque Scioltò veut révoquer ses lois,
Elle exige des nœuds dédaignés tant de fois:
Mais, pourquoi sa douleur, plus sombre et plus tranquille,
Vient-elle d'éloigner sa fidèle Lucile?
Pourquoi ne puis-je au temple accompagner ses pas?
Ces apprêts de la mort, cet hymen, ces combats,
Caliste, qui, peut-être éperdue, égarée,
Saisit l'instant d'armer sa main désespérée,
Tout me remplit d'effroi..... seule dans ce palais,
Je frissonne..... je cours et ne sais où je vais.
Mais quel mortel ici fond et se précipite!
Vient-il mettre le comble au trouble qui m'agite?

SCÈNE

SCÈNE II.

MONTALDE, LUCILE.

LUCILE.

Ah! Montalde!

MONTALDE.

Caliste est-elle dans ces lieux?
Parlez.

LUCILE.

Que voulez-vous?

MONTALDE.

Parlez, au nom des cieux!
Venez, guidez mes pas vers cette infortunée.

LUCILE.

Caliste est aux autels.

MONTALDE.

Non, non, plus d'hyménée.

LUCILE.

O ciel! se pourroit-il.....

MONTALDE.

Entendez-vous ces cris,
Ce choc tumultueux d'armes et de débris?
Caliste!.... son malheur m'arrache encor des larmes!
Ah! si vous l'aviez vue, au milieu des alarmes,
Embrasser les autels pour l'hymen préparés,
Frapper, meurtrir son sein... Lucile, vous pleurez!
Oui, pleurez..... voyez-la, victime involontaire,
Aux genoux d'Altamont, aux genoux de son père,
Loin d'oser prononcer de coupables sermens,
Ne pousser que sanglots, que longs gémissemens.

Du torrent de ses pleurs leurs mains sont arrosées.
Du temple, cependant, les portes sont brisées :
Lothario paroît suivi de ces vengeurs,
De ces mêmes brigands vendus à ses fureurs ;
Il se fait jour, il entre au fond du sanctuaire.
Mon criminel ami, d'une main sanguinaire,
Saisit Caliste aux yeux du pontife en courroux.
Que d'affreuses clameurs! que d'effroyables coups!
Sciolto, qui sans doute avoit prévu l'orage,
Menace, et donne enfin le signal du carnage.
Des antres du trépas, de ces noirs souterrains
Où la mort sous le marbre enferme les humains,
Soulevant tout à coup ces tombes révérées,
Sortent des légions au combat préparées.
Figurez-vous Caliste au milieu des poignards,
Le front pâle, l'œil sombre et les cheveux épars,
Courir et s'élancer, se jeter pour barrière
Entre Lothario, son époux et son père,
Retenir tour à tour leurs bras ensanglantés,
S'écrier en pleurant : « Arrêtez ! arrêtez !
» C'est Caliste, c'est moi qu'il faut qu'on sacrifie,
» Moi qui vous trahis tous, qui déteste la vie ! »
On répond à ces cris par ces cris différens :
« *Vive la liberté ! Périssent les tyrans !* »
Frégose alors, Frégose, en prêtre sacrilége,
Vient souiller du lieu saint l'auguste privilége.
Le beau-père, le gendre et son cruel rival,
Gêne entière combat dans ce moment fatal.

LUCILE.

Au milieu des horreurs de ce trouble funeste,
Que fait Caliste ?... Hélas ! que m'importe le reste ?

MONTALDE.

Et voilà le motif qui m'amène en ces lieux :
J'ai cru que ce palais l'offriroit à mes yeux.
Pendant ces mouvemens du temple elle est sortie ;
Lothario suivoit sa marche appesantie ;
Peut-être épioit-il l'instant de l'enlever.

SCÈNE III.

CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE, LUCILE.

(Lothario poursuit Caliste, et l'arrête lorsqu'elle est vers le milieu de la scène ; Montalde s'oppose aux efforts de Lothario.)

MONTALDE.

Arrête.

LOTHARIO, *furieux.*

Laisse-moi.

MONTALDE.

Non, je veux t'observer.

LUCILE.

Courons vers Sciolto.

CALISTE, *se jetant dans un fauteuil.*

Suis-je assez confondue ?
Quoi ! tu poursuis encore une femme éperdue !
Monstre, sors de ces lieux.

LOTHARIO.

Non, ne l'espère pas.
La vengeance et l'amour m'attachent sur tes pas.
De ton hymen, ici, je veux laver l'outrage.

CALISTE.

Eh bien ! venge-toi, frappe, épuise enfin ta rage.

LOTHARIO.

Je dédaigne tes cris, perfide : tu n'as plus
Cet empire usurpé par tes fausses vertus,
Ce pouvoir inconnu, cet ascendant suprême
Que mon cœur étonné te donnoit sur lui-même.
Je viens de t'arracher des bras de ton époux;
Le crime désormais est égal entre nous.
Tu perds par ton hymen le droit de me confondre;
Je t'accuse à mon tour, c'est à toi de répondre.

CALISTE.

Quoi! j'étois réservée à ce comble d'horreur!
Du moins, en l'arrachant, n'avilis point mon cœur!
Tu m'accuses, barbare, et si l'on veut t'en croire,
J'ai cherché dans l'hymen mon bonheur et ma gloire,
Moi-même de ces nœuds je formai le tissu.
Tigre, que les rochers dans leurs flancs ont conçu,
Ne pouvois-tu tantôt lire ma résistance
Dans mes pleurs, dans mes cris, même dans mon silence?
Juge si cet hymen me remplissoit d'effroi :
Cruel, j'ai souhaité qu'il fût rompu par toi,
Par toi qui, n'inspirant ni l'amour ni l'estime,
Aux vertus d'Altamont n'opposes que ton crime,
Qui n'as sur ton rival que l'avantage affreux
D'avoir trompé le cœur qu'il voulut rendre heureux.
Ta haine pour mon père, inflexible, obstinée,
Aux pieds de nos autels malgré moi m'a traînée.
J'ai cru que Sciolto, poursuivant ses desseins,
T'uniroit aux tyrans combattus par ses mains;
J'ai cru que dans le trouble où Gênes est plongée,
Je serois aisément ou perdue ou vengée.

Le ciel anéantit et l'un et l'autre espoir.
Je vis encore et vis soumise à ton pouvoir.
Non que de mon hymen la honte prévenue,
Te rende désormais plus coupable à ma vue.
Mais que t'a fait mon père, et pourquoi ta fureur
L'a-t-elle environné du glaive destructeur ?
Hélas ! il ignoroit que tes feux sacriléges
Avoient sur Altamont de honteux priviléges ?
Des tyrans qu'il combat ne deviens-tu l'appui
Que pour l'assassiner et me perdre avec lui ?
J'espérois...

LOTHARIO.

Connois donc le pouvoir de tes larmes.
Cette ville est en proie au tumulte des armes.
On attaque, on repousse; une égale valeur
Ne laisse aucun parti ni vaincu ni vainqueur.
La victoire étendant ses ailes incertaines,
Plane, sans se fixer, sur les remparts de Gênes.
Je puis seul décider des destins de l'Etat,
Favoriser le doge ou servir le sénat.
Un signal, un seul mot échappé de ma bouche
Pourroit... n'irrite point un mortel né farouche;
Et si de Sciolto tu veux sauver les jours,
Viens, suis-moi.

CALISTE.

Dans quels lieux? Parle, achève et j'y cours.

LOTHARIO.

A ces mêmes autels parés pour mon injure
Viens me jurer la foi que mon amour te jure.
Viens m'unir à ton sort par un nœud solennel,
M'épouser, en un mot.

CALISTE.

T'épouser! toi, cruel!

LOTHARIO.

Ton père à ce prix seul obtiendra la victoire.

CALISTE.

Un triomphe à ce prix seroit acquis sans gloire;
Il m'en désavoueroit.

LOTHARIO.

Ingrate, que dis-tu?

CALISTE.

Je ne me pare point d'un faste de vertu.
Voici l'affreux moment où tu dois me connoître:
Perfide, je t'aimai, j'en rougis; mais peut-être
Le ciel attachoit-il le bonheur de mes jours
A celui de te plaire et de t'aimer toujours.
Mais tu sais quel affront j'ai reçu de ta rage,
Et ma main deviendroit le prix de cet outrage!
Dût ton bras ou la foudre ensanglanter ces lieux,
Dût Caliste elle-même en ce jour odieux,
Sur les restes fumans de sa famille entière,
Mourir de mille morts et mourir la dernière,
J'ose ici t'annoncer ma haine et mes refus.
Qui me put avilir ne m'estimeroit plus,
Et dans les longs dégoûts d'un bonheur légitime,
Rougiroit d'un hymen précédé par le crime.
Rien n'égale l'horreur de m'unir avec toi.

MONTALDE.

A quels titres peux-tu redemander sa foi?
Les tiens ne sont fondés que sur la violence,
Malheureux, qui toujours opprimant l'innocence,

Crois par des attentats justifier tes droits,
Qui place sous ses yeux, pour contraindre son choix,
Près des flambeaux d'hymen la torche funéraire,
Et mets encore à prix la tête de son père !

LOTHARIO.

La cruelle ! ses vœux vont être satisfaits :
Pour la première fois je sens que je la hais.
S'il lui restoit encor quelques droits sur mon ame,
C'est dans des flots de sang que j'éteindrai ma flamme.
Je vais punir...

CALISTE.

Eh bien ! par mes funestes jours
De tes assassinats commence ici le cours.
De mon père irrité sauve-moi les approches ;
Epargne-moi ses cris, ses plaintes, ses reproches,
Ses reproches affreux d'avoir trahi pour toi
Le secret de l'Etat, sa tendresse et ma foi.
Le poids de l'infortune entraîne vers le crime
L'ame la plus constante et la plus magnanime.
Mets un terme aux tourmens de mon cœur éperdu :
Je tombe à tes genoux ; que mon sang répandu...

SCÈNE IV.

SCIOLTO, CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE, LUCILE.

SCIOLTO.

Lucile, il n'est plus temps..... Que vois-je ? Quoi, ma fille
Aux pieds de ce barbare avilit sa famille !
Quel spectacle d'horreur s'offre encore à mes yeux ?

CALISTE.

Mon père!

SCIOLTO.

Fuis, perfide, et fuis loin de ces lieux.
Tu m'as trahi.

CALISTE.

Mon père!

SCIOLTO.

Ote-toi de ma vue.

CALISTE.

Ne désespérez point votre fille éperdue.

SCIOLTO.

Tu m'as trahi, te dis-je, et le doge a vaincu.
Frégose enfin l'emporte.

LOTHARIO.

Il triomphe, dis-tu!

SCIOLTO.

Va de ce vil tyran partager la victoire.
Il triomphe, il est vrai, mais sans honneur, sans gloire.
Ministre audacieux, du haut de ses autels
Il inspire la crainte aux timides mortels.
Le fourbe tonne au nom du Dieu qui le condamne;
A l'abri d'un pouvoir moins sacré que profane,
Ce monstre fait servir à son ambition
Les dehors imposans de la religion.
Le crédule Génois tremble sous l'anathême.
J'ai vu ce peuple esclave, ennemi de lui-même,
Quitter mes étendards, revoler dans les fers,
Adorer à genoux le tyran que tu sers.
Va, cours, vole, te dis-je... Et toi, fille infidèle,
Dévoile à mes regards la vérité cruelle :

Apprends-moi des forfaits que j'ai dû soupçonner ;
Vaincu, trahi par toi, rien ne peut m'étonner.

LOTHARIO.

Caliste !

CALISTE.

Puisqu'il faut que mon sort s'éclaircisse,
Que la honte du moins soit ton premier supplice.
Vous, mon père, croyez qu'il en coûte à mon cœur
Pour porter le flambeau dans cette nuit d'horreur,
Pour ouvrir à vos yeux l'impénétrable abîme
Où j'ai caché long-temps les outrages du crime.
Mais il le faut... hélas ! mon silence a produit
Les maux accumulés dont la foule nous suit.
Cette lettre fatale...

(*Elle tire de son sein la lettre dont il est question au second acte, et dont le contenu est indiqué.*)

LOTHARIO.

Arrête !

CALISTE.

Non, perfide.
De ton sort et du mien que ce moment décide.
Seigneur, dans cet écrit mes malheurs sont tracés.

SCIOLTO.

Donne... Quoi ! tu frémis.

CALISTE.

Vous-même frémissez.

SCIOLTO.

Je reconnois les traits d'une épouse adorée.
(*Il lit.*)

LOTHARIO.

A quel emportement ta douleur s'est livrée !

CALISTE.

O terre, entr'ouvre-toi : que ton obscurité
Me dérobe aux regards d'un père épouvanté.
Ah! Lucile, où fuir?

SCIOLTO, *tirant son épée, et s'élançant vers Lothario.*

Frappe, ou donne-moi la vie.

LOTHARIO, *tirant aussi son épée.*

Fier et foible ennemi, que prétend ta furie?

SCIOLTO.

Frappe, te dis-je, ou meurs.

CALISTE, *se jetant entre son père et Lothario.*

Arrêtez, inhumains!
Ah! tournez contre moi vos parricides mains.
(*Elle tombe évanouie dans un fauteuil.*)
Je succombe à mes maux.

SCIOLTO.

Que ce palais s'embrase!
De ces murs écroulés que la chute m'écrase!
O ma fille!... ce nom ne fait plus naître en moi
Que d'affreux sentimens de douleur et d'effroi.
Lâche, tu m'as rendu le plus malheureux père.

LOTHARIO.

L'un et l'autre étouffons une aveugle colère :
Sans m'excuser ici sur ta propre fureur,
Je m'offre à réparer mon crime et ton malheur.
Ah! du moins, prends pitié de ta fille expirante :
Qu'un lien plus heureux...

SCIOLTO.

Quoi! ta bouche insolente
Ose attester des droits acquis par des forfaits!
Va, tu peux me haïr autant que je te hais.

Ce cœur sait mieux que toi ce que l'honneur commande:
Ce n'est point ton hymen que ma gloire demande;
C'est ta mort: entre nous il n'est que ce traité.
Si la loi des tyrans, si la nécessité
Entraînoit aux autels ma fille infortunée,
N'en doute point, cruel, ma main déterminée
Sur le marbre du temple orné pour vous unir,
Immoleroit Caliste, et sauroit t'en punir.
Va, l'honneur offensé ne veut que des victimes.

LOTHARIO.

N'impute donc qu'à toi ton opprobre et mes crimes.
J'allois finir tes maux, et je vais les combler:
Tu demandes du sang, et le sang va couler.
Que dis-je? Je connois ton orgueil inflexible;
Lui seul en ces instans rend ton ame sensible.
Eh bien! pour te punir il faut t'humilier:
J'avois caché ta honte, il faut la publier;
Je veux que mon rival de tes bienfaits rougisse,
Et qu'immolé pour toi, lui-même te maudisse.

SCÈNE V.

SCIOLTO, CALISTE, *évanouie*, LUCILE.

SCIOLTO.

Quoi! le barbare encore insulte à ma douleur!
Où va-t-il? Je frémis!... Dieu puissant, Dieu vengeur!
Veille sur Altamont, et punis le coupable.
Cher et fatal objet, ô fille déplorable,
Caliste! je devrois dans ce fatal moment
Où son cœur oppressé se ferme au sentiment,

Je devrois... quoi! faut-il m'armer pour son supplice?
Epargne-moi, grand Dieu, ce sanglant sacrifice,
Ou, si l'ordre éternel le réserve à mon bras,
Donne-moi des vertus que je ne connois pas.

CALISTE.

Où suis-je, et quelle voix me rappelle à la vie?
O mon père, est-ce vous?

SCIOLTO.

Ton funeste génie
Nous abandonne au glaive, et je crains qu'égorgé...

SCÈNE VI.

SCIOLTO, ALTAMONT, *entrant l'épée à la main*, CALISTE, LUCILE.

ALTAMONT.

NATURE, amour, honneur, enfin tout est vengé.

CALISTE.

O ciel! Lothario...

ALTAMONT.

Je triomphe, il expire.
Ah! de quels attentats sa voix vient de m'instruire?
Ma trop juste fureur le cherchoit dans ces lieux.
Je l'aperçois... le crime étoit peint dans ses yeux.
Je fonds sur le perfide, et lui-même il s'élance.
J'ai plongé dans son sein le fer de la vengeance.
Il ne lui reste plus, dans les bras de la mort,
Que le poids des forfaits, et l'horreur du remord.

SCIOLTO, *regardant Caliste, et voulant pénétrer ses sentimens.*

Tu pleures! tu le plains!

CALISTE.

Vous observez mes larmes!
Barbares... laissez-moi me saisir de ces armes.
(*Elle se jette sur l'épée d'Altamont, qui s'oppose à ses efforts.*)
Ah ! finissez les maux à mes jours attachés:
Je l'aimois.

SCIOLTO.

Quel aveu!

CALISTE.

C'est vous qui l'arrachez.
N'en doutez point, cruels ; sans votre tyrannie,
Sans l'hymen dont j'ai dû craindre l'ignominie,
Mon malheureux amour, combattu par l'honneur,
Alloit s'anéantir au sein de ma douleur.
L'ombre de ma retraite environnoit ma vie,
Dans son obscurité vous m'avez poursuivie.
On m'a rendue au jour, et mes yeux effrayés
N'ont vu qu'un vaste abîme entr'ouvert sous mes pieds.
A l'opprobre, aux affronts j'ai préféré le crime.
J'ai trahi vos desseins... frappez votre victime.
Sachez, s'il faut encore exciter vos fureurs,
Qu'à Lothario seul je donne ici des pleurs.
Il n'est plus : soit amour, soit la honte de vivre,
Dans la nuit du tombeau Caliste veut le suivre.
(*Elle sort.*)

SCIOLTO.

Oui, sans doute, et c'est là que je dois vous unir.
Mais il faut disposer ton cœur au repentir.
Va, j'en sais un moyen.

SCÈNE VII.

SCIOLTO, ALTAMONT, LE GÉNOIS.

SCIOLTO, *au Génois.*

QUEL trouble vous égare?

LE GÉNOIS.

A forcer le palais le doge se prépare.
Lui-même aux assiégeans prescrit l'ordre fatal,
Et de Lothario le nom sert de signal.
On l'appelle à grands cris.

SCIOLTO.

Oui, je vais le leur rendre,
Mais sanglant, tel enfin qu'ils auroient dû l'attendre.
Malheureux ! nos vengeurs vont recevoir des fers.
Nos fronts, chargés du joug, d'opprobres sont couverts.
Fille ingrate, c'est toi qui combles nos murailles
De ruines, de feux, d'horribles funérailles :
Ta tête en répondra.

ALTAMONT.

Quoi ! vous pourriez, Seigneur...

SCIOLTO.

Les droits les plus sacrés sont les droits de l'honneur.
La nuit vient, et déjà ses épaisses ténèbres
Enveloppent ces lieux de leurs voiles funèbres.
De l'ombre et du silence empruntons le secours.
Au fond de ce palais, à l'abri de nos tours,
Vendons à nos tyrans leur sanglante victoire.
Au sein de l'infamie expirons avec gloire.

Ce poignard dans mes flancs est près de s'enfoncer;
Mais ce n'est pas par moi que je dois commencer.
Allons.

ALTAMONT.

Où courez-vous? O trop malheureux père!

SCIOLTO.

Ah! je ne le suis plus : ce nom me désespère.

ALTAMONT.

Quels funestes desseins il me laisse entrevoir?
Volons : pour les sauver il me reste un espoir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre est tendu de noir, et n'est que foiblement éclairé. Une lampe pend au milieu. A l'un des côtés est une espèce de lit funèbre où est le corps de Lothario. De l'autre, on voit une table sur laquelle est une coupe empoisonnée.)

SCÈNE I.

CALISTE, LE GÉNOIS *de la suite de Sciolto.*

CALISTE, *au Génois qui la conduit.*

Eclaircissez mon sort, parlez, rien ne m'étonne.
(*Le Génois sort.*)
Où me conduisez-vous?.. Il fuit!.. Il m'abandonne!
(*Caliste, après avoir considéré l'horreur du lieu où elle se trouve.*)
Ces terribles objets dont mes sens sont frappés,
Des voiles de la mort ces murs enveloppés,
Ce lugubre flambeau dont le jour pâle et sombre
Luit à peine et s'éteint dans l'épaisseur de l'ombre,
Ce sinistre appareil, le silence, la nuit,
Tout convient aux forfaits dont l'horreur me poursuit.
Qu'il est dur, cependant, que la main paternelle
Ait disposé pour moi cette pompe cruelle!
Ah! pour m'épouvanter, étoit-il donc besoin
Que de ces noirs apprêts mon œil fût le témoin?
Mon père, accables-tu ta fille désolée?

(*Apercevant le tombeau de Lothario, et levant le voile qui le couvre.*)

Mais, qu'entrevois-je encor? Quel est ce mausolée?
Hélas! pour qui ce deuil, ces festons odieux?
Auroit-on préparé... Lothario! grands dieux!
Fantômes de la nuit, redoutables ténèbres,
O spectres qui traînez vos dépouilles funèbres,
Des enfers avec vous dût sortir la terreur,
Jamais de cet objet vous n'atteindrez l'horreur.
Voyez-vous sur ce front, où se peignoit l'audace,
Cette pâleur livide et ce froid qui le glace?
Est-ce là le mortel dont le fatal amour
Me coûte l'innocence, et la gloire, et le jour?
De quel spectacle affreux me vois-je environnée?

(*Elle s'éloigne du tombeau, et se trouve près de la table sur laquelle est la coupe.*)

Mais à qui cette coupe est-elle destinée?

(*Elle s'avance auprès de la table.*)

Ah! c'est à moi sans doute... Il est temps que mon cœur
S'apprête au sacrifice exigé par l'honneur;
Dans le fond de mon ame osons porter la vue.
Mes malheurs, mes combats, ma honte inattendue,
Mes sentimens de haine et ceux de ma pitié,
La pesanteur du joug où mon sort fut lié,
L'illusion, l'amour, mon hymen déplorable,
Mon infortune, enfin, me rend-elle coupable?
Oui, Caliste, tu l'es... le sénat dispersé;
Dans son propre palais, Sciolto menacé;
Frégose, ce barbare égorgeant ses victimes;
Ton pays dans les fers: tremble, voilà tes crimes!
Viens donc, ô mort, entends mon lamentable cri!

(*Elle porte la main à la coupe.*)
Viens, mes jours sont à toi!... mon père!

SCÈNE II.

SCIOLTO, CALISTE.

SCIOLTO.

La voici.
O soutien des héros, amour de la patrie,
Etouffe dans mon sein la nature attendrie.
Qu'un père qui punit a besoin de vertu!

CALISTE.

Relevons à ses yeux mon courage abattu.
Qu'il reconnoisse en moi l'éclat de sa famille.
Soyons digne de lui.

SCIOLTO, *froidement.*

Tu fus jadis ma fille.

CALISTE.

Malheureux le moment où mon cœur égaré
Cessa de mériter ce nom doux et sacré!

SCIOLTO.

Sais-tu que, dans la nuit, retenus par la crainte,
Nos tyrans, pour forcer cette fatale enceinte,
N'attendent que l'instant où dans l'obscurité
L'aurore répandra sa première clarté?
Sous nos murs démolis, sous nos tours embrasées,
Ils vont ensevelir nos têtes écrasées,
Ou, croyant te payer mes secrets découverts,
En vainqueurs dédaigneux te proposer des fers.
Le mépris ou la mort, voilà notre espérance.
J'oppose à nos destins une vaine prudence.
Altamont, loin de nous par son zèle entraîné,
Peut-être en ces instans expire assassiné.

As-tu prévu ces maux ?

CALISTE.

Ah! pourquoi me les peindre?
Je les ai tous causés; je vois ce qu'il faut craindre;
Et ma honte...

SCIOLTO.

La honte est un de ces malheurs
Que ne réparent point les regrets ni les pleurs.
Involontaire ou libre, apprends qu'on mésestime
Et celui qui la souffre, et celui qui l'imprime.
Dis-moi : de tous les biens dispensés par le sort,
Quel bien préfères-tu?

CALISTE.

L'honneur.

SCIOLTO.

Sans lui?

CALISTE.

La mort.

SCIOLTO.

J'applaudis à ton choix... Ainsi donc ton courage
De cette affreuse coupe a pressenti l'usage ?

CALISTE.

Oui, mon père, et, sans vous, ce bras déterminé
Eût versé dans mon sein le vase empoisonné.

SCIOLTO.

Sur les bords du cercueil l'humanité succombe.
L'œil mesure, en tremblant, l'abîme de la tombe.
Des lenteurs du poison le supplice à souffrir,
Le regret de la vie et l'horreur de mourir,
Tout peut t'intimider.

CALISTE.

Eh bien! frappez vous-même;

Percez ce triste cœur qui vous craint, mais vous aime.

SCIOLTO.

Quand je compare, hélas! à des jours plus sereins
L'horreur de cette nuit et nos cruels destins,
Quand la pitié rappelle à ma triste mémoire
Le temps de tes vertus et celui de ma gloire,
Le temps où ma fierté rendoit grâces aux cieux
D'avoir transmis en toi le sang de mes aïeux,
Incertain, déchiré, je flotte et délibère.
Je n'ose te punir, et frémis d'être père;
Tumultueux combat où, d'une égale voix,
La nature et l'honneur se disputent leurs droits?
Ma fille!... ah! malheureux!

CALISTE.

Quoi! vous versez des larmes!

SCIOLTO.

Les traits du repentir, ta jeunesse, tes charmes,
Hélas! tout m'attendrit!

CALISTE.

La mort est mon espoir.

SCIOLTO, *portant la main à son poignard, et lui présentant la coupe en détournant les yeux.*

Eh bien! je vais... mais, non! tiens, prends, fais ton devoir.

CALISTE.

Ah! j'y consens.

SCIOLTO.

Arrête! ô nature! ô tendresse!
O ma chère Caliste, épargne ma foiblesse!
Hélas! je me croyois un cœur plus inhumain.
J'ai tenu la balance avec un bras d'airain.
Vengeur de mon pays, vengeur de ma famille,
En juge indifférent, j'ai condamné ma fille.

Ma farouche vertu se borne à cet effort.
Mes yeux ne seront point les témoins de ta mort.

CALISTE.

Pourquoi me fuir ? Vos mains.

SCIOLTO.

Non, fille infortunée.
Que ta seule vertu règle ta destinée.
Le danger presse... entends ces cris sourds et confus.

CALISTE.

O mon père !

SCIOLTO.

Je sors, et ne te verrai plus.
Adieu, Caliste, adieu !

CALISTE.

Suis-je encor votre fille ?

SCIOLTO.

Oui, je t'aime toujours et te plains.

CALISTE.

Le fer brille.
Fuyez, de nos tyrans évitez le courroux.

SCIOLTO.

Je mourrai de ta mort, ou mourrai par leurs coups :
N'importe.

CALISTE.

Ayez pitié de ma douleur amère.

SCIOLTO.

Pour la dernière fois viens embrasser ton père.

CALISTE, *en se jetant dans ses bras.*

O joie !... ô désespoir !

SCIOLTO.

Adieu !... je vais mourir !

SCÈNE III.

CALISTE.

Oui, je n'aspire plus qu'au moment de périr;
Mais quelle solitude enferme la victime?
Hélas! le remords seul accompagne le crime!
Le plus vil des humains, au terme de ses jours,
Voit d'autres malheureux lui prêter des secours,
Et moi seule en ces murs, tremblante et consternée,
De l'univers entier je meurs abandonnée.
Le souffle de ma vie est prêt à s'exhaler:
(*Regardant le tombeau de Lothario.*)
Et c'est sur ce tombeau que mon sang doit couler!
L'autel est, après tout, digne du sacrifice.
Non, non: la mort pour moi ne peut être un supplice.
(*Elle prend la coupe.*)
Que sais-je? En préparant ces poisons destructeurs,
Peut-être que mon père y mêla quelques pleurs?
Ah! cette douce idée affermit mon courage.
(*Elle boit le poison, et après un silence:*)
C'en est fait, et la mort est enfin mon partage.
Déjà d'un voile épais mes yeux sont obscurcis.
Où vais-je? Où reposer mes pas appesantis?
Où me traîner?... je cède... et ma force succombe.
(*En s'égarant, elle est arrivée au pied du tombeau où elle se précipite.*)
Mais où suis-je?.. Ah! grands dieux! au pied de cette tombe!
Infortuné mortel, que je n'ose nommer,
Dont j'ai plaint le trépas... que mon cœur put aimer,
Au fond de ton cercueil tu triomphes encore:
Plus coupable que moi, c'est toi que je déplore.

SCÈNE IV.

CALISTE, LUCILE.

LUCILE.

O PÈRE impitoyable autant que malheureux !
(*S'élançant vers Caliste.*)
Ah ! Madame !

CALISTE.

Il est fait, ce sacrifice affreux!
Lucile, arrache-moi de ce tombeau funeste.
Mourir près de mon père est l'espoir qui me reste.

LUCILE.

Il n'est plus.

CALISTE.

Il n'est plus!

LUCILE.

Vainqueur de nos tyrans,
Altamont l'eût sauvé du fer des assiégeans;
Le fidèle Altamont venoit, couvert de gloire,
Partager avec lui les fruits de sa victoire,
Et suivi des héros les soutiens de l'Etat,
Triomphant et vengé le conduire au sénat;
Mais l'auteur de vos jours a craint de vous survivre:
Il a cherché la mort.

CALISTE.

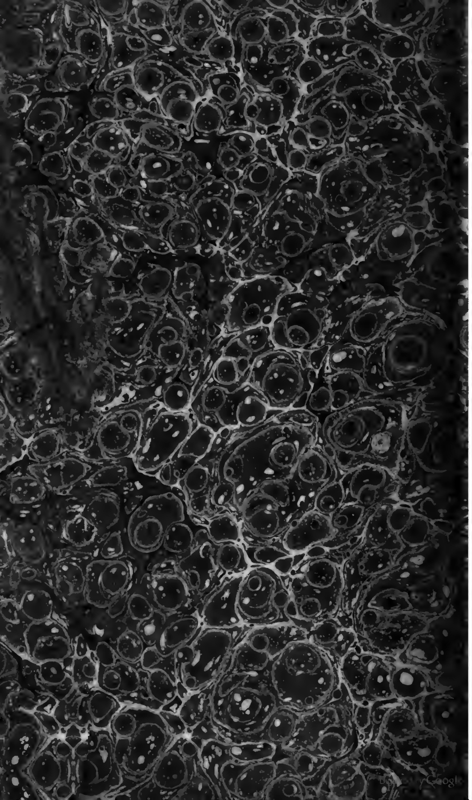
Mon ame va le suivre.
Honore ma mémoire, en plaignant mes malheurs.
Victime de l'amour, de la vertu..... Je meurs.

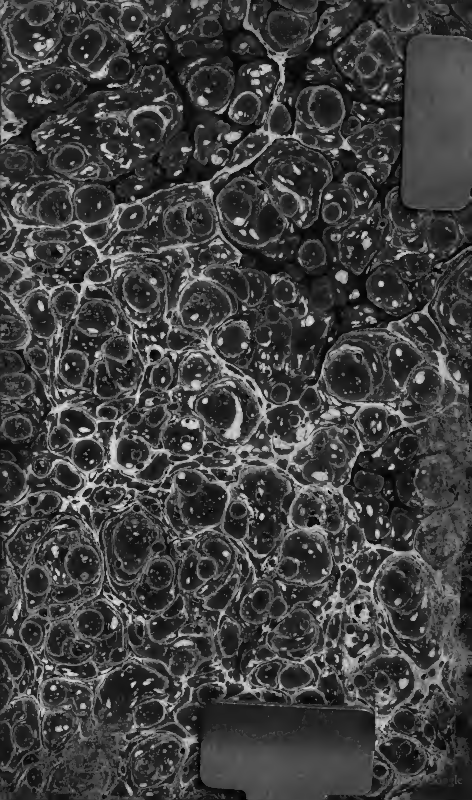
FIN DE CALISTE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la table du tome vingt-sixième.






BIBL
S
P
N